The Academy of the New Church
Swedenborg
Library

EX-LIBRIS

LETTRES DE MICHEL-ANGE

LETTRES DE MICHEL-ANGE

TRADUITES EN FRANÇAIS INTÉGRALEMENT

ET POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MARIE DORMOY

TOME SECOND

(II.)

F. RIEDER & Cie, ÉDITEURS

7, *PLACE SAINT-SULPICE*, 7

PARIS

M. CM. XXVI

MILDRED C. LIBRARY
ACADEMY OF THE NEW CHURCH

923
B9
Z48
1926
v.2

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1542.

221. — *Rome*, 10 *janvier* 1542. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Bien que j'aie écrit au prêtre, je pensais t'écrire aussi; je ne l'ai pas fait parce que je n'en ai pas le temps et aussi parce que cela m'ennuie d'écrire. Dans cette lettre je t'envoie, ouverte, celle du prêtre; tu apprendras par elle ce que je voulais t'écrire, c'est à-dire que je t'envoie cinquante écus d'or et te dis ce que tu dois en faire si tu veux venir à Rome; et si tu ne dois pas venir, comment tu dois les conserver jusqu'à ce que je t'en envoie cinquante autres. Les cinquante susdits écus d'or que je t'envoie, je les envoie, ce matin 19 janvier, par Urbino qui reste avec moi, à Bartolomeo Bettini, c'est-à-dire aux Cavalcanti et Giraldi. La lettre sera dans celle-ci, tu la porteras aux Salviati et ils te payeront. Fais la quittance de façon qu'elle soit bien, c'est-à-dire : de tant, reçu de moi, à Rome.

Lis la lettre du prêtre et donne-la-lui, ou plutôt donne-la lui d'abord et il la lira. Fais ce que je te conseille, de revenir ou de rester; si tu fais le projet de venir, avise-m'en d'abord, parce que je parlerai ici avec quelques muletiers, hommes de bien, pour que tu viennes avec eux; si cependant tu veux venir, fais en sorte que Michele ne le sache pas, parce que s'il

venait, je ne pourrais pas le recevoir comme je le voudrais.

Michele m'a écrit qu'il voudrait que je lui envoie neuf ducats et deux terzi. Il prétend que cela restait à payer quand j'ai repris la ferme de Pazzolatico. Une autre fois déjà, il me les a demandés, et le prêtre m'a écrit qu'en faisant le compte avec lui, il lui montra qu'il ne les avait pas reçus. Demande au prêtre qu'il te dise ou m'écrive si j'ai à envoyer quelque chose, oui ou non.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

(De la main de Lionardo) De Rome 1541. Du janvier, du 19 du même mois.

222. — *Rome*, 20 *janvier* 1542. — (B. N. F.)

A MESSER NICCOLO MARTELLI, A FLORENCE.

Messer Niccolo. — J'ai reçu par messer Vincenzo Perini votre lettre, ainsi que deux sonnets et un madrigal. Le lettre et le sonnet qui me sont adressés sont choses admirables. Ils sont tels qu'on ne pourrait rencontrer personne d'assez parfait pour trouver en eux quelque chose à parfaire. En vérité, ils me donnent tant de louanges que j'en aurais certainement beaucoup moins, si je portais en moi le paradis. Vous vous imaginez, je le vois, que je suis tel que Dieu voulait que je fusse. Je suis un pauvre homme, et de peu de valeur, qui travaille dans l'art que Dieu m'a donné pour prolonger ma vie le plus que je peux; et ainsi, tel que je suis, je

suis votre serviteur, et celui de toute la maison des Martelli. Je vous remercie de la lettre et des sonnets, mais je vous reste tellement obligé que je ne peux atteindre à une si haute courtoisie. Je suis toujours vôtre. De Rome, le 20 janvier de l'an 1542.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

223. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO (1), A ROME.

Il y a quelque temps, j'ai envoyé ceci à Florence. Comme je l'ai refait et que maintenant il me semble mieux réussi, je vous l'adresse pour que, si cela vous plaît, vous l'envoyiez au feu, c'est-à-dire à celui qui me brûle (2). J'ai encore une grâce à vous demander, c'est de me tirer d'une certaine inquiétude que j'ai depuis cette nuit. Saluant en songe notre idole (3), il m'a semblé qu'en riant il me menaçait. Ne sachant à laquelle des deux choses je dois m'arrêter, je vous prie de vous en informer auprès de lui, et dimanche, en nous revoyant, vous m'en avertirez.

Votre très infiniment et toujours obligé.

S'il vous plaît, faites-le bien copier (4) et donnez-le

(1) Gérant de la banque des Strozzi.
(2) Probablement Tommasso de Cavalieri.
(3) Cecchino Bracchi, ami de Luigi del Riccio, pour lequel Michel-Ange fit 48 épitaphes.
(4) Le sonnet.

à ces liens qui lient les hommes sans distinction. Recommandez-moi à messer Donato (1).

224. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, MON TRÈS CHER AMI.

Messer Luigi. — Je vous envoie un sac de manuscrits, pour que Votre Seigneurie choisisse parmi eux celui qu'elle veut envoyer à l'Ami. Quel qu'il soit, je vous prie de le donner à Urbino pour le faire copier. Qu'il attende, paie ce qu'il faudra, et le porte ensuite au susdit Ami. Si votre Seigneurie ne peut s'en occuper aujourd'hui, Urbino me rapportera les manuscrits et je vous les renverrai une autre fois, quand il en sera temps.

Je prie encore Votre Seigneurie de m'envoyer ma cédule et celle de Perino, ou Pierino, et aussi le sonnet que je vous ai envoyé, afin que je le refasse et lui mette deux yeux ainsi que vous me le conseillez.

Votre MICHELAGNIOLO.

225. — *Rome*, 4 *février* 1542. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Affaires d'argent et de famille.)

(1) Secrétaire des Brefs. Il composa, en collaboration avec Michel-Ange, deux Dialogues sur Dante.

226. — *Rome, août* 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi del Riccio mon cher Seigneur. Autant que je peux et sais le faire, je vous prie de me procurer un très grand plaisir. Ce serait de voir une lettre que l'Ami m'a fait parvenir, parce que je ne la comprends pas. Je ne peux pas sortir, comme vous l'expliquera Urbino. Pour ne pas paraître ingrat, je vous prie de remercier sa Seigneurie et de me recommander à elle. Et vous, pardonnez-moi ma très grande hardiesse.

Votre MICHELANGIOLO.

227. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, MON CHER SEIGNEUR ET FIDÈLE AMI.

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — Mon amour a ratifié le don que j'ai fait de moi-même; quant à l'autre contrat (1) que vous savez, je ne sais maintenant

(1) En mai 1542 un quatrième contrat avait été passé, par lequel Michel-Ange s'engageait à donner, pour le tombeau de Jules II, le Moïse et les esclaves. Puis, ayant reconnu qu'étant donné la réduction du tombeau, les esclaves n'avaient plus aucune raison d'être, il s'engagea, par un nouveau contrat signé le 20 août de cette même année, à donner à la place les statues de Rachel et de Lia et aussi 1400 écus à Urbano et Rafaello da Montelupo, pour que ceux-ci achèvent l'œuvre commencée.

ce qu'il en faut penser. Je me recommande à vous, et à messer Donato, et au troisième, après ou avant, comme vous voudrez.

Votre bien torturé,
MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

Cendres éteintes d'un feu méconnu.

228. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — Vous qui avez le génie de la poésie, je vous prie de me raccourcir et de me corriger un de ces madrigaux, celui qui vous semblera le moins mauvais, parce que je dois le donner à un de nos amis.

Votre MICHELAGNIOLO.

229. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — On trouve que la musique d'Arcadente (1) est une belle chose. Comme, d'après ce qu'il a dit, il l'avait fait autant pour m'être agréable, à moi, qu'à vous qui le lui aviez demandé, je voudrais lui témoigner ma gratitude. Voyez, je vous prie, quel présent on pourrait lui faire,

(1) Arcadelt, musicien de la chapelle du Pape, avait mis en musique quelques sonnets de Michel-Ange.

soit en étoffe, soit en argent. Informez-vous de ce que vous aurez décidé, et je m'empresserai de le faire.

Je n'ai rien d'autre à vous dire, je me recommande à vous et à messer Donato, au ciel et à la terre.

Votre MICHELAGNIOLO, une autre fois.

230. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi. — Il me semble que je ne dois pas paraître ingrat envers Arcadente. S'il vous paraît bon de lui faire quelque amabilité, je vous rendrai aussitôt ce que vous aurez donné. J'ai à la maison un morceau de satin que messer Girolamo m'a réservé pour un pourpoint. Si cela vous semble bien, je vous l'enverrai pour le lui donner. Dites à Urbino ou à d'autres, ce que vous en pensez. En tout, je vous satisferai.

Votre MICHELAGNIOLO.

231. — *Rome*, 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, MON TRÈS CHER AMI.

Messer Luigi. — Celui qui est pauvre et n'a personne pour le servir, fait de ces erreurs. Hier, je n'ai pu, ni sortir, ni répondre à votre lettre, parce que tout mon monde revint de nuit à la maison. Je m'en excuse près de vous, vous prie de m'excuser près de messer Silvestro et me recommande à Cechino.

232. — *Rome, juillet* 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — Par Urbino qui est avec moi, je vous envoie vingt écus afin que votre Seigneurie les donne à maître Giovanni pour l'œuvre que vous savez (1). Urbino se retirant de l'association, il me faut lui en donner vingt autres, ce qui fera quarante; si bien que j'aurai dépensé cent quarante écus, et du susdit travail, il n'en est pas fait pour soixante. Maître Giovanni aura reçu soixante-quinze écus sur lesquels il en a trente de bénéfice. Des cent écus que je donnai tout d'abord, Giovanni en prit cinquante-cinq; et le reste pour aller à cent fut dépensé par Urbino, depuis que l'association s'est dissoute, en journées et en marbres. En deux mois il n'a rien reçu. En se retirant de l'association, il devrait avoir le même bénéfice que maître Giovanni, c'est-à-dire trente écus; mais avec vingt on le contenterait (2).

Après que fut rendu et signifié le jugement évaluant le travail, je l'ai mesuré moi-même, et je ne trouve pas qu'il y en ait le dixième de fait. Mais je suis content

(1) Giovanni de Marchese, qui aida Michel-Ange pour le tombeau de Jules II.

(2) Un différend s'était élevé entre Urbino et Giovanni, à propos du travail fait par chacun d'eux au tombeau. Une estimation fut faite, mais, n'ayant été satisfaits ni l'un ni l'autre, ils en référèrent à Michel-Ange qui soumit le cas à Luigi del Riccio.

que les arbitres en aient attribué le septième à maître Giovanni, car, de la sorte, il ne pourra pas se plaindre. Quel remède trouver à cela? Si quelqu'un avait à se plaindre, ce serait plutôt moi que les autres, parce que j'ai perdu deux mois de temps pour m'être empêtré de.... mais la colère du Pape me fait plus de peine que la perte de deux cents écus.

J'en use trop librement avec votre Seigneurie; Dieu fasse que je puisse le lui rendre.

Maître Giovanni doit livrer les marbres qui sont restés au Capitole et qu'il n'a pas voulu laisser, quoique je les eusse payés; ce qui fut une des causes du dissentiment qui s'est élevé entre eux. Ainsi cela terminera tout.

Votre MICHELAGNIOLO, à Rome.

233. — *Rome, juillet* 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Mon cher messer Luigi. — Votre Seigneurie veut bien régler le différend survenu entre Urbino et maître Giovanni. Comme elle est tout à fait étrangère à cette question, elle pourra juger plus équitablement. Moi, dans leur intérêt à l'un comme à l'autre, je leur ai donné à faire l'œuvre que vous savez. Maintenant, parce que l'un est très avare et que l'autre n'est pas moins fou, il est né une telle discorde entre eux, que cela pourrait finir par un grand scandale, une blessure ou une mort. Et si une telle chose arrivait, ou à l'un ou à l'autre, cela me peinerait pour maître Giovanni,

mais beaucoup plus encore pour Urbino, parce que je l'ai formé. C'est pourquoi il me semble bon, si la raison le permet, de les renvoyer tous deux pour rester maître de mon œuvre et pouvoir la continuer sans que leur méchante cervelle me ruine. On m'a conseillé de partager l'ouvrage; d'en donner une partie à chacun. Je ne peux pas faire cela; et quant à la donner... à un seul d'entre eux, ce serait faire injure à celui auquel je ne la donnerais pas. Il ne me semble pas qu'il y ait d'autre moyen que de garder l'œuvre pour moi afin de pouvoir la terminer. Quant à l'argent, c'est-à-dire aux cent écus que j'ai donnés et au travail qu'ils ont fournis, pourvu que je n'y perde pas, ils s'arrangeront entre eux. Je prie Votre Seigneurie de les mettre d'accord pour cela du mieux possible, car c'est une œuvre de charité. Peut-être y en aura-t-il un qui prétendra avoir fait seul le peu qui est fait, et demandera, outre ce qu'il a déjà reçu, beaucoup d'autre argent. Quand même cela serait, je pourrai encore prouver que par leur ignorance et leur bêtise j'ai perdu un mois de temps à cet ouvrage et que j'ai interrompu l'œuvre du Pape, ce qui me fait perdre plus de deux cents écus: de sorte qu'au lieu de leur payer leur ouvrage, je devrais bien plutôt recevoir quelque chose d'eux.

Messer Luigi, j'ai fait ces discours à Votre Seigneurie par écrit, car à le faire de vive voix devant ces hommes, je ne sais plus me contenir, de telle sorte qu'il ne me reste plus de souffle pour parler.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI,
au Macello de' Poveri.

234. — *Rome*, 20 *juillet* 1542. — (B. N. F.)

SUPPLIQUE AU PAPE PAUL III (1).

Par plusieurs traités et conventions, messer Michelagniolo Buonarroti ayant, voici plusieurs années, pris à charge de faire le tombeau du pape Jules à San Pietro in Vincoli, et ceci comme il ressort d'un contrat passé par devant notaire, messer Bartolomeo Cappello, à la date du 18 avril 1532. Depuis étant requis et contraint par Sa Sainteté notre Saint Père le Pape Paul III de travailler à peindre sa nouvelle chapelle (2), ne pouvant s'engager à terminer à la fois le tombeau et la chapelle, un nouveau traité a été fait par l'entremise de Sa Sainteté, avec le très illustre seigneur duc d'Urbin, auquel incombe le soin de faire faire le précité tombeau, comme on le voit dans une de ses lettres datée du 6 mars 1542. Des six statues projetées pour le susdit tombeau, ledit messer Michelagniolo en pouvait confier trois à un bon et renommé maître, à charge de les exécuter et de les placer à ladite œuvre; les trois autres, parmi lesquelles se trouve le Moïse devront être faites de sa main; et il est aussi tenu de terminer l'encadrement, comme il fut commencé, c'est-à-dire le reste de l'ornementation du dit tombeau. Donc, pour donner exécution audit accord, le susdit messer Michelagniolo s'adressa à Rafaello di Montelupo florentin, reconnu

(1) Écrite de la main de Luigi del Riccio.
(2) La chapelle Pauline.

comme un des meilleurs maîtres de son temps qui, moyennant quatre cents écus, ainsi qu'il est stipulé dans l'accord fait entre eux, s'engagea à achever les trois susdites statues qui étaient déjà très avancées. Ce sont : une Notre Dame debout, avec l'enfant dans ses bras, un Prophète et une Sybille assis. Le reste du monument et l'ornementation du tombeau, à l'exception du frontispice supérieur est confié à maître Giovanni de' Marchesi et à Francesco da Urbino, tailleur et sculpteur de pierres, moyennant la somme de sept cents écus, comme il est dit dans les engagements pris entre eux.

Il lui restait à achever les trois statues de sa main; c'est-à-dire un Moïse et deux Prisonniers; lesquelles trois statues sont presque terminées. Mais les deux prisonniers ayant été faits quand l'œuvre projetée devait être beaucoup plus importante et avoir beaucoup plus de statues, ne peuvent en aucune façon servir, et ne conviennent plus au nouveau projet qui, d'après le susdit contrat, est très diminué et réduit; c'est pourquoi messer Michelagniolo, par respect pour ses engagements, déclare avoir commencé deux autres statues pour les placer aux côtés du Moïse : la Vie contemplative et la Vie active, qui sont très avancées, de sorte que les autres maîtres peuvent facilement les terminer. De nouveau messer Michelagniolo a été requis et sollicité par Sa Sainteté Notre Saint Père Paul III pour travailler et achever sa chapelle, comme il est dit plus haut. Cette œuvre est tellement importante, qu'elle requiert tous ses soins et le veut dégagé de tout

autre souci; le susdit maître messer Michelagniolo étant vieux et désirant mettre toutes ses forces au service de Sa Sainteté qui le force et le contraint, et ne pouvant rien faire avant d'être complètement libéré de l'œuvre du Pape Jules, laquelle le tient perplexe de corps et d'esprit, supplie Sa Sainteté, puisqu'elle a résolu qu'il travaille pour elle, d'agir auprès du très illustre seigneur duc d'Urbin (1), pour le faire libérer entièrement du susdit tombeau, cassant et annulant toute obligation résultant des traités loyalement passés entre eux. D'abord le susdit messer Michelagniolo veut avoir la liberté de pouvoir confier les deux autres statues qui restent à finir au susdit Rafaello di Montelupo ou à quiconque d'autre, au bon plaisir de Son Excellence, pour le prix qui lui semblera honnête (il pense que ce sera deux cents écus environ) et veut donner le Moïse terminé par lui. De plus, il veut déposer toute la somme d'argent qui doit servir à achever complètement la susdite œuvre (encore que cela lui soit incommode, et qu'il ait sacrifié une grosse somme pour cela); c'est-à-dire le reste de ce qui n'a pas été payé à Rafaello di Montelupo pour achever les trois statues à lui confiées, comme il est dit plus haut; soit environ trois cents écus. Et le reste de ce qui n'a pas été payé pour l'exécution de l'encadrement et de l'ornementation, soit environ cinq cents écus; et deux cents écus, ou ce qu'il faudra, pour achever les deux dernières statues et plus de cent écus qui serviront à achever le dernier

(1) Exécuteur testamentaire de Jules II.

frontispice de l'ornement de ladite sépulture; en tout, c'est-à-dire onze à douze cents écus, ou ce qu'il faudra, seront déposés à Rome dans une banque sérieuse au nom du précité très illustre seigneur Duc, à son nom et pour cette œuvre, avec condition expresse qu'ils sont destinés à achever ladite œuvre, et rien d'autre, et qu'ils ne pourront être touchés ni déplacés pour aucun autre objet.

Outre cela, messer Michelagniolo s'occupera volontiers, et autant qu'il lui sera possible, des statues et ornements, afin qu'ils soient achevés avec toute la diligence désirable. De toute façon, Son Excellence sera sûre que l'œuvre s'achèvera; elle saura où est l'argent à cet effet, et elle pourra, par ses ministres, la surveiller sans relâche et conduire à complet achèvement, ce qui est à désirer, vu que messer Michelagniolo est très vieux et occupé à une œuvre qui l'absorbe tellement que ce n'est qu'à grand peine qu'il aura le temps de l'achever sans pouvoir faire autre chose. Et messer Michelagniolo restera entièrement libre, et pourra servir et satisfaire le désir de Sa Sainteté. Il la supplie de demander à Son Excellence de donner des ordres convenables et d'envoyer une procuration suffisante pour le dégager de tout contrat et obligation passés entre eux (1).

(1) Le cinquième et dernier contrat, dégageant Michel-Ange de toute obligation vis-à-vis des héritiers de Jules II, fut signé le 20 août 1542.

235. — *Rome, octobre* 1542. — (M. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

Messer Luigi, cher ami. — Je suis très sollicité par messer Pier Giovanni (1) de commencer à peindre (2). D'ici encore quatre à six jours, je ne crois pas pouvoir le faire, parce que, comme on peut le voir, l'enduit n'est pas suffisamment sec pour que l'on puisse commencer. Mais il est une autre chose qui me tourmente plus que l'enduit, et qui m'empêche autant de peindre que de vivre, c'est la ratification (3) qui ne vient pas. Je sais les paroles qui m'ont été dites, de sorte que je suis tout à fait désespéré. Je me suis tiré du cœur quatorze cents écus qui m'auraient servi à travailler pendant sept ans. J'aurais pu faire deux tombeaux, et non pas un. Je l'ai fait pour pouvoir vivre en paix et servir le Pape avec tout mon cœur. Maintenant, je me trouve avec moins d'argent et plus de difficultés et de tourments que jamais. Ce que j'ai fait en ce qui concerne l'argent, je l'ai fait avec le consentement du Duc, pour avoir le contrat qui me délivre, et maintenant que j'ai déboursé, la ratification ne vient pas. De sorte qu'on peut facilement voir ce que cela signifie, sans avoir besoin de l'écrire. Il suffit ; trente-six ans de loyauté et ma vie sacrifiée volontairement à autrui

(1) Pier Giovanni Alioti, garde-robe du Pape et évêque de Forli.

(2) La chapelle Pauline.

(3) Du contrat passé le vingt août.

ne méritaient pas mieux; la peinture et la sculpture, le travail et la probité m'ont ruiné, et tout va de mal en pis. Il eût mieux valu que dans mes premières années je me sois mis à faire des allumettes; je ne serais pas dans de tels tourments. J'écris ceci à Votre Seigneurie, parce que vous êtes de ceux qui me veulent du bien; vous avez négocié cette affaire, et comme vous connaissez la vérité, vous la ferez entendre au Pape. Il faut qu'il sache que je ne puis vivre, ni peindre. Quand j'ai promis de commencer, je l'ai fait parce que je comptais sur cette ratification. Il y a déjà un mois qu'elle devrait être faite. Je ne veux plus garder un tel poids, ni être diffamé chaque jour par un fripon qui m'a pris la vie et l'honneur. Seuls le Pape ou la mort m'en peuvent tirer.

236. — *octobre* 1542. — (B. N. F.)

A Monseigneur (1).....

Monseigneur. — Votre Seigneurie m'envoie dire de peindre et de n'avoir aucune crainte. Je réponds que l'on peint avec le cerveau et non avec les mains, et celui qui n'a pas la tête libre se déshonore; c'est pourquoi je ne ferai rien de bon jusqu'à ce que mon affaire s'arrange. La ratification du dernier contrat ne vient pas,

(1) Cette lettre fut probablement adressée à Monseigneur Marc Vigerio, évêque de Sinagaglia qui s'interposa entre Michel Ange et le duc d'Urbin pour la ratification du contrat, ou à un des nombreux prélats de la cour de Paul III.

et, contraint par l'ancien, fait en présençe de Clément (1), tous les jours je suis lapidé, comme si j'avais crucifié le Christ. Je dis que ce contrat, tel qu'il a été lu devant le Pape Clément, ne s'accorde pas avec la copie que j'en eus depuis. Cela se fit ainsi : le jour même où Clément m'envoya à Florence, l'ambassadeur Gian Maria de Modène alla trouver le notaire et fit amplifier le contrat à sa façon; de sorte qu'à mon retour, quand j'en pris connaissance, je découvris qu'il y avait, en trop, plus de mille ducats qui ne devaient pas s'y trouver. J'y découvris mentionnée la maison où j'habite et certains autres guet-apens qui pouvaient me ruiner. Clément ne les aurait jamais supportés. Frère Sébastiano (2) en peut être témoin, car il voulait que je dise la vérité au Pape et faire pendre le notaire. Je ne voulus pas, parce que je ne me croyais pas tenu à une chose que je n'aurais pu faire, même si j'avais été libre. Je jure qu'à ma connaissance, je n'ai pas eu l'argent mentionné dans ledit contrat, et que j'aurais reçu, comme le prétend Gianmaria. Mais supposons que je l'aie reçu, que même je l'aie avoué et que je ne puisse pas m'affranchir du contrat, qu'il y ait d'autre argent si on en trouve d'autre, faisons une somme du tout et voyons ce que j'ai fait pour le pape Jules, à Bologne, à Florence et à Rome, en bronze, en marbre et en peinture; voyons le temps passé avec lui pendant qu'il fut pape et qu'on juge de ce que je mérite. Je dis qu'en bonne conscience, étant donné la provision

(1) Contrat du 29 avril 1532.
(2) Sébastiano del Piombo.

que me donna le pape Paul, il me reste à toucher des héritiers du Pape Jules cinq mille écus. Je dis encore que par ma faute, n'ayant pas su mieux m'arranger, j'ai reçu du pape Jules un si faible salaire pour prix de mes travaux, que si je ne possédais pas ce que m'a donné le pape Paul, aujourd'hui je mourrais de faim.

A entendre les représentants, il semble qu'il m'a enrichi et que j'ai volé l'autel. Ils font grand bruit; je saurais bien trouver le moyen de les faire rester tranquilles, mais je le juge indigne.

Après que le susdit contrat eut été fait en présence de Clément, Gianmaria, ambassadeur au temps du vieux Duc (1) me dit, quand à mon retour à Florence je me mis à travailler au tombeau de Jules, que si je voulais faire un grand plaisir au Duc, je m'en aille au diable car il s'inquiétait peu du tombeau, mais qu'il trouvait mauvais de me voir travailler pour le Pape Paul. Alors, je compris par cela qu'il avait mis la maison sur le contrat pour me faire partir et sauter dessus, avec quel empressement ! Cela prouve qu'ils me bernent; et ils feraient honte à leurs ennemis comme à leurs maîtres. Celui qui est venu maintenant chercha d'abord ce que j'avais à Florence, parce qu'il voulait voir où en était le tombeau. Je me trouve avoir perdu ma jeunesse, lié à ce tombeau auquel les papes Léon et Clément m'empêchèrent de travailler autant que j'aurais pu le faire. J'ai été ruiné par ma trop grande honnêteté qu'on n'a pas voulu reconnaître. Ainsi le veut mon destin ! J'en vois beaucoup rester tranquilles

(1) Francesco Maria della Rovere.

avec deux ou trois mille écus de rente; et moi, avec un énorme travail, je m'ingénie à m'appauvrir.

Mais pour en revenir à la peinture, comme je ne peux rien refuser au pape Paul, désolé je peindrai et ferai des choses désolantes. J'ai écrit ceci à Votre Seigneurie parce que, quand cela se trouvera, elle pourra mieux dire la vérité au Pape; et aussi parce que j'aimerais que le Pape sache de quelles armes on se sert pour me faire la guerre.

Comprenne qui doit me comprendre.

Serviteur de Votre Seigneurie,
MICHELAGNIOLO.

J'ai encore d'autres choses à dire : c'est que l'ambassadeur raconte que j'ai prêté à usure l'argent du Pape Jules et que de la sorte je me suis enrichi; comme si le pape Jules m'avait tout d'abord donné huit mille ducats. Pour l'argent que j'ai reçu pour le tombeau, c'est-à-dire les dépenses que j'ai faites à cette époque pour cet ouvrage, on verra que cette somme s'approche de celle que devait mentionner le contrat fait au temps de Clément. En effet, la première année où Jules me chargea du tombeau, je suis resté huit mois à Carrare pour retirer les marbres et les conduire sur la place Saint Pierre où j'avais ma maison, derrière Sainte Catherine. Puis le pape Jules ne voulut plus que je m'occupe du tombeau tant qu'il vivrait, et il m'ordonna de peindre. Après il me garda deux ans à Bologne, pour faire le Pape de bronze qui fut détruit. Puis je revins à Rome et restai avec lui jusqu'à sa mort, tenant toujours maison ouverte, sans rien, même sans pension,

vivant toujours sur l'argent du tombeau; je n'avais pas d'autre revenu. Après la mort de Jules, Aginensis voulut continuer le tombeau, mais en faire une chose plus importante. Je conduisis donc les marbres à Maciello de Corvi; je fis travailler la partie qui est placée à San Pietro in Vincoli, et fis les statues que j'ai à la maison.

A ce moment, le Pape Léon, ne voulant pas que je fisse le tombeau, feignit de vouloir faire, à Florence, la façade de San Lorenzo. Il me demanda à Aginensi. Celui-ci, contraint, me donna toute autorisation, à condition qu'à Florence je travaillerais au tombeau du pape Jules.

Quand je fus à Florence pour la façade de San Lorenzo, n'ayant pas de marbres pour le tombeau de Jules, je retournai à Carrare et y restai treize mois. J'amenai pour ce tombeau tous les marbres à Florence; j'y construisis un atelier pour les façonner et me mis à travailler. A ce moment Aginensis envoya, pour me presser, messer Francesco Palavisini, qui aujourd'hui est évêque d'Aleria. Il vit l'atelier, tous les marbres et les figures ébauchées pour le tombeau, tels qu'ils sont encore aujourd'hui. En apprenant cela, c'est-à-dire que je travaillais pour le tombeau, Médicis (depuis Pape Clément), qui était alors à Florence, ne me laissa pas continuer. Je me trouvai ainsi enchaîné, jusqu'à ce que Médicis fut devenu le Pape Clément. Ce fut en sa présence que l'on fit, au sujet du tombeau, le contrat qui précède celui de maintenant. Il y fut stipulé que j'avais reçu les huit mille ducats qui, d'après eux, m'auraient servi à faire l'usure.

Je veux confesser un péché à Votre Seigneurie. Étant à Carrare, quand j'y demeurai treize mois pour le tombeau, l'argent m'a manqué et j'ai dépensé en marbres pour cette œuvre mille écus que le Pape Léon m'avait envoyé pour la façade de Saint Laurent, ou plutôt, pour gagner du temps, je lui parlai, lui montrant les difficultés que je rencontrais. Je faisais cela pour l'intérêt que je portais à cette œuvre. J'en suis payé en entendant dire que je suis un voleur et un usurier, et par des ignorants qui n'étaient pas encore au monde.

J'écris ces détails à Votre Seigneurie parce que je tiens à me justifier auprès d'elle, presque autant qu'auprès du Pape à qui on a dit du mal de moi, comme me l'écrivit messer Piergiovanni, qui prétend avoir eu à me défendre, et aussi pour que, si Votre Seigneurie trouve moyen de dire un mot pour ma défense, elle le fasse, parce que j'écris la vérité.

Devant les hommes, je ne dis pas devant Dieu, je me tiens pour un honnête homme, parce que je n'ai jamais trompé personne; et aussi parce que, pour me défendre des méchants, il me faut quelquefois devenir fou, comme vous le voyez.

Je prie Votre Seigneurie de lire ce rapport quand Elle en aura le loisir, et de me le conserver. Qu'Elle sache qu'il y a encore des témoins de la plus grande partie des choses que j'ai écrites. Je voudrais que le Pape sache tout cela, et tout le monde aussi, car ce que j'écris est la vérité, et même au-dessous de la vérité. Je ne suis ni voleur, ni usurier, je suis citoyen florentin,

noble et fils d'hommes de bien; et je ne suis pas de Cagli (1).

Quand j'ai eu écrit, l'ambassadeur d'Urbin m'envoya un message pour me dire que si je voulais recevoir la ratification, il faudrait réformer ma conscience. A mon avis, en son esprit il s'est fabriqué un Michelagniolo de la pâte dont il est fait lui-même.

Mais à propos du tombeau du pape Jules, continuons encore. Bientôt il changea d'avis, c'est-à-dire, comme je l'ai dit, ne voulut plus le faire pendant sa vie. Quand arrivèrent à Ripa les bateaux chargés de marbres que, quelque temps auparavant j'avais demandés à Carrare, je ne pus obtenir aucun argent du Pape, car il regrettait d'avoir entrepris une telle œuvre : il me fallut cent cinquante ou plutôt deux cents ducats pour payer le fret. Cet argent me fut prêté par Baldassare Balducci, c'est-à-dire par la banque de messer Jacopo Gallo, pour payer le fret des susdits marbres, et à ce moment les tailleurs de pierre que j'avais demandés pour ledit tombeau arrivèrent de Florence; quelques-uns vivent encore.

Ayant meublé la maison que m'avait donné Jules, derrière Sainte Catherine, de lits et autres meubles pour les ouvriers de l'encadrement et autres choses de ladite sépulture, je me trouvai sans argent et fort embarrassé. Comme, dans la mesure du possible, je voulais contraindre le Pape à s'exécuter, un matin

(1) Allusion à Bramante et à Raphaël.

où j'étais allé lui parler pour ce compte, il me fit chasser par un palefrenier.

Un évêque lucquois, voyant cette façon d'agir, dit au palefrenier : « Vous ne le connaissez donc pas ? » Le palefrenier me dit : « Pardonnez-moi, messer, j'ai ordre d'agir ainsi. »

Je m'en allai chez moi et écrivis ceci au Pape :

> « Très Saint Père. — Ce matin j'ai été chassé du Palais par ordre de Votre Sainteté. Je lui fais donc savoir que dorénavant, si Elle me veut, Elle me cherche autre part qu'à Rome. »

J'envoyai cette lettre à messer Agostino, officier de bouche, pour la donner au Pape. Je fis venir à la maison Cosimo, le menuisier qui travaillait chez moi au mobilier et un tailleur de pierre vivant encore aujourd'hui, qui travaillait aussi avec moi, et leur dit : « Allez chercher un juif, vendez tout ce qui est en cette maison, et venez vous-en à Florence. » Je partis, montai en poste et m'en allai vers Florence. Le Pape ayant reçu ma lettre, lança derrière moi cinq cavaliers qui me rejoignirent à Poggibonsi, vers trois heures de la nuit; et me présentèrent une lettre du Pape me disant : « Aussitôt ceci reçu, sous peine de notre disgrâce, reviens à Rome. »

Les cavaliers demandèrent une réponse, pour prouver qu'ils m'avaient rejoint. Je répondis au Pape que je retournerais là-bas quand il observerait ce à quoi il était obligé; autrement qu'il ne devait pas espérer m'avoir jamais.

Quelque temps après mon arrivée à Florence, Jules

envoya trois brefs à la Seigneurie (1). Au dernier, la Seigneurie me fit dire : « Nous ne voulons pas, à cause de toi, faire la guerre contre le Pape Jules. Il faut que tu t'en ailles. Si tu veux retourner vers lui, nous te ferons une lettre ayant de telles garanties que, s'il te faisait une injure, il la ferait en même temps à la Seigneurie. »

C'est ce que l'on fit pour moi, et je retournai vers le Pape.

Ce qui suit serait trop long à dire. Il suffit que cette chose me fit perdre plus de mille ducats. Quand je partis de Rome, cela fit grand bruit à la honte du Pape. Presque tous les marbres que j'avais sur la place Saint Pierre furent saccagés, et surtout les plus petits morceaux. Je dus donc en faire revenir une autre fois, de sorte que je dis et affirme que j'aurais à recevoir des héritiers du pape Jules cinq mille ducats de dommages et intérêts. Et celui qui m'a pris toute ma jeunesse, et mon honneur, et ma fortune, m'appelle voleur !

De nouveau, comme je l'ai déjà écrit, l'ambassadeur d'Urbin me fait dire de réformer ma conscience, et qu'ensuite viendra la ratification du Duc. Avant de m'avoir fait déposer les quatorze cents ducats, on ne me parlait pas ainsi. Quant aux choses que j'écris, si je fais quelque erreur, ce n'est guère qu'en avançant ou en reculant la date des événements que je rapporte, mais tout le reste est vrai, plus encore que je ne l'écris.

(1) On n'en connait qu'un, daté du 8 juillet 1506, par lequel Michel-Ange est invité à retourner à Rome et assuré qu'il ne lui sera fait aucun mal.

Je prie Votre Seigneurie, pour l'amour de Dieu et de la vérité, de lire ceci quand elle en aura le temps, pour que, à l'occasion, elle puisse me défendre auprès du Pape contre ceux qui disent du mal de moi. Sans rien savoir et par de fausses informations, on a mis en la tête du Duc que j'étais une franche canaille. Tous les dissentiments qui naquirent entre le Pape Jules et moi furent causés par la jalousie de Bramante et de Raphaël d'Urbin. Ils furent cause de ma ruine en l'empêchant de continuer le tombeau pendant qu'il vivait. Et Raphaël avait bien raison de le faire, puisque ce qu'il savait en art, c'est de moi qu'il le tenait.

237. — *Rome, octobre* 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi. — Je crois que Votre Seigneurie a facilité de savoir au Palais à quel point en est mon affaire, en ce qui concerne la ratification que vous savez. Je vous prie donc, si vous le pouvez, de vous renseigner. Vous me ferez un très grand plaisir parce que, comme je vous l'ai écrit une autre fois, je ne peux vivre non plus que peindre; et puisqu'un envoyé du Duc est venu ici sans l'apporter, je crains que cela ne traîne en longueur, et qu'il n'ait mis dans la tête du Pape quelque chose pour la retarder. C'est pourquoi, si vous le pouvez, je vous prie de me tenir au courant.

Votre MICHELAGNIOLO.

238. — *Rome, octobre* 1542. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi, mon cher ami. — Voyant que la ratification ne vient pas, je me suis résolu à rester chez moi pour finir les trois statues convenues avec le Duc; et je m'en trouve beaucoup mieux que de me traîner tous les jours au Palais. Qui voudra se tourmenter se tourmente. Il me suffit d'avoir agi en sorte que le Pape ne puisse pas se plaindre de moi. La ratification n'était nullement pour mon plaisir, mais pour celui de Sa Sainteté qui voulait que je peigne. Il suffit, je ne veux pas me mettre entre elle et le Duc. Si, s'apercevant que j'ai abandonné sa peinture, elle fait venir l'ambassadeur, il serait bon de le prévenir de la résolution que j'ai prise, pour qu'à l'occasion il sache que répondre. C'est pour cela que je vous écris ceci.

Votre MICHELAGNIOLO.

239. — *Rome*, 17 *octobre* 1542. — (A. B.) —

A MONSEIGNEUR.... Dataire.

(Michel-Ange réclame quatre cents écus d'or en or italien représentant son salaire de huit mois.)

240. — *Rome*, 16 *décembre* 1542. — (A. B.) —

A GISMONDO.

(Lettre d'affaires.)

241. — *Rome, mars* 1543. — (A. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

242. — *Rome, avril* 1543. — (M. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

243. — *Rome*, 14 *avril* 1543. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarrota Simoni, a Florence.

Lionardo. — Ta lettre et celle du prêtre m'apprennent où tu as déposé le contrat pour qu'il me soit envoyé. Ici, il n'est rien arrivé, et j'en suis certain, car Bettini me l'aurait envoyé à la maison; c'est pourquoi je pense qu'on l'a gardé là-bas à la banque où tu l'as déposé. Si vous voulez que je l'aie, donnez-le à Francesco d'Antonio Salvetti, qui l'enverra ici à Luigi del Riccio. Il me sera donné aussitôt, et je ratifierai. Rien d'autre à te dire. Je n'écris pas au prêtre parce que je n'en ai pas le temps. Recommande-moi à lui, et remercie-le du mal et des ennuis que nous lui donnons.

Quand tu m'écris, ne mets pas sur l'adresse : *Michelagniolo Simoni*, ni sculpteur. Il suffit de mettre : *Michelagniolo Buonarroti*. C'est ainsi que je suis connu ici. Dis-le au prêtre.

Le quatorze avril 1543.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

244. — *Rome*, 1543. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, AMI ET MAITRE TRÈS HONORÉ, A ROME.

Mon cher messer Luigi. — Parce que je sais que vous êtes maître des cérémonies et que moi je suis étranger à cela, ayant reçu de Monseigneur de Todi le présent que vous dira Urbino, je vous prie, vous en faisant part et croyant que vous êtes ami de Sa Seigneurie, de la remercier en mon nom, quand l'occasion s'en présentera, avec toutes les formes qui vous sont si faciles, et à moi si difficiles. Faites-moi la grâce de m'envoyer quelques friandises.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

245. — *Rome*, 26 février 1544. — (A. B.)

Au Gouverneur du Château Saint-Ange, a Rome.

Monsieur le Gouverneur. — En ce qui concerne le modèle sur lequel on a discuté hier (1), je n'ai pas donné entièrement mon avis, comme me le demandait Votre Seigneurie, parce que je craignais de trop offenser des personnes pour lesquelles j'ai une très grande affection, comme le capitaine Giovan Francesco (2) avec lequel, sur plusieurs points, nous différions d'avis. Pour les bastions commencés, il me semble qu'au point de vue de la raison et de la stratégie, on peut accepter le projet et en poursuivre l'exécution.

Si on ne le fait pas, je crains qu'on ne fasse pire. A mon avis tant d'opinions et tant de projets différents ont mis le Pape dans un tel état d'incertitude et d'ennui, que, ne se décidant à rien, il ne peut continuer de la façon commencée, ni faire autre chose; ce qui est très désastreux et peu honorable pour Sa Sainteté. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, il me semble bon de continuer, je ne dis pas spécialement ce qui est

(1) Michel-Ange faisait partie du conseil chargé de reconstruire les fortifications du Borgo, détruites lors du sac de Rome, en mai 1527.

(2) Giovan Francesco Montemelini, de Pérouse.

commencé, mais seulement dans la direction du Mont, en faisant pour le mieux, sans détruire ce qui est déjà fait, et en prenant conseil du capitaine Giovan Francesco. On aurait ainsi l'occasion de remplacer l'administration (1) qui y est, comme il est dit, et de mettre à sa place le capitaine Giovan Francesco que je tiens pour un homme de valeur et de bien en toute chose. Si cela se fait, pour l'honneur du Pape, j'offre mon concours que l'on m'a demandé plusieurs fois, non comme conseiller, mais comme votre serviteur en toute chose.

Entre les Spinegli et le château, je ne ferais rien autre qu'un fossé, parce que, quand elle sera bien arrangée, la galerie suffira.

Le XXVI février 1544.

Serviteur de votre Seigneurie,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

246. — *Rome*, 20 *mars* 1544. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'apprends par ta lettre que les marbres sont estimés cent soixante écus (2) et ce que vous pensez faire de l'argent quand on vous l'aura versé. Il me semble, si cela plaît à mes frères, qu'ils devraient

(1) A la tête de laquelle était San Gallo.

(2) Ces marbres avaient été achetés au duc Cosme de Médicis, par l'entremise de Michel-Ange, et servirent à Baccio Bandinelli pour le chœur du dôme de Florence.

le mettre à ton nom, en une boutique qui leur conviendrait. Tu en retirerais un revenu honnête, et tu ne pourrais pas en disposer autrement sans leur permission. Il me semble aussi qu'il faut chercher à vendre la chambre où sont les marbres, et placer l'argent que vous en retirerez, aux mêmes conditions que celui des marbres. Après tu pourras y ajouter d'autre argent, selon ce que tu apporteras. Il me semble que tu n'as pas encore appris à écrire.

En ce qui concerne le buste du Duc (1), j'ai répondu à messer Giovan Francesco que je ne peux pas m'en occuper, ce qui est vrai. Je ne le peux pas à cause des ennuis que j'ai, mais encore plus à cause de la vieillesse, car je n'y vois plus.

Quant à acheter la ferme de Luigi Gerardi, dis-lui de me faire écrire. Je ne tiens pas à avoir à Florence autre chose que ce que j'ai déjà, parce que j'en ai assez et n'ai pas besoin d'avoir plus d'ennuis, surtout que cela ne peut aucunement me servir. J'aime mieux acheter quelque chose autre part dont je puisse tirer profit dans ma vieillesse, car ce que m'a donné le Pape pourrait m'être retiré, puisque je ne travaille plus. Par deux fois déjà, j'ai eu à le défendre. Donne réponse au prêtre qui m'a écrit au sujet de ce bien. Je n'ai rien d'autre à te dire. Sois attentif à bien faire.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

(De la main de Luigi del Riccio) Messer Francesco Salviati l'a remise en mains propres et a envoyé la réponse.

(1) Côsme de Médicis.

(De la main de Lionardo) 1544 de Rome, le 3 avril; du 29 mars.

247. — *Rome*, 11 *juillet* 1544. — (A. B.)

Au même.

Lionardo. — J'ai été malade (1); et toi, sur l'avis de messer Giovan Francesco, tu es venu pour me donner la mort et voir si je ne laissais rien. Ce que j'ai à Florence ne te suffit-il donc pas? Tu ne peux le nier. Tu ressembles à ton père qui, à Florence, me chassa de ma maison.

Sache que j'ai fait mon testament de façon que tu n'aies à compter sur rien de ce que j'ai à Rome. Va-t-en au Diable et dorénavant ne m'approche pas et ne m'écris plus; fais-le par l'intermédiaire du prêtre.

Michelagniolo.

(De la main de Lionardo) 1544. Reçue le 11 juillet de Rome.

248. — *Rome*, 6 *décembre* 1544. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je ne veux cependant pas manquer à ce que j'ai projeté il y a quelque temps; c'est de t'aider si j'apprends que tu te conduis bien. Ci-inclus, tu trouveras une lettre adressée à Giovan Simone et

(1) En juin Michel-Ange prit une grosse fièvre et fut soigné par Luigi del Riccio dans la maison des Strozzi.

à Gismondo, où je leur explique ce qu'il me semble bon de faire pour toi; mais je ne veux agir que d'après leur conseil. Remets-leur cette lettre et dis-leur de me répondre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(De la main de Lionardo) 1544. Reçus le 11 décembre; du 6 du même mois.

249. — *Rome*, 6 *décembre* 1544. — (A. B.)

A GIOVAN SIMONE ET A GISMONDO.

J'ai pensé, voici longtemps, placer en une boutique de l'art de la laine, au nom de Lionardo, s'il se conduit bien, peu à peu jusqu'à mille écus, avec cette condition qu'il ne puisse le retirer ou en faire un autre emploi sans votre permission. J'ai donné ordre de commencer ce placement avec deux cents écus, que je ferai verser là-bas dès que vous m'aurez dit ce que je dois faire. S'il vous semble bon que je le fasse, il faut avoir soin de les placer dans un endroit sûr, parce que je ne les ai pas trouvés dans la rue. Répondez-moi ce que vous en pensez. Vous pouvez, mieux que moi, vous rendre compte de la conduite de Lionardo, et voir si on doit s'occuper de lui.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

250. — *Rome*, 27 *décembre* 1544. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarotta Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai donné ici, à la banque des Covoni, deux cents écus d'or en or, qui vous seront payés là-bas pour en faire ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre. Tu iras donc chez les Capponi, avec Gismondo ou avec Giovan Simone, et ils vous seront payés, c'est-à-dire qu'il vous sera donné deux cents écus d'or en or que j'ai donnés ici. Mon intention est que Giovan Simone et Gismondo les placent en leur nom, pour toi à l'art de la laine, puisqu'il vous semble que cela est sûr (que mon nom ne paraisse dans aucun compte) sous cette condition que les revenus te soient donnés, mais que tu ne puisses pas disposer de l'argent, ni le déplacer, ni faire rien d'autre, si vous n'êtes pas tous les trois d'accord, c'est-à-dire Giovan Simone, Gismondo et toi. Quand vous le mettrez en la boutique, afin qu'il n'y ait pas d'erreur en ce qui concerne l'arrangement des écritures, je voudrais que tu fasses venir Michele Guicciardini afin qu'il soit présent, ainsi que Giovan Simone et Gismondo, parce que je crois qu'il est compétent. A ma demande il ira volontiers. Ensuite fais-moi faire un reçu de cet argent par Giovan Simone et Gismondo, et dites-moi comment vous vous êtes arrangés. Recommande-moi à Michele. Si Giovan Simone et Gismondo ne peuvent aller avec toi prendre l'argent, il te sera donné à toi seul. Tu le porteras et ils en feront ce que j'ai dit plus haut.

Quand vous ferez aux Capponi le reçu de cet argent, faites-le ainsi : pour tant, reçu de Michelagniolo par les Covoni, à Rome. Ci-inclus sera la lettre des Covoni, adressée aux Capponi, sur laquelle l'argent vous sera payé.

Envoie-moi la copie de l'arrangement que vous faites entre vous pour l'emploi de cet argent. A Rome le vingt-sept décembre mille cinq cent quarante-quatre de l'Incarnation.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(De la main de Lionardo) 1544 de Rome le premier janvier; du 27 du mois passé.

251. — *Rome*, 1544. — Recueillie par le Cardinal Palagi, à Florence.

AU PAPE PAUL III (1).

Très Saint Père. — Comme Votre Sainteté l'a vu dans le chapitre de Vitruve (2) l'architecture n'est pas

(1) Cette lettre fut écrite au sujet de la construction du Palais Farnèse, commencé en 1514 par le Cardinal Alexandre Farnèse, élu pape sous le nom de Paul III, d'après les plans d'Antonio San Gallo le jeune.

(2) Le chapitre de Vitruve, auquel Michel-Ange fait allusion, est, de l'avis des commentateurs, tellement obscur que beaucoup d'entre eux ont renoncé à l'expliquer, et les autres ne sont pas parvenus à le rendre plus précis. Le texte en est très probablement fautif; par suite de l'ignorance des copistes il a été tout au moins fort altéré. Michel-Ange s'est contenté de traduire ce texte presque mot à mot, sans toujours bien

autre chose que l'ordonnance, la disposition, la belle apparence, la proportion des parties entre elles, la bienséance et la distribution (1).

Premièrement, ici (2) il n'y a aucune ordonnance parce que l'ordonnance (3) est la petite (juste) adaptation (4) de toutes les parties d'un bâtiment, considérées, soit séparément, soit dans leur ensemble, soit dans les rapports qu'elles ont entre elles. Ici au contraire, tout est désordre, parce que les parties de cette corniche sont disproportionnées entre elles et n'ont aucun rapport l'une avec l'autre.

Secondement, ici il n'y a aucune disposition. La disposition (5) est une manière élégante de placer

comprendre le sens exact du mot latin qu'il remplaçait, quelque fois un peu au hasard, par un correspondant italien. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de comparer les passages cités dans cette lettre. Nous empruntons les citations à l'excellente traduction de Perrault, publiée par Firmin Didot.

(1) Texte de Vitruve : « L'ordonnance, la disposition, l'eurythmie ou proportion, la bienséance et la distribution. »

(2) Dans cette lettre Michel-Ange fait une critique peu bienveillante du projet de San Gallo.

(3) Texte de Vitruve : « L'ordonnance est ce qui donne à toutes les parties d'un bâtiment leur juste grandeur, par rapport à leur usage, soit qu'on les considère séparément, soit qu'on ait égard à la proportion ou symétrie de tout l'ouvrage. »

(4) Texte de Vitruve : « Ordinatio est modica membrorum operis commoditas ». Michel-Ange fait ici un contre-sens prenant le mot modica (Piccola) dans le sens de modique, petit (piccola) alors que le sens réel est : bien proportionné.

(5) Texte de Vitruve : « La disposition est l'arrangement convenable de toutes les parties, en sorte qu'elles soient placées selon la qualité de chacune. »

chaque chose suivant la qualité et la destination du bâtiment. Ici il n'y a aucune qualité pour l'œuvre faite, du moins suivant les règles de Vitruve, et cette corniche ne peut, tout au plus, être qualifiée que de barbare.

Troisièmement, la beauté des formes (1) est la convenance de la composition des parties en vue. En cet ouvrage, on ne voit aucune convenance, tout est inconvénient. Le premier inconvénient est d'exiger une si grosse dépense, que l'on risque de ne voir jamais cette œuvre terminée. Le second inconvénient est que cette corniche menace de jeter à terre la façade du palais. Du reste il y a trois sortes de corniches : la dorique, l'ionienne, la corinthienne. Celle-ci n'appartient à aucun des trois ordres; elle est bâtarde.

Quatrièmement, un rapport harmonieux (2) doit exister entre l'œuvre entière et chacune de ses parties; de sorte que chaque partie, prise séparément, réponde à l'aspect général de l'ensemble, suivant la mesure

(1) Texte de Vitruve : « L'eurythmie est cette beauté agréable aux yeux qui résulte de l'assemblage de toutes les parties de l'œuvre, lorsque la hauteur répond à la largeur et la largeur à la longueur, le tout ayant la juste mesure. »

(2) Texte de Vitruve : « La proportion aussi est le rapport de l'œuvre tout entière avec ses parties et celui qu'elles ont séparément avec l'idée du tout, suivant la mesure d'une certaine partie, car, de même que dans le corps humain il y a un rapport, une convenance entre le coude, le pied, la paume de la main, ainsi dans les ouvrages qui ont atteint la perfection, un membre en particulier fait juger de la grandeur de l'œuvre ».

de cette partie. Dans cette corniche il n'y a aucune partie dont la mesure soit en proportion avec celle de la corniche entière. Les corbeaux sont trop petits et trop peu nombreux pour une grandeur pareille; la frise est trop petite pour une si grosse masse et le bandeau inférieur bien trop étroit pour un aussi grand volume.

Cinquièmement, il y a la bienséance (1), lorsque dans l'œuvre on voit une correction qui prouve que tout a été combiné sous la souveraine autorité de la convenance. Dans cette corniche il n'y a aucune convenance, au contraire tout est inconvenance. Cela se voit d'abord dans ce grand fronton, placé sur une si petite façade. Le fronton est plus grand que le reste et n'est pas proportionné avec si peu de hauteur. Autre inconvenance : la dimension du module ne va pas avec la dimension de l'amortissement. C'est autre chose qu'il faut faire.

Sixièmement : distribution. La distribution (2) consiste à diviser les lieux d'une façon appropriée à la quantité des choses qui doivent y être placées. Ici on voit que rien n'a été bien partagé, mais tout a été divisé au hasard et suivant le caprice du moment; dans un endroit on a été prodigue à l'excès, dans un

(1) Texte de Vitruve : « La bienséance est une qualité qui résulte de la parfaite correction de l'édifice où il n'y a rien qui ne soit approuvé et fondé sur quelque autorité. »

(2) Texte de Vitruve : « La distribution consiste à faire le meilleur emploi possible des matériaux et des terrains, en suivant les règles d'une économie bien entendue. »

autre on a été avare à cet égard. Voilà tout ce que je dois dire à Votre Sainteté, dont je baise humblement les pieds. Si je ne suis pas allé voir Votre Sainteté, c'est parce que je suis malade et que toutes les fois que je suis sorti, j'ai eu une rechute.

Il est une autre sorte de distribution (1) quand, en élevant le bâtiment on tiendra compte de l'usage qu'en veut faire le père de famille. Suivant l'argent que l'on pourra dépenser, suivant l'élégance et la beauté qu'on leur donnera, les constructions devront être plus ou moins hautes. Il faudra disposer les maisons de ville autrement que celles des domaines de la campagne où elles sont faites pour recevoir les récoltes. Tout autre doivent être celles des hommes d'affaires, tout autre celles des gens riches et délicats, ou des seigneurs dont les fonctions sont de gouverner la république; chacune d'elles devra être adaptée à l'usage auquel elle est destinée. La distribution des édifices doit,

(1) Texte de Vitruve : « Une autre partie de la distribution est d'avoir égard, dans la construction d'un bâtiment, à l'usage auquel on le destine, à l'argent qu'on veut y employer, et à la beauté que l'on veut qu'il ait, parce que, suivant ces diverses considérations, la distribution doit être différente, car il faut distribuer une maison de ville autrement qu'une maison de campagne, laquelle doit être appropriée aux usages domestiques d'une telle propriété. La maison qu'on bâtit pour gens d'affaire, doit être autrement disposée que celle qu'on fait pour des gens heureux et délicats, ou pour de grands personnages dont les fonctions sont de gouverner l'État. Il faut enfin ordonner diversement les édifices selon les différentes conditions de ceux pour lesquels on bâtit. »

sans faute, être faite de sorte qu'ils conviennent au rang de leurs habitants (1).

(1) A la suite de cette lettre, San Gallo étant mort, le Pape chargea Michel-Ange de continuer les travaux du Palais Farnèse. Une partie des pierres fut prise au Colisée et au théâtre Marcellus. Michel-Ange voulait construire une seconde cour qu'il aurait décorée avec les antiques de la collection Farnèse (maintenant à Naples) et relier le tout par un pont passant sur le Tibre, à la Farnésine. La mort l'empêcha de réaliser ce projet.

252. — *Rome, janvier* 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Messer Luigi, mon très cher seigneur. — J'envoie à votre Seigneurie Gabriello (1) qui est avec moi, pour qu'elle lui donne l'argent que vous savez. Il est fidèle; vous pouvez le lui donner en toute confiance. Rien d'autre à vous dire. Je suis guéri, et j'espère vivre encore quelques années, puisque le Ciel a mis ma santé entre les mains de maître Baccio (2) et dans le vin de trebiano des Ulivieri (3).

Serviteur de votre Seigneurie,
MICHELAGNIOLO, au Macel dei Corvi.

253. — *Rome*, 11 *janvier* 1545. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Michel-Ange accuse réception du reçu des deux cents écus.)

254. — *Rome*, 25 *janvier* 1545. — (M. B.)

Magnifiques messer Salvestro da Monteauto et

(1) Aide de Michel-Ange.
(2) Baccio Rondini médecin florentin.
(3) Marchands florentins.

compagnie, ancienne maison de Rome, et pour eux Antonio Covoni et compagnie. — Veuillez payer à Raffaello da Monte Lupo, sculpteur, cinquante écus de monnaie de dix jules par écus, en solde de ce qu'il pourrait demander pour avoir achevé les trois statues de marbre, faites et placées à Saint-Pierre-aux-Liens, au tombeau du pape Jules, c'est-à-dire une Sybille et un Prophète. D'après les conventions, il devrait reçevoir cent soixante-dix écus, mais comme il a été malade, il n'a pu faire ce travail et l'a confié à d'autres, nous sommes tombés d'accord pour lui donner ces cinquante écus, comme solde de tout compte. Vous en prendrez quittance, et vous reporterez les cent soixante-dix écus qui restent en dépôt pour le susdit compte. De Rome, le vingt-cinq janvier 1545, de la Nativité.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, de sa propre main.

Visée par moi Hiéronimo Tirranno, Orateur ducal d'Urbin, et approuvée en tant que les cinquante écus lui sont dus, selon la teneur du contrat, fait avec messer Raphael par la main de Cappello et non autrement ni d'autre façon. Donné ci-dessus le 27 janvier 1545.

Le même Hiéronimo Tiranno.

255. — *Rome*, 26 *janvier* 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

J'ai quelquefois honte d'employer un langage grammatical peu correct avec un homme aussi cultivé que

vous. Le sonnet de messer Donato (1) me semble beau pour une chose faite à notre époque. Mais comme j'ai sans doute mauvais goût, je ne puis faire autant de cas d'un drap neuf serait-il de Romagne, que d'anciens habits de soie et d'or qui, grâce au tailleur, embelliraient un homme.

Écrivez-le lui, dites-le lui, donnez-le lui et recommandez-moi à lui.

256. — *Rome*, 3 *février* 1545. — (M. N. F.)

A MESSER SALVESTRO DA MONTAUTO, A ROME.

Magnifiques messer Salvestro et compagnie, ancienne maison de Rome. — Étant, comme on le sait, occupé pour le service de Notre Seigneur le pape Paul III à peindre sa nouvelle chapelle et ne pouvant pas achever le tombeau du pape Jules à Saint Pierre-aux-Liens; avec l'entremise de Sa Sainteté Notre Seigneur, à la suite d'une convention faite et consentie avec le magnifique Hiéronimo Tiranno, orateur du très illustre seigneur duc d'Urbin, conventions ratifiées depuis par Son Excellence, j'ai déposé près de vous plusieurs sommes d'argent pour achever l'œuvre. Sur cette somme, Raffaello da Monte Lupo devait recevoir quatre cent quarante-cinq écus de dix jules par écus pour solde de cinq cent cinquante écus semblables,

(1) Donato Giannoti. Il fit trois sonnets à l'occasion de la mort de Cechino Brachi, et Michel-Ange composa 48 épitaphes funéraires.

à charge d'achever cinq statues de marbre, commencées et ébauchées par moi et dont il fut chargé par l'ambassadeur du duc d'Urbin; c'est-à-dire une Notre Dame avec l'enfant dans les bras, une Vie active, une Sybille, un Prophète, une Vie active et une Vie contemplative, comme on le voit dans le contrat fait par la main de messer Bartolomeo Cappello, notaire de chambre à la date du XXI août 1542. A ma prière et pour m'être agréable, Notre Saint Père m'ayant accordé un peu de temps, sur ces cinq statues j'en ai exécuté deux de ma main : ce sont la Vie contemplative et la Vie active, pour le même prix conclu avec Raffaello pour les faire, et pour le même prix qu'il devait recevoir, lui. Depuis, ledit Raffaello a terminé les trois autres statues et les a mises en place au tombeau, comme on peut le voir. Vous lui paierez donc, quand il le voudra, cent soixante-dix écus de monnaies à dix jules par écus sur ce qui vous reste en main de cette somme, en lui demandant quittance finale faite de la main du notaire par laquelle il doit se déclarer satisfait et entièrement payé pour cet ouvrage. Portez-les au compte de la somme qui vous reste en main. *Et bene valete.*

De Rome le 3 février 1545 de la Nativité.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

257. — *Rome, février* 1545. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'apprends par ta lettre que vous

ne savez pas encore où placer l'argent que je vous ai envoyé, parce que, suivant ce que tu m'écris, celui qui a le moyen d'exercer son métier avec son propre argent n'accepte pas celui des autres. Si quelqu'un prend l'argent d'autrui, c'est signe que le sien ne lui suffit pas; c'est donc dangereux. Il me plaît que vous alliez lentement, quelque placement que vous fassiez, pourvu que vous ne le perdiez pas. Ce serait à votre dam. Moi, quand je pourrai, peu à peu comme je vous l'ai écrit, je vous enverrai jusqu'à mille écus. Après je veux penser à ma propre vie parce que je suis vieux et ne peux plus résister à la fatigue. Je veux renoncer au port (1) que m'a donné le Pape parce qu'il m'attire trop d'ennuis et, à bon escient, il ne me plaît pas de le garder. Il faut que je me constitue ici un revenu me permettant de vivre avec plus de bien-être que je ne le fais. Sachez donc garder ce que vous avez, parce que je ne peux plus rien pour vous.

J'apprends que Michele a eu un fils et que la Francesca et l'enfant se portent bien. J'en suis très heureux. Je crois qu'il en a déjà quatre. Que Dieu lui donne consolation ! Recommande-moi à lui et remercie-le de ma part de la peine qu'il se donne pour toi non moins que pour moi. Dis-lui que je reste son obligé. Je ne réponds pas à sa lettre parce que je comprends

(1) Le 1er septembre 1535, Michel-Ange avait reçu de Paul III un bénéfice provenant du port de Plaisance, sur le Pô, qui rapportait 600 francs. Il n'en eût guère que des ennuis et perdit cette rente en 1547.

mal la sienne. Je pense d'ailleurs que celle-ci suffira. Donne-la lui à lire.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(De la main de Luigi del Riccio) Lionardo del Riccio, faites-la remettre en mains propres.

(De la main de Lionardo) Jhesus, de Rome. Reçue le 20 février 1544.

258. — *Rome*, 13 *mars* 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, A ROME.

Aujourd'hui treize mars, j'ai reçu cent écus de Melighino, pour ma pension de janvier et février dernier.

Messer Luigi. — Je n'ai jamais reçu d'argent de Melighino sans lui en donner quittance. S'il y a quelque erreur, on pourrait le reconnaître d'après les quittances faites de ma main.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

259. — *Rome*, 5 *avril* 1545. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

260. — *Rome*, 9 *mai* 1545. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je ne crois pas que l'on puisse placer de l'argent quelque part (d'une façon plus productive)

sans faire d'usure. Partout ailleurs il y a autant de risques de perte que de gain. Quand je vous ai écrit que si vous vouliez faire autre chose de l'argent que je vous ai envoyé si cela vous semblait sûr, j'entendais par là acheter quelque chose comme la terre de Nicolo della Buca, ou autre chose à votre gré, et non de le déposer dans quelque banque, car toutes sont dangereuses.

Je vous ai encore écrit que je tenais à votre disposition une pareille somme d'argent et que tous vous m'écriviez si vous vouliez que je vous l'envoie maintenant ou non, et que vous me disiez si vous n'en avez pas encore trouvé l'emploi. Répondez et j'agirai en conséquence.

Tu m'annonces que tu as reçu une charge. Je te dis que tu es jeune, que tu n'as pas vu grand chose et je te rappelle qu'à Florence aller de l'avant est pire que retourner en arrière !

Dis à Giovan Simone qu'un nouveau commentaire de Dante, d'un Lucquois (1), n'est pas apprécié par ceux qui s'y connaissent; il ne doit pas en tenir compte. Il n'y a rien d'autre de nouveau que je sache.

Recommande-moi à Michele Guicciardini; dis-lui que je vais bien, mais que j'ai de si nombreux et de si graves ennuis que je n'ai pas le temps de manger; excuse-moi près de lui de n'avoir pas répondu. Tu peux lui lire cette lettre-ci, ce sera la même chose. Dis à Francesca de prier Dieu pour moi.

(1) Alessandro Vellutello, dont le commentaire sur Dante fut imprimé par Marcolini en 1544.

Je te dis encore de ne pas croire ce qu'on pourrait t'écrire en mon nom, tant qu'il n'y aura pas un mot de ma main.

(De la main de Lionardo) de Rome 1545, le 13 mai; du 9 du même mois.

261. — *Rome*, 23 *mai* 1545. — (A. B.)

A Lionardo.

(Michel-Ange envoie aux siens deux cents écus d'or.)

262. — *Rome*, 1545. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo.— Je t'ai écrit samedi dernier que j'aurais mieux aimé deux fiaschi de trebbiano (1), que les huit chemises que tu m'as envoyées. Je t'avertis aujourd'hui que j'ai reçu un colis de trebbiano, c'est-à-dire quarante-quatre fiaschi, sur lesquels j'en ai envoyé six au Pape et à d'autres amis, si bien que j'ai presque tout donné, parce que je ne peux pas en boire. Si je t'écris cela, ce n'est pas pour que tu m'envoies une chose plutôt que l'autre. Il me suffit que tu sois un homme de bien et que tu te fasses honneur ainsi qu'à nous autres.

Michelagniolo, à Rome.

(1) Vin blanc doux.

263. — *Rome, juillet* 1545. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai fait le reçu du trebbiano au voiturier qui l'a apporté, pour les quarante-cinq fiaschi. Je t'ai écrit de ne rien m'envoyer, à moins que je ne te le demande; je te l'écris de nouveau. Quant à trouver un placement pour l'argent, il me semble que Giovan Simone s'y entend mieux que toi, parce qu'à aller lentement on fait moins d'erreur. Vous avez de quoi vivre; ne vous tourmentez pas. Il faut prendre patience et ne pas faire de bruit pour qu'on ne vous prenne rien. Quand je le pourrai, je vous enverrai d'autre argent pour arriver au chiffre promis.

Michelagniolo, à Rome.

(De la main de Lionardo) Le .... juillet 1545.

264. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A messer Luigi delRiccio.

Notre ami (1) mort parle et dit : « Si le ciel a pris toute beauté à tous les autres hommes du monde pour seul me faire beau comme il me fit; et si par une loi divine, au jour du jugement, je dois redevenir le même que j'étais vivant, il s'ensuit que la beauté qu'il m'a donnée, il ne pourra la rendre à ceux auxquels il l'a

(1) Cecchino dei Bracci.

ôtée. Il s'ensuit que pendant l'éternité, eux restant laids, je devrai être plus beau que les autres. »

Ceci est le contraire de l'idée que vous exposiez hier; l'une est une fable, et l'autre une vérité.

265. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A Luigi del Riccio.

Je vous renvoie les melons avec ce petit billet; le dessin (1) n'est pas encore fait, mais je le ferai de toute manière, et du mieux que je puisse le dessiner. Recommandez-moi à Baccio (2), et dites-lui que si j'avais eu ici de ces ragoûts qu'il me donnait là-bas, je serais aujourd'hui un autre Graziano. Remerciez-le de ma part.

266. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A messer Luigi del Riccio, a Rome.

Messer Luigi. — Je vous prie de m'envoyer le dernier madrigal que vous n'appréciez pas, afin que je le refasse; mais le quémandeur de petits billets, qui est Urbino, était si pressé qu'il ne me le laissa pas revoir.

Quant à être demain ensemble, je vous fais toutes mes excuses, mais le temps est mauvais et j'ai à faire chez moi. Nous ferons plus tard, au carême prochain,

(1) Probablement pour le tombeau de Bracci.
(2) Baccio Rondini médecin.

à Lungezza (1), avec une grosse tanche, ce que nous aurions fait demain.

267. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A messer Luigi del Riccio, a Rome.

Messer Luigi. — Je me recommande à vous et à ceux que vous aimez. Je suis le serviteur de messer Giuliano (2) et de messer Ruberto (3) dont vous me parlez; et si je ne fais pas ce qu'il conviendrait de faire, c'est parce que je fuis les créanciers, car j'ai de grosses dettes et peu d'argent.

268. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A Luigi del Riccio.

Messer Luigi, cher ami. — Je vous prie, quand j'irai là-bas, de faire pour moi ce que je fais pour vous quand vous venez ici. Vous me faites venir pour vous causer de l'ennui et vous ne me le faites pas dire; de sorte que je suis comme un buffle présomptueux devant vos domestiques eux-mêmes.

Je crois que jeudi je pourrai donner ordre de transporter les statues à San Pietro in Vincoli (4) comme

(1) Villa des Strozzi, dans les environs de Rome.
(2) Giuliano Médicis.
(3) Ruberto Strozzi.
(4) C'est-à-dire le Moïse, Rachel et Lia. Les esclaves furent donnés à Robert Strozzi en 1544 ou 45, et celui-ci, lors de son exil en France, les offrit à François Ier.

je vous l'ai dit l'autre fois. Si je veux les transporter avec l'argent qui vous reste en main pour ces statues, il me semble que je doive faire un mandat de cet argent et que l'ambassadeur le signe pour que l'on ne puisse jamais nous rien dire, ni à vous, ni à moi. Je vous prie donc de faire une minute, comme il vous semble que doive être ce susdit mandat.

Hier matin, je ne connaissais pas le fils de Bindo Altoviti; si vous voulez l'amener ici dites-le moi franchement, parce que je me tiens serviteur de messer Bindo et de tous les siens.

269. — *Rome*, 1545. — (B. N. F.)

A MESSER SALVESTRO DA MONTAUTO, A ROME.

Magnifique messer Salvestro da Montauto et compagnie, ancienne maison de Rome, et pour eux Antonio Covoni et compagnie. — Pour le paiement des trois statues de marbre qu'a faites ou finies Raffaello da Montelupo, sculpteur, il reste en dépôt cent soixante-dix écus de monnaie de dix jules l'un; le susdit Raffaello ayant achevé les statues, comme il est dit, et les ayant placées à San Pietro in Vincoli, au tombeau du pape Jules, veuillez, pour son denier solde, payer à son ordre les susdits cent soixante-dix-écus parce qu'il fait tout ce à quoi il s'était obligé pour les trois figures, c'est-à-dire une Notre-Dame avec l'enfant dans les bras, un Prophète et une Sibylle, toutes plus grandes que nature.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

270. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

Messer Luigi. — Vous savez que le feu a découvert une partie de la Chapelle (1), il me semble donc qu'on devrait la recouvrir le plus vite possible, de la même façon qu'elle était avant (grossièrement si on ne peut pas faire mieux) jusqu'à nouvel ordre, à cause de la pluie qui, non seulement gâte les peintures, mais aussi désagrège les murs. Comme d'elle-même elle tombe déjà en ruine, les pluies ne seraient pas très à propos.

Je vous écris ceci afin que le Pape ne fasse pas de grands frais pour d'autres choses que pour la Chapelle. Je vous prie, ou de le faire comprendre au Pape en lui en parlant, ou de le lui faire savoir par messer Aurelio auquel encore je vous prie de me recommander.

Votre MICHELAGNIOLO.

271. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A VITTORIA COLONNA (2) MARQUISE DE PESCARA, A ROME.

Je voulais, Madame, avant d'accepter les choses que Votre Seigneurie a voulu plusieurs fois me donner, et pour les recevoir le plus dignement que

(1) Chapelle Pauline.
(2) Poètesse, morte en 1547.

je le pouvais, faire quelque chose de ma main (1). Depuis, j'ai vu et reconnu que la grâce de Dieu ne peut pas s'acheter et que la profaner est un très grand péché. Je confesse ma faute et accepte volontiers vos présents. Quand ils seront ici, ils ne seront pas dans ma maison, mais je serai dans la leur et je me croirai en paradis. De tout cela je resterai encore plus obligé, si je peux l'être davantage, que je ne le suis envers Votre Seigneurie.

Le porteur de cette lettre sera Urbino, qui demeure avec moi. Votre Seigneurie peut lui dire quand elle veut que j'aille voir le buste qu'elle m'a promis de me montrer. Je me recommande à elle.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

272. — *Rome*, 1545. — (B. V.)

A VITTORIA COLONNA, A ROME.

Madame la Marquise. — Je ne voudrais pas que Votre Seigneurie, à qui je suis tout dévoué, pût penser que moi, étant à Rome, j'aie eu l'idée de laisser le Crucifix à messer Tomao et de m'en servir comme intermédiaire entre Votre Seigneurie et moi son humble serviteur. Alors surtout que je n'ai qu'un désir, c'est de faire pour vous plus que pour tout être humain qui soit au monde; mais les grands travaux qui m'ont occupé et m'occupent encore ne m'ont pas permis de le laisser voir à Votre Seigneurie. Et parce que je sais qu'elle

(1) Dessin d'un crucifix maintenant au musée d'Oxford.

sait qu'amour ne veut pas de maître et que celui qui aime ne dort pas, je n'avais pas besoin d'intermédiaire. Quoiqu'il semble que j'oubliais, je faisais cependant ce que je ne vous disais pas, pour vous en garder la surprise. Mais cela a gâté mon dessin. « *Bien coupable est celui qui, avec tant d'amour, oublie si vite.* »

273. — *Rome*, 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

Messer Luigi. — Que l'ami, si c'est celui dont vous m'avez parlé, soit le bienvenu s'il est de retour, bien que j'aie été très refroidi par le mal que vous m'en avez dit tous deux, vous et messer Donato. Dorénavant, gardez-vous de me recommander quelqu'un. Demain, après le dîner, j'irai vous voir et ferai ce que vous me commanderez.

274. — *Florence, décembre* 1545. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO, MON CHER AMI, A LYON.

Messer Luigi, mon cher ami. — Tous vos amis, surtout parce qu'ils ne peuvent vous soulager, souffrent de votre mal, principalement messer Donato et moi. Nous espérons cependant, s'il plaît à Dieu, que cela ne sera pas grave.

Je vous ai écrit dans une autre lettre que vous tardiez beaucoup à revenir; cela parce que je désirais vous voir; je vous le confirme.

Ayant perdu le port de Plaisance (1) et ne pouvant rester à Rome sans revenu, je préfère dépenser vivement le peu que j'ai dans les hôtelleries, plutôt que de rester à Rome à m'engourdir comme un vaurien. Je suis résolu, si rien ne s'y oppose, à aller après Pâques à Saint Jacques de Galice (2) et puisque vous n'êtes pas revenu, de faire le chemin en passant par où vous êtes.

Urbino a parlé à messer Aurelio, et il lui parlera de nouveau. D'après ce qu'il me dit, vous aurez pour le tombeau de Cecchino (3) l'endroit que vous avez désiré. Le tombeau est presque achevé; ce sera une belle chose.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(De la main de Riccio) 1545. De messer Michelagniolo Buonarroti, adressée et envoyée à Lyon le 22 décembre.

275. — *Rome*, 31 *décembre* 1545. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Il y a, m'écris-tu, plusieurs maisons à vendre parmi lesquelles se trouve celle qui appartenait à Zanobi Buondelmonti. Il me semble que celle-ci

(1) Il n'en perdit le bénéfice que l'année suivante.

(2) Michel-Ange, étant guéri de sa grave maladie, désirait faire un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle.

(3) Cecchino dei Bracci fut enseveli à Santa Maria in Ara Cœli. Le projet de tombeau fait par Michel-Ange ne fut jamais exécuté.

représenterait mieux que toutes les autres. Tu devrais, je crois, t'informer du dernier prix; et si c'est une bonne affaire, et sérieuse, prends-la, mais ne te fie pas à Bernardo Basso. Fais semblant d'avoir confiance en lui, mais ne crois rien de ce qu'il te dira, car c'est un grand menteur. Fais en sorte d'être prudent, il le faut, surtout pour acheter. Rue Ghibellina, dans notre quartier, cela me plairait beaucoup, mais tout l'hiver les caves s'emplissent d'eau. Pensez-y et renseigne-toi bien; quand tu seras décidé, d'accord avec mes frères, tu m'aviseras du prix d'achat, et je te ferai envoyer là-bas tout ce qu'il te faudra.

J'ai reçu il y a environ un mois, une lettre de messer Giovan Francesco, avec une autre dedans qui ne contenait rien. Excuse-moi de n'avoir pas répondu et recommande-moi à lui.

Quand tu écris, adresse la lettre à Bettino, c'est-à-dire à Cavalcanti ou à Girolamo Ubaldini. Rien de plus à te dire. Recommande-moi à Michele et à Francesca.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

276. — *Rome*, 9 *janvier* 1546. — (A. B.)

A son très cher Lionardo Buonarroti, presque son Fils, a Florence.

Lionardo. — Ce jourd'hui, neuf janvier 1546, j'ai donné ici à Rome, à messer Luigi del Riccio, six cents écus d'or en or pour qu'il te les fasse verser là-bas à Florence, afin de compléter la somme des mille écus que je vous ai promis. Allez trouver Piero di Gino Capponi, et ils vous seront payés. Faites-en la quittance : pour tant payés ici, comme j'ai dit.

Messer Luigi écrira ci-dessous ce que je veux faire envers vous, parce que je ne me sens pas bien et ne peux plus écrire (1) ; je suis guéri et ne serai plus malade, Dieu merci ! Je le prie pour cela, fais de même.

Je suis résolu, en plus du susdit argent, à vous donner, à Giovan Simone, à Gismondo et à toi, trois mille écus d'or en or, c'est-à-dire mille écus pour chacun, mais à tous les trois ensemble; à condition que vous les employiez en biens stables ou en quelqu'autre chose de bon et de sûr; dites-le moi, et je vous donnerai

(1) Michel-Ange avait été si malade de nouveau, que le bruit de sa mort avait couru, et Luigi del Riccio l'avait fait venir dans la maison des Strozzi, comme il l'avait déjà fait, pour pouvoir le soigner plus facilement.

la somme d'argent. Cette lettre est pour vous trois. Comme il n'arrive rien d'autre, je me recommande à vous. Dieu etc... etc...

A Rome le susdit jour,

moi, MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

277. — *Rome*, 16 *janvier* 1546. — (A. B.)

A SON TRÈS CHER LIONARDO BUONARROTI, PRESQUE SON FILS, A FLORENCE.

Mon très cher Lionardo. — Je t'ai écrit samedi dernier, c'est-à-dire le 9, et j'ai remis pour toi six cents écus chez Piero Capponi par Luigi del Riccio, comme tu l'auras vu; ce dont j'attends une réponse.

Je t'ai encore dit que je m'étais décidé à vous faire don, à Giovansimone, à Gismondo et à toi, de trois mille écus, si toutefois vous trouviez à les placer d'une façon bonne et stable, et qu'ils restent à la maison. Vous chercherez et me préviendrez quand le jour sera venu. J'apprends maintenant, par un des mes meilleurs amis, qu'on a vendu les immeubles de Francesco Corboli qui habite à Venise et fit faillite il y a plusieurs mois. D'après ce qu'on m'a dit, ces immeubles consistent en une ancienne maison située dans le quartier de San Spirito. Ce sont plusieurs domaines; il y a six paires de bœufs et une bonne maison, ou petit palais de maître, situé à Monte Spertoli, qui serait d'une dépense à peu près égale à la somme envoyée. Je voudrais que Giovansimone et toi vous vous infor-

miez sérieusement, pour savoir combien il y a de décimes, s'il y a un bon revenu, si tout est en bon état, s'il n'y a pas matière à procès ou à discussion, et à combien vous l'évaluez. Répondez-moi sur tout cela le plus tôt possible.

Comme je ne me sentais pas bien, messer Luigi del Riccio a bien voulu vous écrire au sujet de certaines possessions que l'on m'a proposées ici; voyez vous-mêmes; renseignez-vous à ce sujet et répondez-moi vite.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

278. — *Rome*, 6 *février* 1546. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu t'es bien hâté de me parler des possessions de Corboli; je ne te croyais plus à Florence. Quoi ! avais-tu donc peur que je ne me ravise, comme peut-être on te l'a fait croire. Je te dis que je veux aller lentement parce que, cet argent, je l'ai gagné avec une difficulté que ne peut connaitre celui qui est né chaussé et vêtu comme toi.

Quand à ton voyage si précipité à Rome, je ne sais si tu serais venu aussi vite si j'avais été dans la misère et si j'avais manqué de pain. Tu jettes facilement dehors l'argent que tu n'as pas gagné. As-tu donc si peur de perdre mon héritage? Tu diras que ton devoir était de venir ici par amour pour moi; oui, l'amour du ver rongeur ! Si tu avais de l'amour pour moi, tu

m'aurais écrit : « *Michelagniolo, dépensez les trois mille écus pour vous. Vous nous avez tant donné que cela suffit. Nous aimons mieux votre vie que votre fortune.* »

Il y a quarante ans que vous vivez de moi; je n'ai jamais rien eu de vous, pas même une bonne parole. Il est vrai que l'année dernière je t'ai tant prêché et repris, qu'ayant honte, tu m'as envoyé quelques fiaschi de trebbiano. Tu n'avais pas besoin de l'envoyer !

Je t'écris ceci parce que je ne veux rien acheter. Je veux acheter pour me faire une rente pour moi, parce que je ne peux plus travailler; mais je veux prendre mon temps pour ne pas acheter des ennuis. N'aie donc pas tant de hâte.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

Si là-bas on te disait ou te demandait quelque chose de ma part et que tu ne voies pas un mot écrit de ma main, n'en crois rien.

Quand aux mille ducats ou écus que je t'ai envoyés, si tu considère la triste fin qu'ont les boutiques, soit parce qu'elles sont mal dirigées, soit pour d'autres causes, tu achèterais plutôt le domaine parce que c'est une chose plus sûre. Concertez-vous ensemble, et faites ce que vous croirez le mieux.

279. — *Rome*, 15 *février* 1546. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Quant à acheter ou à placer sur une boutique l'argent que je vous ai envoyé, concertez-vous,

et faites ce que vous croirez préférable, parce que je ne m'y entends pas.

Au sujet des propriétés des Corboli, j'ai un renseignement qui ne me plaît pas. Il y a paraît-il une taxe de vingt-cinq écus; si c'était vrai nous aurions tous les ennuis en l'achetant. On m'a encore dit que quelques-uns de leurs parents avaient des droits dessus.

Je ne m'entends pas à ces choses-là. Il faut aller lentement et bien ouvrir les yeux. Si tu crois que c'est une chose sérieuse et une bonne occasion, il faudrait l'acheter à un prix raisonnable, surtout si elles sont réunies ensemble et bien closes. Occupe-toi de cela et tiens-moi au courant pour que je sache combien vous jugez qu'elles valent. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Recommande-moi à Guicciardini et à Francesca.

J'ai besoin de me faire des revenus car je ne peux plus travailler, et il n'est pas juste que je continue à recevoir la pension que le Pape m'a donnée jusqu'à présent. Ces propriétés me fournissaient une partie de cette rente. Il me semble mieux, dans votre intérêt d'acheter à Florence ou aux environs, ou ces propriétés, ou d'autres.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

280. — *Rome*, 6 *mars* 1546. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

281. — *Rome, mars* 1546. — (A. B.) —

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

(Lettre d'affaires.)

282. — (A. B.)

AU TRÈS CHRÉTIEN ROI DE FRANCE (1).

Très chrétienne Majesté. — Je ne sais ce qui me touche le plus, de la joie ou de la surprise, en voyant que Votre Majesté a daigné écrire à un homme comme moi, et plus encore pour lui demander une de ses œuvres, indignes, il n'y a pas d'autre mot, du nom de Votre Majesté.

Que Votre Majesté sache qu'il y a longtemps que je désire travailler pour elle, mais je n'ai pu le faire, n'ayant pas eu, en Italie, l'occasion de mettre mon art à son service. Maintenant je suis devenu vieux, et pendant plusieurs mois encore, je serai occupé par les commandes du Pape Paul, mais si, après un tel travail, il me reste quelque temps à vivre, ce que j'ai désiré depuis longtemps, comme je l'ai dit, de faire pour Votre Majesté, je m'ingénierai à le mettre à exécution, c'est-à-dire à faire une œuvre de marbre, une de bronze et

(1) François Ier avait fait demander à Michel-Ange, par le Primatice, quelqu'une de ses œuvres, soit le Christ de la Minerve, soit la Piéta de Saint-Pierre. François Ier étant mort l'année suivante, l'affaire n'eut pas de suite.

une de peinture. Si la mort interrompt mon désir et que je puisse sculpter ou peindre dans l'autre vie, là où on ne vieillit plus, je n'y manquerai pas.

Je prie Dieu de donner à Votre Majesté une longue et heureuse vie; De Rome, le XXVI avril MDXLVI.

De votre Très Chrétienne Majesté,

Le très humble serviteur,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

283. — *Rome*, 29 *avril* 1546. — (M. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

284. — *Rome*, 30 *avril* 1546. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les chemises; depuis, dans une autre lettre, tu m'as parlé de la rente d'un moulin que l'on pourrait acheter et dernièrement tu m'écrivis au sujet d'un domaine situé près de Florence.

Le moulin ne me plaît pas, parce que je n'ai pas grande foi aux rentes sur l'eau; et aussi ce que tu m'écris maintenant à ce sujet, cela me semble trop près des portes de la ville. Si on trouvait quelque chose situé à huit ou dix milles, cela me semblerait bien faire notre affaire, mais ce n'est pas pressé. C'est pourquoi il ne faut pas tant en parler. Rien de plus à te dire.

Si je ne réponds pas à tes lettres, pense que j'ai la tête à autre chose qu'à t'écrire. Recommande-moi à Guicciardino et à Francesca.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

285. — *Rome*, 26 *mai* 1546. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

286. — *Rome*, 5 *juin* 1546. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai fait copier la minute de la procuration sans la revoir. Je te l'envoie et te fais mon procurateur. Vous, de votre côté faites-la voir, et si elle est à votre goût, cela va bien. J'ai la tête à autre chose qu'à faire des procurations.

Ne m'écris plus. Toutes les fois qu'il m'arrive une lettre de toi, j'ai la fièvre tant j'ai de peine et de fatigue pour la lire. Je ne sais pas où tu as appris à écrire. Je crois que si tu devais écrire au plus grand âne du monde, tu écrirais avec plus de soin. N'ajoute donc pas d'ennuis à ceux que j'ai; j'en ai tant qu'ils me suffisent.

Vous devez faire voir et examiner la procuration. Si vous ne le faites pas, ce sera à vos risques.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

287. — *Rome*, 4 *septembre* 1546. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Tu m'as écrit tout un volume inutilement. Ce n'est pas pour autre chose que pour me donner de l'ennui. Pour l'argent que vous avez à placer, comme tu me l'écris, consultez-vous et dépensez-le pour ce qui fait le plus défaut. Il ne m'arrive rien d'autre; je n'ai pas le temps d'écrire.

Michelagniolo, à Rome.

288. — *Rome*, 13 *novembre* 1546. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je ne t'ai pas écrit depuis que tu m'as avisé de l'expérience que tu avais en ce qui concerne les affaires commerciales. Je te dis de ne pas te hâter; si tu attendais encore un an avant de te mettre à ton compte, je ne crois pas que cela en serait plus mal. J'ai pensé ces jours-ci qu'il serait bon d'acheter à Florence une très belle maison de quinze-cents écus environ, ou plus s'il le faut, parce que celle où vous êtes, puisque tu dois te marier, n'est pas grande. Comme je suis vieux, il faut employer l'argent; cherche et préviens-moi.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Francesca; je voudrais que tu ailles lui dire que je ferai ce qu'elle me demande, et que moi, bien que je ne lui écrive pas,

je ne l'oublie cependant pas, ni elle, ni Michele; mais je suis si occupé que je n'ai pas le temps d'écrire. Recommande-moi à Michele et à elle.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

289. — *Rome*, 4 *décembre* 1546. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu seize fromages et j'ai payé quatre jules au muletier. Tu dois avoir reçu la lettre où je te disais d'acheter une maison connue, et maintenant, pendant que j'écris, on m'apporte une lettre de toi en réponse à la susdite mienne où tu me dis que tu iras rendre visite à Michele et à Francesca, et que tu feras ma commission. Recommande-moi à eux.

En ce qui concerne l'achat de la maison, je vous confirme ce que j'ai déjà dit; c'est que vous cherchiez une belle maison de quinze cents ou deux mille ducats, située, autant que possible, dans notre quartier. Moi, aussitôt que vous aurez trouvé une chose à notre convenance, je vous enverrai l'argent là-bas. Je dis ceci, parce qu'une belle maison en ville donne beaucoup de considération, que cela représente plus de fortune que ne font les terres, et aussi parce que nous sommes citadins, descendant de très noble race. Je me suis toujours efforcé à relever notre maison, mais je n'ai pas eu de frère capable de m'aider. Occupez-vous donc à faire ce que je vous écris, et que Gismondo revienne habiter Florence parce que j'ai grand'honte quand

l'on dit ici que j'ai un frère, à Settignano, qui va derrière les bœufs.

Quand vous aurez acheté la maison, nous achèterons encore d'autres choses. Un jour où j'aurai le temps, je vous parlerai de nos origines, d'où nous venons, et de l'époque où nous sommes arrivés à Florence ; peut-être ne le savez-vous pas. Il ne faut pas dédaigner ce que Dieu nous a donné.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

290. — *Rome, décembre* 1546. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Il m'est tombé entre les mains, il y a environ un an, un livre manuscrit de chroniques florentines, où je trouvai qu'il y a à peu près deux cents ans, si je ne me trompe, un Buonarroti Simoni fit plusieurs fois partie de la Seigneurie ; ensuite un Simone Buonarroti, ensuite un Michele Buonarroti et un Francesco Buonarroti. Je n'y ai pas trouvé Lionardo qui fit partie de la Seigneurie, père de Lodovico notre père, parce que le livre n'allait pas jusque-là. C'est pourquoi j'estime que tu dois signer : *Lionardo di Buonarroto Buonarroti Simoni*. Je ne réponds pas au reste de ta lettre, parce que je n'ai encore rien compris aux choses que tu écris, ni à celles de la maison.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

291. — *Rome*, 1546. — (A. B.)

A MESSER LUIGI DEL RICCIO.

Messer Luigi. — Vous semblez croire que je vous réponds selon vos désirs, lors même que c'est tout-à-fait le contraire. Vous me donnez ce que j'ai refusé et me refusez ce que j'ai demandé. Du reste vous n'avez pas pêché par ignorance en m'envoyant, par Ercole, ce que vous avez honte de me donner vous-même.

Celui qui m'a arraché à la mort a bien le droit de me déshonorer, mais je ne sais vraiment ce qui est le plus pénible, ou du déshonneur, ou de la mort. Pour quoi, je vous en prie et vous en conjure par la véritable amitié qui existe entre nous, ne détruisez pas le cliché et ne brûlez pas les exemplaires déjà tirés (1). Si vous voulez vous servir de moi pour en tirer profit, n'en faites pas faire autant aux autres. Si vous me mettez en mille pièces, je ferai de même, non pour vous, mais pour vos œuvres.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

Ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, tout ce que vous voudrez, mais non pas ivrogne comme je vous l'ai déjà dit à la maison.

(1) On ne sait à quelle œuvre Michel-Ange fait ici allusion. Peut-être veut-il parler du Jugement dernier qui venait d'être gravé par Enea Vico.

292. — *Rome*, 22 *janvier* 1547. — (A. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

293. — *Rome*, 11 *février* 1547. — (A. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

294. — *Rome*, 5 *mars* 1547. — (A. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

295. — *Rome*, *mars* 1547. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai eu la quittance des écus que vous avez reçu des Capponi pour ceux que j'ai versés ici aux Altoviti. Je suis étonné que ni pour ces derniers, ni pour les premiers, Gismondo ne soit allé avec toi pour les toucher, parce que ce que j'envoie est non

moins pour eux que pour toi. Tu m'écris que tu me remercies du bien que je te fais. Tu dois m'écrire : « *Nous vous remercions du bien que vous nous faites.* » Je t'envoie ceci dans les mêmes conditions que je t'ai indiquées lorsque je t'ai envoyé l'argent pour placer en une boutique; c'est-à-dire que tu ne fasses rien sans le consentement de mes frères. Si je t'ai demandé d'acheter une maison, c'est parce que, ainsi que je te l'ai écrit, quand tu voudras prendre femme, comme cela me semble nécessaire, la maison où vous êtes ne suffira pas. Si vous ne trouvez pas à acheter quelque chose qui vous convienne, je pense que l'on pourrait agrandir la maison de la via Ghibellina, où vous êtes maintenant, en prolongeant l'encorbellement de la maison jusqu'au coin, et en le faisant retourner sur l'autre rue. On achèterait la petite maison qui est au-dessus, si c'est nécessaire (1). Cependant, si vous trouvez à acheter une chose sûre et confortable, il me semble que ce sera mieux; je vous enverrai ce qui manquera. Pour ton mariage, plusieurs personnes d'ici m'en ont parlé; un projet m'a plu et l'autre non. J'estime que c'est à toi qu'il en faut parler. Si tu as réfléchi à cela, dis-le moi, et aussi si tu préfères l'une à l'autre. Je te dirai ce que j'en pense. Rien de plus à vous dire.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) C'est à ce projet que les Buonarroti finirent par s'arrêter et cette maison, convertie en musée, garde toujours le nom de Casa Buonarroti.

296. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

297. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Vos lettres m'ont renseigné sur la ferme de Fraschetta. Il suffit; il n'y faut plus penser. Tu m'écris que la maison de la via dei Servi s'est vendue aux enchères et qu'elle ne pouvait nous convenir en aucune façon. Cependant, d'après ce que tu m'avais écrit la première fois, je pensais qu'elle était très agréable; mais si elle est vendue, tout est pour le mieux.

Pour celle de Giovanni Corsi, au sujet de laquelle tu m'écris maintenant, je comprends que c'est celle qui est au coin de la place de Santa Croce, près la maison des Orlandini. Si elle vous plaît, elle me plaît aussi, mais si on la vend, je doute que ce soit une bonne affaire. Donc, si on la vend et que nous ayons l'intention de l'acheter, il faudra bien ouvrir les yeux. Si elle est en vente, dites-moi ce qu'on en demande. Je sais que c'est une vieille maison, et que l'intérieur est très mal distribué.

J'ai reçu une provision de trebbiano; sur quarante-quatre fiaschi, il en manque six, trois ont été brisés et trois sont restés à la Douane. J'en ai envoyé dix

au Pape. Dieu veuille que cela me soit profitable. Rien d'autre à te dire. Recommande-moi à Guicciardino, à Francesca et à messer Giovan Francesco.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

298. — *Rome, septembre* 1547. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Ce soir, sur le tard, je reçois une lettre de toi et j'ai peu de temps pour y répondre. En ce qui concerne la maison des Corsi, on m'a dit, l'avant-dernière fois que tu m'en as parlé, qu'un riche voisin était prêt à la prendre. S'il ne la prend pas, je crains que ce ne soit une affaire dangereuse. Ouvrez les yeux et n'achetez pas de procès. Du reste, si elle vous plaît et qu'elle soit d'un prix raisonnable, prenez-la si vous le pouvez. Quant à l'aumône, il me suffit d'être certain que vous l'avez faite, et il me suffit d'avoir le reçu du Monastère; vous n'avez pas à parler de moi. Pour l'enfant de Guicciardini j'ai eu autant de chagrin que s'il avait été mon fils. Encourage-le à la résignation et recommande-moi à eux. Recommande-moi à messer Giovan Francesco et remercie-le. Dis-lui de m'excuser si je ne remplis pas mes devoirs envers lui, mais j'ai trop de tourment surtout maintenant que j'ai perdu le port et que je dois vivre sur de maigres deniers (1)

(1) Le 1er janvier 1547, Michel-Ange fut nommé, par un bref du Pape Paul III, architecte de Saint Pierre. Il avait l'entière direction des travaux et était autorisé à en modifier

Dieu nous aide. Rien de plus à vous dire. Dis à messer Giovan Francesco de me recommander à Buggiardino (1) s'il est vivant.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

299. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — En ce qui concerne la maison des Corvi, tu m'écris que la vente ne se fera pas tout de suite, parce qu'on doit bâtir; que maintenant il te semble meilleur de prendre la boutique, et que tu as trouvé quelqu'un pour s'associer avec toi. Il me semble que si ladite maison a le crépi des murs extérieurs en bon état et de bonnes fondations, on doit la prendre pour placer cet argent. On pourra arranger l'intérieur peu à peu. Après l'achat de la maison, s'il te reste suffisamment, tu pourras t'associer pour une boutique, bien qu'il ne me semble pas que ce soit le moment de jeter de l'argent en l'air. Je ne trouve pas à Florence de maisons qui aient duré, sinon à cause de leur vieille réputation. Arrangez-vous pour le mieux. Ce que vous ferez, vous le ferez pour vous. Quant à l'aumône, je trouve que tu la négliges trop. Si pour l'âme de ton père tu ne donnes pas de mon bien, tu en donneras encore moins du tien. Recommande-moi à messer Giovan Francesco;

le plan, si bon lui semblait, mais par scrupule religieux il refusa le traitement affecté à cette charge.

(1) Giuliano Bugiardino, peintre, mort le 17 février 1554.

remercie-le et dis-lui qu'en ce qui concerne ton mariage, j'attends un ami qui est absent de Rome et qui veut me proposer trois ou quatre partis. Je vous en avertirai, et nous verrons celui qui nous conviendra.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

300. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A LIONARDO.

(Lettre relative à l'achat d'une maison.)

301. — *Rome*, 1457. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'écris au sujet de ton mariage. Je te disais que sur les trois partis dont on m'avait parlé ici, l'une est la fille d'Alamanno de Médicis, l'autre la fille de Domenico Gugni, et l'autre la fille de Chérubin Fortini. Je ne connais aucun de ceux-ci, c'est pourquoi je ne peux t'en dire ni bien ni mal, ni te conseiller l'une plus que l'autre. Si Michele Guicciardini voulait se donner un peu de mal, il pourrait prendre des renseignements et nous les communiquer; vous pourriez peut-être aussi avoir des renseignements d'autre part. Prie-le de ma part de le faire, et recommande-moi à lui.

Pour l'achat de la maison, il me semble que c'est une chose nécessaire à faire avant de te marier, parce

que je trouve que celle où vous êtes n'est pas suffisante. Quand tu m'écris, arrange-toi pour que je puisse comprendre tes lettres et que je te donne mon avis dans ma réponse. Messer Giovan Francesco pourrait encore vous donner un bon conseil pour toutes ces affaires, car il est âgé et expérimenté. Recommande-moi à lui. Par dessus tout, il faut l'aide de Dieu, parce que c'est une grande décision. Souviens-toi qu'entre le mari et la femme il faut qu'il y ait au moins dix ans de différence; il faut prendre garde, qu'outre la bonté, elle ait de la santé. Rien d'autre à te dire.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

302. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A LIONARDO.

(Lettre relative à l'achat d'une maison et au mariage de Lionardo.)

303. — *Rome*, 1547. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai le reçu de l'aumône; cela va bien. En ce qui concerne la maison des Corsi, s'il y a des voisins qui la veulent, laisse-la leur prendre. Dis que tu ne veux contrarier personne; tiens-toi tranquille et attends qu'on te prie. Recommande-moi à messer Giovan Francesco et remercie-le de ma part, parce

que je lui suis très obligé. Dis-lui que l'homme de bien qui lui répondit que moi je n'étais pas un homme d'Etat, ne peut être que courtois et judicieux, parce qu'il dit la vérité. Si au moins mes affaires de Rome me donnaient aussi peu de soucis que celles de l'Etat !

Tu m'écris au sujet d'une autre maison, mais comme je ne peux pas comprendre ta lettre, je ne peux pas y répondre. Je ne reçois jamais une lettre de toi sans que la fièvre ne me vienne, avant même que je puisse la lire. Je ne sais où tu as appris à écrire. Tu m'aimes vraiment bien peu !

MICHELAGNIOLO, à Rome.

304. — *Rome, juillet* 1547. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'apprends par ta dernière lettre, au sujet de l'achat de la maison, que Giovanni Corsi est mort et que l'on ne sait ce que les héritiers feront de cette maison. Tu m'écris aussi que tu crois que celle de Zanobi Buondelmonti se vendra. A moi, elle ne plairait pas moins que celle des Corsi; mais je crois que si l'on peut en avoir une des deux, on doit la prendre et ne pas regarder à cent écus. Seulement, qu'avec toute ta diligence, tu cherches une bonne affaire. Je pense que tu dois faire ceci le plus vite possible, parce que, voulant et devant te marier, tu feras mieux de le faire maintenant que je suis vivant qu'après ma mort. Pour achever l'envoi de l'argent qui, à mon avis, pourrait

vous manquer pour compléter le prix d'une de ces maisons, je commencerai, peut-être cette semaine, à vous envoyer quelques écus, et comme tu m'envoies une lettre de requête dans la tienne, tu donneras à cette femme, sur ce que j'enverrai, tout ce que tu voudras.

Rien d'autre. Recommande-moi à Guicciardino et à Francesca. Recommande-moi aussi à messer Giovan Francesco et fais-lui mes excuses, mais si je ne remplis pas mes devoirs envers lui c'est que j'ai trop de tourments.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

Je voudrais que tu aies par messer Giovan Francesco, la hauteur de la coupole de Santa Maria dei Fiori, d'où commence la lanterne jusqu'à terre, et aussi la hauteur de toute la lanterne, et que tu me l'envoies. Envoie-moi, marqué sur la lettre, un tiers de la brasse florentine.

305. — *Rome*, 6 *août* 1547. — (M. B.)

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

306. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai, avec ta lettre, le reçu des cinq cent cinquante écus d'or en or, que j'ai remis ici à

Bettino. Tu m'écris que tu en donneras quatre à cette femme pour l'amour de Dieu. C'est bien. Je veux aussi que tu donnes le reste jusqu'à cinquante pour l'amour de Dieu, une partie pour l'âme de Buonarroto ton père, et une partie pour la mienne. Vois et tâche de savoir s'il n'y a pas un indigent qui ait des filles à marier ou à mettre au couvent et donne-les lui, mais secrètement. Aie soin de ne pas être trompé; fais-toi faire un reçu et envoie-le moi, parce que je parle des citoyens et je sais que les besoigneux n'osent pas aller mendier.

Quant à ton mariage je te dis que je ne peux pas te conseiller l'une plus que l'autre, parce qu'il y a longtemps que je ne suis plus à Florence, et qu'il m'est impossible de savoir ce que sont devenues les familles florentines. Il faut voir par vous-même. Si vous trouvez quelque chose qui vous plaise, j'aimerais le savoir.

Tu m'as envoyé une brasse en cuivre comme si j'étais maçon ou menuisier et que j'aie besoin de l'avoir toujours sur moi. Cela m'ennuyait de la garder, et je m'en suis débarrassé.

Francesca m'écrit qu'elle n'est pas bien portante, qu'elle a quatre fils et qu'il lui est très pénible d'être malade. J'en suis très contrarié; pour le reste je ne pense pas que rien lui manque. Quant aux ennuis, je crois en avoir beaucoup plus qu'elle. De plus je suis vieux et n'ai pas le loisir de m'entretenir avec mes parents. Exhorte-la de ma part à la patience et recommande-moi à Guicciardino.

Pour l'argent que je vous ai envoyé, je vous conseille

de l'employer à quelque chose de bon, soit pour une propriété, soit pour autre chose, parce que c'est très dangereux de le garder, surtout aujourd'hui. Dormez avec les yeux ouverts.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

307. — *Rome*, 17 *décembre* 1547. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu me dis dans ta lettre qu'un procès a été fait à propos de certaines terres de Settignano, et pour pouvoir le soutenir, vous me demandez une procuration. Vous la trouverez dans cette lettre. Je crois bon de vous envoyer un recueil des contrats que je fis faire en propre forme à ser Giovanni da Romena; il m'a coûté dix-huit ducats; le contrat des susdites terres ne peut pas ne pas y être. Avec le recueil, je vous enverrai plusieurs contrats et ratifications et autres papiers se rapportant à ce que je possède. Je voudrais que tu trouves un voiturier sérieux et que tu me l'envoies quand il viendra à Rome. Je lui donnerai un ballot contenant les dits papiers; il pèsera vingt livres environ. Je voudrais que tu traites avec lui sans regarder à un demi-écu pour qu'il le porte en toute sécurité. Dis-lui que quand il apportera ta lettre de reçu, je lui donnerai encore quelque chose.

Guicciardini m'écrit que tu lui as demandé d'entrer dans l'association pour la boutique. Tu m'écris que c'est toi qui en as été prié. Que ce soit comme vous

voudrez, cependant faites les choses loyalement parce que nous sommes pauvres d'amis et de parents et que ce n'est pas le moment de nous diviser. Pour le nom de la maison, je mettrais celui de *Simone* de toute manière. Si c'est trop long, que celui qui ne peut le lire le laisse.

308. — *Rome*, 24 *décembre* 1547. — (M. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

309. — *Rome*, 1547 — (A. B.)

A Giovan Simone di Lodovico Buonarroti a Florence.

Giovan Simone. — J'ai reçu par ser Giovan Francesco plusieurs lettres me parlant de ta maladie. J'en ai eu beaucoup de peine; surtout parce que je ne suis pas là-bas et ne peux te venir en aide comme je me suis toujours employé à le faire. Cependant je ferai ce que je pourrai et m'arrangerai pour que tu ne manques jamais de rien. Dès maintenant je t'envoie dix écus dans ce pli et te promets, pour l'avenir, de ne te laisser manquer de rien (j'entends ce qui sera dans mes moyens) tant que je serai là. Prends courage, tâche de guérir et ne pense pas à autre chose. Pour l'instant il ne te manquera que ce qui me manquera à moi-même. D'après ce que je crois voir, à la fin, il y aura plus

d'écus que d'hommes. Il ne m'arrive rien d'autre. Recommande-moi à Dieu qui peut t'aider plus que je ne le peux, moi, et fais-moi écrire si tu as besoin de quelque chose.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

310. — *Rome*, 6 *janvier* 1548. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Aujourd'hui un homme se disant le fils de Lorenzo del Cione le voiturier, est venu me trouver avec une lettre de toi pour le ballot que je voulais t'envoyer, ainsi que je l'ai dit. Je ne le connais pas, mais croyant qu'il était bien celui que tu m'avais envoyé, je le lui ai donné. J'ai pourtant quelque inquiétude, parce que c'est une chose de très grande importance. Quand tu l'auras reçu, tu m'écriras par le même moyen, et je lui donnerai quelque chose comme je te l'ai écrit. J'ai mis ce paquet dans une boite, je l'ai enveloppé d'un double drap enduit de cire; il est emballé de façon à ce que l'eau ne puisse pas le détériorer. Je n'ai rien d'autre à te dire. Je ne sais quel jour nous sommes, mais c'est aujourd'hui l'Epiphanie.

Dans le recueil de contrats, il y a une lettre du comte Alessandro da Canossa (1) que j'ai trouvé ces

(1) Dans cette lettre, datée du 8 octobre 1520, le comte Canossa informe Michel-Ange qu'il a trouvé dans ses ascendants un Simone da Canossa qui fut podestat de Florence en 1250. Il en déduisit que, de ce Simone, descendait la branche des Simoni Buonarroti. Michel-Ange crut si bien cela qu'il indiqua cette parenté à Condivi quand celui-ci écrivit la bio-

jours-ci à la maison. Il est venu me visiter à Rome en qualité de parent. Prends-en soin.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

311. — *Rome*, 16 *janvier* 1548. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre la mort de Giovan Simone (1). J'en ai eu un très grand chagrin parce que j'espérais, bien qu'il fût vieux, le revoir avant qu'il ne meure, et avant que je meure moi aussi. Ainsi, il plut à Dieu. Patience !

J'aurais aimé savoir quelle mort il a faite, s'il a été confessé, a communié et a reçu tous les sacrements de l'Église; car s'il a eu tout cela et que je le sache, j'aurai moins de chagrin.

Au sujet des papiers et du recueil de contrats pour lesquels je t'ai écrit de m'envoyer le muletier, je l'ai donné à celui qui est venu avec ta lettre. Si je me souviens bien, ce fut le jour de l'Epiphanie, c'est-à-dire il y a aujourd'hui dix jours. Je les lui ai donnés dans une boîte enveloppée de drap ciré, ficelée et bien arrangée. Tâche de l'avoir et préviens-moi aussitôt si tu l'as reçue, parce que c'est très important. Je ne peux te dire autre chose à ce sujet parce que j'ai reçu

graphie de son maître. Plus tard on reconnut que cette supposition ne reposait sur rien.

(1) Giovan Simone mourut le 9 janvier 1548, et fut enseveli dans le tombeau de famille des Buonarroti, à Santa Croce.

ta lettre tard et que je n'ai pas le temps d'écrire. Recommande-moi à Guicciardino, à Francesca et à messer Giovanfrancesco.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

312. — *Rome, janvier* 1548. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai, en même temps que ta lettre, le reçu de la boîte contenant le recueil des contrats, comme je te l'avais demandé. Je pensais que tu pouvais en avoir besoin. Quant à la maison des Corsi, il me semble qu'il faut attendre le plus que l'on pourra pour qu'on ne nous fasse pas danser. Il est inutile que tu m'envoies une copie de l'association, parce que je n'y entends rien. Si tu réussis, tu réussiras pour toi.

En ce qui concerne la mort de Giovan Simone, au sujet de laquelle tu m'écris, tu m'en parles bien légèrement, car tu ne m'as donné aucun détail sur sa mort, et tu ne me dis pas ce qu'il a laissé. Je te rappelle qu'il était mon frère, et quoi qu'il ait été pour moi, je n'en ai pas moins de peine et je veux que l'on fasse du bien pour son âme, comme je l'ai fait pour l'âme de ton père. Prends garde à ne pas être ingrat et pense à ce qu'il a fait pour toi qui n'avais rien au monde. Je m'étonne que Gismondo ne m'ait rien écrit, car cela le touche autant que moi; quant à toi, tu es indifférent à tout et tu ne t'émeus que sur commande.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

313. — *Rome, février* 1548. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni a Florence.

Lionardo. — Aussitôt que je t'ai eu écrit, j'ai trouvé à la maison une lettre m'apprenant ce qu'avait laissé Giovansimone. Après, j'en ai eu une autre me disant en détail comment il était mort. En ce qui concerne ce qu'il laisse, tu pouvais me le dire dans ta première lettre afin que je ne l'apprenne pas par d'autres que par toi, comme cela est arrivé; cela m'a mis fort en colère. Au sujet de sa mort, tu m'écris que s'il n'a pas eu tous les sacrements réguliers de l'Église, il a eu cependant la contrition parfaite. S'il en est ainsi, cela suffit pour faire son salut. Quant à son héritage, il revient naturellement à Gismondo puisqu'il n'y a pas de testament. Je vous conseille de l'employer à faire le bien que vous pourrez pour son âme et de ne pas regarder à l'argent, parce que je vous dédommagerai de ce que vous aurez fait. Quant aux contrats et aux papiers que je vous ai envoyés, conservez-les avec soin, parce qu'on pourrait encore en avoir besoin.

Pour la maison des Corsi, il me semble que tu dois t'en tenir à l'offre que tu as faite, parce que s'ils veulent la vendre, les choses étant comme tu me l'écris, je ne crois pas que, dans le temps où nous sommes, ils en trouvent davantage. Rien d'autre à te dire.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

314. — *Rome*, 23 *février* 1548. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'ai écrit que depuis, j'avais reçu une lettre de toi me disant ce qu'avait laissé Giovan Simone; raisonnablement Gismondo seul doit hériter de tout cela. Faites tout le bien que vous pourrez pour son âme, et moi je ne vous manquerai pas.

Quant à prendre femme, je t'en ai signalé trois dont on m'avait parlé ici; tu ne m'as pas répondu à ce sujet. A toi de voir si tu veux te marier ou ne pas te marier avec l'une plutôt qu'avec l'autre. Veille à ce qu'elle soit noble et bien élevée, et bien plutôt sans dot qu'avec une trop grosse dot, afin de vivre tranquillement. Rien d'autre. Remercie Francesca; exhorte-la à la patience et recommande-moi à Michele et à elle.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

315. — *Rome*, *mars* 1548. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je suis heureux que tu m'aies parlé des Proscrits, parce que jusqu'à présent je me suis bien gardé d'avoir des relations ou de parler avec des exilés; mais à l'avenir, je m'en garderai beaucoup plus encore. Quant à avoir été malade à la maison des Strozzi, je tiens à dire que ce n'est pas chez eux que j'étais, mais dans la chambre de Luiggi del Riccio qui

était mon meilleur ami, et depuis la mort de Bartolomeo Angelini, je n'ai trouvé personne qui s'occupe de mes affaires aussi bien et aussi fidèlement que lui. Depuis qu'il est mort, je n'ai plus remis les pieds dans cette maison, comme tout Rome peut en témoigner. On sait quelle est ma vie; je suis toujours seul, vais peu aux alentours, et ne parle à personne, surtout aux florentins. Si dans la rue on me salue, je ne peux faire autrement que de répondre par quelques bonnes paroles, mais je passe mon chemin; si je savais quels sont les bannis, je ne leur répondrais en aucune façon. (1) Comme je l'ai dit, dorénavant je me garderai beaucoup mieux, surtout que j'ai tant d'autres choses à penser, que j'ai grand peine à vivre.

Pour la boutique, faites du mieux que vous pourrez; ce n'est pas mon métier et je ne peux pas vous donner un bon conseil. Je vous dis seulement que si vous employez mal l'argent que vous avez, vous ne pourrez plus vous refaire.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

316. — *Rome*, 7 *avril* 1548. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je n'ai pas répondu plus tôt à ta dernière lettre, parce que je ne l'ai pas pu. Quant à prendre femme, tu me dis qu'il vaut mieux laisser passer l'été;

(1) Le 11 mars 1548, Cosme de Médicis fit une loi bannissant les rebelles, les conspirateurs et même leurs descendants.

je le crois aussi. Quant à ton voyage à Lorette à l'intention de l'âme de ton père, si c'est un vœu, de toute façon il faut l'accomplir; mais si c'est pour le bien de son âme que tu veux faire ce voyage, je préférerais de beaucoup employer les frais de route à faire la charité à son intention pour l'amour de Dieu. Quant à porter de l'argent aux prêtres, Dieu sait ce qu'ils en font. D'autre part, puisque tu installes une boutique, il me semble mal à propos de perdre ton temps. Si tu veux le faire sérieusement, il te faudra vivre en esclave et laisser là toutes les folies de jeunesse. Il ne m'arrive rien d'autre. Au sujet de la maison des Corsi, je voudrais savoir si, depuis, on t'en a quelquefois parlé. Recommande-moi au prêtre, à Guicciardino et à Francesca.

Le 7 avril 1548.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

317. — *Rome*, 14 *avril* 1548. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

318. — *Rome*, 28 *avril* 1548. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je refuse l'héritage de Giovan Simone; l'acte sera dans cette lettre-ci. En ce qui concerne la maison de la rue de' Servi, ou autre, je vous donne

permission de faire tout ce qui vous paraîtra le mieux pour vos intérêts, pourvu que ce soit très sûr, que vous preniez quelque chose de très cossu et ne regardiez pas à l'argent. Recommande-moi à messer Giovan Francesco; et comme on m'a proposé de faire faire à Bernardino Bandini le traité en forme de contrat que je lui ai demandé, dis-lui que j'aimerais l'avoir et que cela me ferait un très grand plaisir. Paie le contrat, ce sera peu de chose et envoie-le moi. Remercie-le et recommande-moi à lui.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

319. — *Rome, 2 mai* 1548. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu le panier de poires; il y en avait quatre-vingt-six. J'en ai envoyé trente-trois au Pape; il les trouva belles et en prit grand plaisir. Pour le panier de fromage, la douane prétend que le voiturier est un voleur, car il ne l'a pas porté à la douane, de sorte que quand j'apprendrai qu'il est à Rome, je le traiterai comme il le mérite; non pas à cause des fromages, mais pour lui apprendre à avoir si peu d'estime pour les hommes.

Ces jours-ci j'ai été malade, car je ne pouvais pas uriner; j'en suis très déprimé; cependant maintenant je vais mieux. Je te préviens afin que si plusieurs pies borgnes t'écrivaient mille mensonges, tu ne les croies pas. Dis au prêtre qu'il n'adresse plus ses lettres à

Michelagniolo le sculpteur, parce qu'ici je ne suis connu que pour Michelagniolo Buonarroti, et que, si un citoyen florentin veut faire peindre un tableau d'autel, il lui faut trouver un peintre; quant à moi je n'ai jamais été peintre, ni sculpteur comme celui qui en fait commerce. Je me suis toujours gardé de le faire pour ne pas déshonorer mes ancêtres ni mes frères; si j'ai servi trois papes, ce fut par force.

Je n'ai rien de plus à te dire. Par ma dernière lettre du mois passé, tu auras compris mon opinion sur la femme. Ne dis rien des deux lignes que j'ai écrites au prêtre, fais comme si tu n'avais pas vu sa lettre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

320. — *Rome*, 12 *mai* 1548. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

321. — *Rome*, *juin* 1548. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu le trebbiano, il m'a fait grand plaisir; néanmoins je te dis de ne plus rien m'envoyer si je ne te le fais pas demander, parce que je t'enverrai l'argent pour ce que je voudrai. Quant à la boutique, j'aimerais savoir par toi-même comment tu réussis. Je n'ai rien de plus à te dire. Recommande-moi

à Guicciardino, et à Francesca, et à messer Giovan Francesco.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

322. — *Rome*, 28 *juillet* 1548. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

323. — *Rome*, 10 *août* 1548. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

324. — *Rome*, *août* 1548. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — N'ayant pu, ni su lire ta dernière lettre, je l'ai jetée au feu; c'est pourquoi je ne peux rien te répondre. Je t'ai souvent écrit que chaque fois que j'avais une lettre de toi, j'en prenais la fièvre avant d'essayer de la lire. Je te demande dorénavant de ne plus m'écrire; si tu as quelque chose à me dire, prends quelqu'un qui sache écrire, car j'ai la tête occupée à autre chose qu'à m'exténuer sur tes lettres. Messer Giovan Francesco m'écrit que tu voudrais venir à Rome pour quelques jours. Je suis étonné que tu puisses

partir après avoir formé une association comme tu me l'as écrit.

Prends soin de ne pas gaspiller l'argent que je vous ai envoyé. Gismondo, lui aussi, doit en prendre soin, parce que celui qui ne l'a pas gagné n'en connaît pas la valeur. On sait du reste par expérience que la plus grande partie de ceux qui sont nés dans l'opulence dilapident tout et meurent ruinés. Ouvre donc bien les yeux; pense et sache bien dans quelles misères et dans quelles difficultés je vis, étant vieux comme je le suis. Ces jours-ci, un citoyen florentin est venu me parler d'une fille des Ginori. Il m'a dit qu'il t'en avait parlé à toi, à Florence, et qu'elle te plaisait. Je ne crois pas que ce soit vrai, et je ne sais quel conseil te donner, car je n'ai pas de renseignements. Mais il ne me plairait pas que tu te maries avec une jeune fille dont le père, pouvant lui donner une dot convenable, ne la lui donnerait pas. Je voudrais que celui qui veut te donner une femme pense à te la donner à toi, et non à ta fortune. Il me semble que c'est à toi à ne pas chercher une grosse dot en te mariant, et que ce n'est pas aux autres à vouloir te donner une femme parce qu'elle n'a pas de dot. Tu dois seulement préférer la santé de l'âme et du corps à la noblesse du sang et savoir quelles mœurs et quels parents elle a, ce qui est très important.

Rien d'autre à te dire. Recommande-moi à messer Giovan Francesco.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

325. — *Rome*, 15 *septembre* 1548. — (A. B.) —

A Lionardo.

(Michel-Ange charge son neveu de remettre une lettre à un tiers, le rassure sur sa santé et le met en méfiance contre ceux qui pourraient aller le trouver de sa part.)

326. — *Rome*, 20 *octobre* 1548. — (A, B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

327. — *Rome*, 29 *décembre* 1548. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — A propos de ton mariage, on m'a parlé de nouveau ces jours-ci de deux jeunes filles; j'ai dû t'écrire l'an dernier à leur sujet. L'une est la fille d'Alamanno de Médicis, l'autre de Cherubino Fortini. Je crois que celle des Médicis n'a pas beaucoup d'argent, et aussi qu'elle est trop âgée. Quant à l'autre, je ne peux rien en dire. De sorte que je ne peux pas plus te conseiller l'une que l'autre, parce que je n'ai pas de renseignements. A mon avis, il ne faut pas prendre une femme qui soit d'un autre rang que toi. Nous sommes à une époque, où, pour plusieurs raisons, il faut bien ouvrir les yeux. Penses-y, et si tu préfères l'une à

l'autre, dis-le moi. Tu m'as écrit, il y a environ un mois à propos de terres; j'ai eu, comme je te l'ai écrit plusieurs fois, le désir de me faire une rente à Florence pour pouvoir vivre ici sans être obligé de travailler, parce que je suis vieux et n'en peux plus ; mais depuis un mois, je ne le veux plus. Je verrai à trouver une autre manière de vivre, et j'espère que Dieu m'aidera. Rien d'autre. Le vingt-neuf décembre 1548.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

328. — *Rome*, 18 *janvier* 1549. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Tu m'écris au sujet d'une maison qui, d'après ce que tu me dis, doit être celle de Gagliano. Cette famille habitait dans la rue du Cocomero dont tu me parles, à main droite en allant vers San Marco, près le coin de la rue San Nicolo. Si c'est celle-là, je n'ai aucun renseignement; tâche de la voir; si elle peut vous convenir et que l'endroit vous plaise, prenez-la. Ce qu'il faut chercher avant tout, c'est qu'il y ait de bonnes garanties et que la maison soit honorable.

Pour ton mariage, j'ai appris que les deux jeunes filles dont je t'avais parlé sont mariées. Il y a lieu de croire que cela ne devait pas réussir. Recommandons cette affaire à Dieu, et espérons qu'il arrangera les choses pour le mieux. Je suis âgé, comme vous le savez; chaque heure pourrait être pour moi la dernière et, ayant un certain capital, bien que ce ne soit pas grand chose, je ne voudrais cependant pas qu'il soit perdu, parce que j'ai eu beaucoup de mal à le gagner. J'ai pensé le mettre à Santa Maria Nuova de Florence, parce qu'il y serait en sûreté, en attendant que je puisse lui donner un autre emploi, et que, selon mes besoins, je puisse m'en servir, soit pour une maladie, soit pour

quelqu'autre cas urgent; on ne pourrait pas me le voler. Parles-en avec Gismondo et dis-moi ce que vous en pensez.

Depuis que j'ai écrit, j'ai parlé avec un ami de la maison de Gagliano; il me l'a beaucoup vantée. Si c'est celle dont tu me parles, il me semble qu'il faut la prendre de toute manière et ne pas regarder à cent écus, pourvu qu'il y ait de bonnes garanties. Dis-moi combien d'argent il vous faut pour que je puisse le donner ici et qu'il vous soit envoyé. Il ne m'arrive rien d'autre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

Le dix-neuf janvier 1549.

Dis à messer Giovan Francesco que depuis un mois je suis allé un peu aux environs, parce que je ne me sentais pas très bien, mais que j'irai trouver Bettino qui a plus de relations que moi à la cour et je verrai ce que nous pourrons faire ensemble pour le satisfaire, autant qu'il nous sera possible. J'ai très peu de relations à Rome et ne connais pas ceux qui pourraient lui être utiles; et si je demande une chose à ceux-là, en retour ils m'en demandent mille. C'est pourquoi je vois très peu de monde; cependant je ferai ce que je pourrai. Recommande-moi à lui.

329. — *Rome*, 25 *janvier* 1549. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu la lettre où tu m'annonces

que tu m'envoies un fromage, mais je n'ai pas encore reçu le fromage. Je crois que le muletier qui l'a apporté l'a vendu à quelqu'un d'autre, parce que j'ai envoyé plusieurs fois à la Douane pour cela. Le susdit muletier a raconté mille histoires, a donné de bonnes paroles et s'en est allé. De sorte que je le prends pour un voleur. Ne m'envoie plus rien, cela m'est plus ennuyeux qu'utile.

La maison dont tu m'as parlé est celle des Gagliano; il me semble bon de la prendre comme je te l'ai écrit en réponse à ta lettre, parce qu'on me l'a beaucoup vantée. En ce qui concerne ton mariage, ce matin on m'a proposé plusieurs jeunes filles à marier. Je crois, bien qu'il ne mette pas son nom, que celui qui m'écrit est un courtier. Je t'envoie cette lettre pour que, si je n'ai pas de nouvelles, tu te renseignes, et moi, dans une autre lettre, je t'écrirai ce que je pense, parce qu'aujourd'hui je n'ai pas le temps. Ne dis à personne que je t'ai donné cet avis.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

330. — *Rome*, 1^er^ *février* 1549. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE

Lionardo. — Dans ma dernière lettre je t'ai envoyé une liste de plusieurs jeunes filles à marier qui me fut envoyée de Florence par, je pense, quelque courtier. Ce ne peut être qu'un homme ayant peu de bon sens; il aurait dû se demander quels renseignements je pouvais

avoir sur les familles florentines alors que j'habite Rome depuis seize ou dix-sept ans.

Je te dis donc que si tu veux prendre femme, tu ne dois pas me faire perdre mon temps, puisque je ne peux pas te donner un bon conseil. Sache le bien, tu ne dois pas chercher l'argent, mais seulement la bonté et la bonne renommée. Je crois qu'à Florence il y a beaucoup de familles nobles et pauvres; que ce serait une charité de s'allier avec elles, même s'il n'y avait pas de dot, parce que là, il n'y aurait pas d'orgueil. Tu as besoin d'une femme qui soit avec toi, à laquelle tu puisses commander, qui ne veuille pas vivre pompeusement et aller tous les jours à des banquets ou à des noces. Là où est la cour, il est facile de devenir une courtisane, surtout pour celle qui n'a pas de parents. Il n'y a pas lieu d'avoir peur de sembler vouloir t'anoblir, parce qu'il est connu que nous sommes d'anciens citoyens florentins, et aussi nobles que toute autre famille. Recommande-moi donc à Dieu et prie-le de te donner ce qu'il te faut. J'aimerais, si tu trouves quelque chose qui te semble bien, avant de te lier avec la famille, que tu m'en avertisse.

Pour la maison dont tu me parles, je t'ai répondu qu'on me l'avait beaucoup vantée et de ne pas regarder à cent écus. Tu m'as parlé aussi d'une ferme à Monte Spertoli; je te répondis que l'envie m'en était passée non pour elle-même, mais pour d'autres raisons. Maintenant je te dis de me prévenir si tu trouves une bonne occasion et qui puisse me donner une rente, parce que, si c'était une chose sérieuse, je la prendrais. Quand

tu prendras la maison, préviens-moi pour l'argent que je dois t'envoyer. Fais vite ce qu'il y a à faire, car le temps presse.

Quant à ce que je t'ai écrit pour Santa Maria Nuova, on me l'a déconseillé. N'y pensez plus. Le premier février 1549.

331. — *Rome*, 9 *février* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai envoyé plusieurs fois Urbino à la Douane pour le fromage que vous m'aviez adressé. Les hommes de la Douane prétendent que le voiturier l'aura vendu là-haut, dans l'auberge, ou plutôt laissé à Florence parce qu'il n'a déposé à la Douane que cinq barils de fromages, et la Douane les a tous remis à leurs propriétaires. Sans aucun doute ce voiturier est un grand hâbleur, parce qu'à Rome jusqu'à son départ, il a fui Urbino le plus qu'il pouvait. Mais s'il revient, il aura de mes nouvelles.

Pour la maison, tu m'as dit que l'affaire ne te satisfaisait pas. Je dis qu'il vaut mieux ne rien acheter que d'acheter un procès. Quant à Santa Maria Nuova, je reste convaincu qu'il ne faut plus en parler.

Pour ton mariage, je t'ai envoyé la note que tu as reçue. La lettre te fut portée chez toi, et je ne sais pas par qui. Si tu préférais l'une à l'autre, j'aimerais que tu me préviennes avant de faire quoi que

ce soit. Rien de plus à te dire; pour l'instant je suis pressé. Le neuf février 1549.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

332. — *Rome*, 16 *février* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Dans cette lettre-ci tu en trouveras une pour Francesca, laquelle, d'après ce que me dit Michele, est très tourmentée. Je la réconforte du mieux que je peux; porte-lui donc cette lettre et recommande-moi à elle. Je n'ai rien d'autre à te dire au sujet de la maison et de la ferme. Bien que je t'aie écrit d'agir vivement parce que le temps passe vite, il ne faut cependant pas se presser au point de faire une faute. Il ne faut pas faire ce que l'on ne peut pas bien faire. Pour l'instant, je n'ai pas le temps de t'écrire autre chose.

Le seize février 1549.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

333. — *Rome*, 21 *février* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai écrit plusieurs fois, à propos de ton mariage de ne croire personne qui aille te trouver de ma part, si tu ne vois pas de lettre de moi. Je te le

redis de nouveau, parce que Bartolomeo Bettini (1) essaye depuis plus d'un an de m'amener à te donner une de ses nièces. Je lui ai toujours donné de bonnes paroles. Maintenant il me fait solliciter de nouveau par un de mes amis. J'ai répondu que je savais ton inclination pour une jeune fille qui te plaisait et avec laquelle tu étais presque engagé et que je ne voulais pas t'en détourner. Je te préviens pour que tu saches quoi répondre, parce que je crois qu'à Florence il fera agir près de toi d'une façon très pressante. Ne te laisse pas prendre à l'hameçon, parce que les partis sont nombreux, et tu te trouveras plus tard dans de telles conditions que tu ne seras pas en peine. Bartolomeo est un homme de bien, serviable, capable, mais il n'est pas notre égal et toi tu as une sœur dans la famille des Guicciardini. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de t'en dire davantage, car je sais que tu apprécies mieux l'honneur que la fortune. Je n'ai rien de plus à te dire. Recommande-moi à Guicciardino et à Francesca, et dis-lui de ma part qu'elle vive tranquillement, parce qu'elle a beaucoup de compagnons d'infortune, surtout aujourd'hui où les meilleurs sont les plus éprouvés.

Le 21 février 1549.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) C'est pour ce Bettini que Michel-Ange fit le carton de Vénus caressée par l'amour, qui fut peint par Pontormo, et se trouve maintenant au musée des Uffizi, à Florence.

334. — *Rome*, 15 *mars* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Il n'y a pas autre chose à ajouter à ce que je t'ai écrit dans ma dernière lettre. Quant à la difficulté que j'ai de ne pas pouvoir uriner, depuis je vais beaucoup plus mal. Je rugis jour et nuit sans dormir ni prendre aucun repos, et d'après l'avis des médecins, j'ai la maladie de la pierre. Je n'en suis pas encore certain; cependant on me soigne pour ce mal et on me donne bon espoir. Néanmoins, étant vieux et souffrant d'une si terrible maladie, je n'ai pas à me réjouir. On me conseille d'aller aux bains de Viterbe mais on ne peut pas y aller avant le commencement de mai; d'ici là, je patienterai le mieux que je pourrai. Peut-être aurai-je la grâce, ou que ce ne sera pas cette maladie, ou de trouver quelque bon remède. C'est pourquoi j'ai besoin que Dieu m'aide. Dis à Francesca de prier pour moi, et dis-lui que si elle savait dans quel état je suis, elle verrait qu'elle n'est pas sans compagnons d'infortune. Quant au reste, je suis presque comme j'étais il y a trente ans. Cette maladie m'a été amenée par mes peines et parce que j'ai pris trop peu de soin de ma vie. Patience! Peut-être, grâce à l'aide de Dieu, irai-je mieux que je ne l'espère; s'il en était autrement, je te préviendrais parce que je veux mettre en ordre mes affaires spirituelles et temporelles; il sera nécessaire que tu sois là. Quand je croirai le moment venu, je t'avertirai. Si tu n'as pas

de lettre, ne te mets pas en route quoi que tu entendes dire. Les médecins me disent que si c'est la pierre ce n'est que le commencement et que c'est sans gravité; c'est pourquoi, comme je te l'ai dit, ils me donnent bon espoir.

Si tu apprenais qu'une famille digne d'intérêt soit dans une extrême misère, dis-le moi, ainsi que son nom. Je t'enverrais jusqu'à cinquante écus que tu lui donnerais pour le bien de mon âme. Cela ne diminue en rien ce que j'ai promis de vous laisser. Fais-le donc sans crainte.

Le 15 mars 1549.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

335. — *Rome*, 23 *mars* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai mis au courant, dans ma dernière lettre, de ma maladie de la pierre qui est très douloureuse comme le sait celui qui en a été atteint. Depuis, on m'a fait boire une certaine eau qui m'a fait rejeter par l'urine une matière grosse et blanche avec quelques morceaux et fragments de pierre : je vais beaucoup mieux et j'espère bien que d'ici peu j'en serai complètement délivré; ceci grâce à Dieu et à quelques bonnes personnes. Je vous tiendrai au courant de ce qui m'arrivera. Pour l'aumône dont je t'ai parlé, il n'y a rien à ajouter, car je sais que tu chercheras consciencieusement.

Cette maladie m'a fait penser à mettre en ordre mes affaires spirituelles et temporelles plus tôt que je ne l'aurais fait; j'ai commencé un brouillon de testament qui me semble bien; si je peux, je l'écrirai et vous l'enverrai dans ma prochaine lettre pour que vous me disiez ce que vous en semble; mais je voudrais bien que les lettres aillent par la bonne voie. Rien d'autre pour l'instant.

Le 23 mars 1549.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

336. — *Rome, 29 mars* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Ce matin vingt-neuf mars 1549, j'ai envoyé par Urbino à Bartolomeo Bettini, cinquante écus d'or en or, pour en faire l'usage que je t'ai dit. Tu m'as prévenu qu'un des Cerretani avait une fille à mettre au couvent (1); je n'en savais rien. Donne-les où tu le jugeras bon et ne te laisse guider ni par l'amitié, ni par la parenté, mais fais-le pour l'amour de Dieu; fais-toi donner un reçu et ne dis pas d'où cela vient. Dans cette lettre je mets la cédule de Bettino pour l'argent susdit. Va pour le toucher et préviens-moi.

J'aurais plusieurs choses à t'écrire, comme je te l'ai dit, mais cela m'ennuie d'écrire car je ne me sens pas

(1) Michel-Ange lui donna comme dot cinquante écus d'or pour qu'elle puisse entrer au couvent de Santa Verdiana, à Florence.

bien. Cependant, étant donné l'état où j'étais, il me semble que je suis ressuscité; comme j'ai commencé à rejeter un peu de pierre, j'ai bon espoir.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

337. — *Rome*, 5 *avril* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — La semaine dernière j'ai envoyé à Bettino par Urbino cinquante écus d'or en or que tu toucheras à Florence. Je crois que tu les auras reçus et que tu en feras ce que je t'ai dit, soit pour quelqu'un des Ceretani ou d'autres, là où tu verras qu'ils sont utiles; tu me diras ce qu'il en est. Quant à arranger mes affaires comme je te l'ai écrit, je ne voulais pas dire autre chose, sinon qu'étant vieux et malade, je croyais bon de faire un testament. Le testament est ainsi fait : de laisser à Gismondo et à toi tout ce que j'ai de la façon suivante : autant à Gismondo mon frère qu'à toi mon neveu, et que vous ne puissiez pas disposer de quoi que ce soit de mon bien sans le consentement de l'autre; si ceci vous semble devoir être fait par voie de notaire, moi, je l'approuverai toujours.

En ce qui concerne ma maladie, je vais beaucoup mieux. Nous sommes certains que c'est la pierre, mais ce n'est pas grand chose, et par la grâce de Dieu et la vertu de l'eau que je bois, elle se réduit peu à peu, de sorte que j'espère en être guéri. Mais parce que je suis vieux et aussi pour beaucoup d'autres raisons,

j'aimerais placer là-bas le bien que j'ai, afin qu'il serve à mes besoins et après moi vous reste. Ce serait à peu près quatre mille écus. Surtout maintenant où je dois aller aux eaux. Je voudrais y être le plus confortablement possible. Vois cela avec Gismondo, réfléchissez-y un peu et prévenez-moi, parce que je fais cela tout autant pour vous que pour moi.

Pour ton mariage, un ami est venu me trouver ce matin et m'a prié de te parler d'une des filles de Lionardo Ginori, descendant, par sa mère, des Soderini. Je t'en préviens comme on me l'a demandé, mais je ne peux rien te dire de plus, parce que je n'ai aucun renseignement. Pensez-y bien et ne vous laissez pas influencer. Quand tu seras décidé, préviens-moi pour que je puisse dire oui ou non à mon ami.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

J'aurais bien aimé qu'avant de te marier, tu aies acheté une maison plus honorable et plus grande que celle où vous êtes, je vous aurais envoyé l'argent.

Ce que je t'ai écrit à propos de la fille des Ginori, je te l'ai écrit uniquement parce qu'on m'en avait prié, et non pour que tu prennes l'une plutôt que l'autre. Cependant fais à ton idée, et ne regarde à rien comme je te l'ai écrit souvent. Il me suffit de le savoir avant que ce soit fait. Cherche donc, penses-y et quand tu auras pris une décision ne tarde pas.

338. — *Rome*, 13 *avril* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai eu le reçu des cinquante écus du Monastère. Je suis content que tu les aies si bien placés. Il n'y a rien d'autre à en dire. Je t'ai dit dans ma dernière lettre que l'on m'avait prié de te parler de la fille de Lionardo Ginori; ainsi ai-je fait, et j'attends ta réponse pour la transmettre à mon ami. Bien que je t'aie donné cet avis, ne fais que ce qui te plait et ne t'occupe pas de ce que je t'ai écrit. Renseigne-toi bien, et si cela ne te convient pas, réponds-moi franchement pour que je puisse congédier mon ami. Je t'ai écrit que j'aurais aimé placer de l'argent à Florence, comme tu l'auras compris, afin d'avoir moins de soucis et surtout parce que je suis vieux. C'est pourquoi, si on peut faire cela avec sécurité, je le ferais volontiers, mais je ne voudrais pas échanger mon cheval borgne contre un aveugle. Je crois, si on trouvait à placer cet argent en biens, soit en terres, soit en maisons, qu'il n'y aurait pas de placement plus sûr. Pensez-y parce que c'est pour vous que je le fais. Quant à la maison dont tu me parles qui est placée près du Proconsul, l'endroit ne me plaît pas autant que la rue du Cocomero. Si on pouvait l'avoir avec une bonne garantie, je ne crois pas que nulle part ailleurs on trouve mieux. J'ai bon espoir pour ma maladie, car grâce à Dieu je vais bien mieux; mais je crois cependant qu'il me faudra aller aux eaux; les médecins me le conseillent.

Dans ta lettre j'en ai trouvé une de Buggiardino. Une autre fois ne mets jamais de lettre dans les tiennes; cela pour de bonnes raisons. Buggiardino est un brave homme, mais simple; il suffit. Si on te demande de mettre des lettres dans les tiennes, dis que tu ne m'écris pas.

Le 13 avril 1549.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

339. — *Rome*, 19 *avril* 1549. — (A. S. M. N.)

A BENVENUTO ULIVIERI.

(Billet d'affaires.)

340. — *Rome*, 25 *avril* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je n'ai pas pu t'écrire samedi, parce que ta lettre est arrivée trop tard, et aujourd'hui 25 avril 1549, j'ai ton autre lettre du 20 du même mois, de même teneur. Pour le domaine de Chianti, je dis qu'il me plaît bien plus de l'acheter que de garder l'argent; si ce domaine est une bonne chose, je crois qu'il faut le prendre de toute manière, surtout s'il a de bonnes garanties comme vous me l'écrivez. Seulement je crois qu'il serait bon de le voir d'abord; s'il vous plaît, prenez-le n'importe comment et ne regardez pas à cinquante écus. Je vous donne donc ordre, s'il

vous plaît, de le prendre de toute manière, de ne pas regarder à l'argent et de me prévenir. Aussitôt je vous ferai envoyer le montant de la somme à Florence. S'il y en avait un autre du même prix ayant les mêmes garanties et qui soit en vente, je vous dis de vous en occuper, et j'enverrai encore l'argent pour celui-là, parce que cela vaut mieux que de le garder sans profit; ou bien une maison s'il s'en trouve.

Quant à ma maladie, je vais beaucoup mieux et j'ai bon espoir, ce qui étonne pas mal de monde, parce qu'on me croyait perdu et je le croyais aussi. J'ai un bon médecin (1), mais je crois plus aux prières qu'aux médecines. Rien d'autre. Je te dirai d'autres choses dans une prochaine lettre.

341. — *Rome*, 2 *mai* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Comme je te l'ai déjà écrit, je te confirme par celle-ci d'aller voir le domaine de Chianti dont tu m'as parlé; et si l'affaire vous plaît, de le prendre et de ne pas regarder à cinquante écus. Je vous laisse le champ libre, si vous voyez que c'est avantageux, de le prendre et de ne pas regarder à l'argent. Prévenez-moi, parce que je vous enverrai aussitôt le montant de la somme.

En ce qui concerne ton mariage, si je t'ai parlé de

(1) Michel-Ange fut soigné par Realdo Colombo, médecin très répandu à Rome.

la fille de Lionardo Ginori, c'est parce qu'un de mes amis d'ici m'en avait prié. Tu m'as répondu en me rappelant que je t'avais écrit la même chose l'année dernière. Je te l'écris parce que j'ai peur de la vanité et des folies coutumières dans ces familles, et parce que tu ne dois pas être l'esclave d'une femme. Néanmoins, si l'affaire te plaît, ne t'occupe pas de ce que je t'ai écrit, parce que je ne sais absolument rien sur les citoyens de Florence. Si une telle alliance te plaît, ne fais pas attention à ce que je t'ai dit, et si elle ne te plaît pas, n'en fais rien, parce que c'est à toi que la femme doit plaire, et si tu es content, je serai moi-même satisfait. Réponds-moi franchement, parce que je ne porte à aucun ami l'intérêt que je te porte à toi-même.

Pour l'horrible maladie que j'ai eue, on m'a cru mort; maintenant je vais bien, et il me semble que je suis ressuscité. Rien de plus à te dire. Quand tu seras décidé, réponds-moi, et ne fais jamais une chose qui t'es conseillée, si elle ne te satisfait pleinement.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

342. — *Rome*, 11 *mai* 1549. — (M. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

343. — *Rome*, 25 *mai* 1549. — (M. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

344. — *Rome*, 1 *juin* 1549. — (M. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires. Michel-Ange annonce que sa santé s'améliore.)

345. — *Rome*, 8 *juin* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Il me parait excessif d'avoir à payer la ferme de Monte Spertoli quatre cents écus de plus qu'elle ne vaut. Je crains que l'on ait vu que vous en aviez grande envie et que l'on vous ait fait danser. Je ne crois pas qu'il se trouve un acquéreur pour une telle somme au-dessus de sa valeur. Pour cinquante ou cent écus il n'y aurait pas à regarder; cependant je m'en remets à vous. S'il vous semble bon de la prendre, prenez-la; ce que vous ferez sera bien fait. Je n'ai pas pu faire la procuration; je comprends si mal tes lettres; elles me donnent la fièvre chaque fois que j'ai à les lire. Si je suis arrivé à te comprendre, je tâcherai de la faire la semaine prochaine.

J'ai reçu le trebbiano; le colis que tu m'annonces n'est pas encore arrivé. Ma santé est bien meilleure, étant donné l'état où j'étais. J'ai bu soir et matin, pendant deux mois environ, l'eau d'une fontaine qui passe à quarante mille de Rome et qui fait fondre la pierre. Elle m'a fait fondre la mienne et j'en ai rejeté une grande partie. Il faut m'approvisionner de cette eau à la maison, la prendre pour boire et cuisiner, et changer mon genre de vie.

346. — *Rome*, 15 *juin* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu la pièce de serge, elle me semble fort belle; mais il aurait mieux valu que tu la donnes à quelque pauvre pour l'amour de Dieu. En ce qui concerne le contrat dont tu me parles, je dis que l'Office des curateurs étant, en général, mal rempli, il faut ouvrir les yeux; il serait bon de faire ce contrat en langue vulgaire, pour que tout le monde puisse le comprendre. Je crains que vous n'ayez pas eu tout de suite l'argent que j'ai fait envoyer à Florence chez Bettino. Je crois qu'il est encore ici, de sorte que nous n'aurons pas, comme tu l'espérais, la récolte de cette année. Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire à propos de la ferme de Monte Spertoli. Pour les quatre écus de plus qu'elle ne vaut, on aurait une autre ferme. Je crois qu'il faut agir avec prudence. Tu trouveras ci-inclus la procuration demandée.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

347. — *Rome*, 12 *juillet* 1549. — (M. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

348. — *Rome*, 19 *juillet* 1549. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre les dépenses faites dans les domaines de Chianti; c'était inutile de me le dire, parce que si, comme tu me l'écris, ce sont des dépenses nécessaires, tout s'en trouve mieux. Pour les terres avoisinant ce domaine et au sujet desquelles tu m'as écrit, je t'ai répondu de les prendre si toutefois il y a une bonne garantie. Pour Monte Spertoli, il n'y a pas lieu d'y donner suite. Il sera bon de le prendre s'il est mis en vente, étant donné ce que tu m'écris de la garantie de l'orphelinat. Ces jours-ci j'ai eu une lettre de la femme de Tessitore, me disant qu'elle avait voulu te marier à une jeune fille dont le père est de la famille des Capponi et la mère de celle des Nicolini; elle est au monastère de Candeli. Elle m'a écrit une longue histoire avec une homélie pour m'encourager à bien vivre et à faire l'aumône. Elle dit qu'elle t'a conseillé de vivre chrétiennement; elle a dû te dire qu'elle est inspirée de Dieu pour te donner la dite jeune fille. Je dis qu'elle ferait beaucoup mieux d'apprendre à tisser ou à filer que

d'aller vendre tant de saintetés. Il me semble qu'elle veut être une autre sœur Domenica (1); c'est pourquoi il ne faut pas se fier à elle. Quant à prendre femme, il me semble que c'est nécessaire, mais je ne peux te conseiller l'une plus que l'autre, parce que je n'ai aucun renseignement sur les florentins comme tu dois le penser et comme je te l'ai déjà écrit d'autres fois. Il faut que tu y penses toi-même, que tu cherches avec diligence et pries Dieu de bien t'aider. Si tu trouvais quelque chose qui te plaise, j'aimerais que tu me préviennes avant de t'engager. Rien d'autre à te dire.

Le 19 juillet 1549.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

349. — *Rome, août* 1549. — (M. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

350. — *Rome*, 15 *août* 1549. — (M. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

(1) Sœur Domenica se croyait prophétesse et à ce titre était consultée par les représentants de la République. Ses contemporains la disaient femme de bien, sensée et bien disante.

351. — *Rome*, 25 *août* 1549. — (B. M.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

352. — *Rome*, 1549. — (A. B.)

A Messer Benedetto Varchi.

Messer Benedetto. — Comme vous devez bien supposer que j'ai reçu votre Livre, et je l'ai reçu en effet, je répondrai, malgré mon ignorance, à ce que vous me demandez (1). Je crois que la peinture doit être tenue pour d'autant meilleure qu'elle se rapproche davantage de la sculpture, et la sculpture d'autant plus mauvaise qu'elle se rapproche de la peinture. C'est pourquoi il m'a toujours semblé que la sculpture était le flambeau de la peinture et que de l'une à l'autre il y avait la différence qu'il y a entre le soleil et la lune. Maintenant, depuis que j'ai lu votre livre, où vous dites que, philosophiquement parlant, les choses qui ont une même fin sont une même chose, j'ai changé d'opinion; et je dis que si la difficulté, la peine, le travail, la science plus grande ne donnent pas une plus grande

(1) Benedetto Varchi président de l'académie florentine, avait fait une sorte d'enquête près des artistes de son temps, pour savoir si la sculpture pouvait être comparée à la peinture. Plusieurs donnèrent leur avis, et, sur ce sujet, Varchi publia un petit livre intitulé : « *Deux leçons de messer Benedetto Varchi.* »

noblesse, la peinture et la sculpture sont une même chose. S'il en est ainsi, chaque peintre ne devrait pas moins faire de sculpture que de peinture, et de même, le sculpteur, de peinture moins que de sculpture.

Par sculpture, j'entends celle qui se fait en taillant dans la masse, car celle qui se fait en modelant est semblable à la peinture. Bref, puisque la peinture et la sculpture viennent l'une et l'autre d'une même intelligence, on peut les faire vivre toutes deux en paix et laisser là toute dispute, parce qu'on y passe plus de temps qu'à faire des statues. Si celui qui a écrit que la peinture était plus noble que la sculpture comprend de la même façon toutes les choses qu'il a écrites, ma servante les aurait mieux écrites que lui (1).

Un nombre infini de choses qui n'ont pas été dites seraient à dire sur un semblable sujet; mais comme je l'ai dit, il faudrait trop de temps, et j'en ai peu, non seulement parce que je suis vieux, mais presque déjà au nombre des morts; c'est pourquoi je vous prie de m'excuser.

Je me recommande à vous et vous remercie autant que je le sais et le peux du très grand honneur que vous me faites, bien que je ne le mérite guère.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

353. — *Rome*, 1549.

A MESSER LUCA MARTINI.

Magnifique messer Luca. — J'ai reçu par messer

(1) Allusion à Léonard de Vinci.

Bartolommeo Bettini, une lettre de vous contenant un petit livre (1) commentant un sonnet de ma composition. C'est bien de moi que vient le sonnet, mais le Commentaire vient du Ciel, et c'est vraiment une chose admirable. Je ne dis pas cela d'après mon appréciation, mais d'après celle des hommes autorisés, entre autres messer Donato Gianotti qui ne se lasse pas de le lire. Il se recommande à vous. En ce qui concerne le sonnet, je sais ce qu'il est, mais quoi qu'il vaille, je ne peux m'empêcher d'en tirer un peu de vanité, puisqu'il fut la cause d'un si beau et si docte commentaire. Et comme je sens, d'après les paroles et les louanges de cet auteur que je ne suis pas celui qu'il croit, je vous prie d'être mon interprète auprès de lui pour le remercier comme il convient de tant d'amour, d'affection et de courtoisie. Je vous prie de le faire car je m'en sens incapable. Quand on jouit d'une bonne réputation, il ne faut pas tenter la fortune. Il vaut mieux se taire que tomber de haut. Je suis vieux et la mort m'a ravi les pensers de la jeunesse. Que celui qui ne sait pas ce qu'est la vieillesse patiente jusqu'à ce qu'il y touche. Avant il ne peut le savoir.

Ainsi que je vous l'ai dit, recommandez-moi à Varchi, comme son très affectionné, admirateur de ses vertus, et tout entier à son service.

Votre serviteur en tout ce qui m'est possible.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) Livre de Benedetto Varchi, commentant le sonnet de Michel-Ange : « *Non ha l'ottimo artista alcun concetto.* »

354. — *Rome, octobre* 1549. — (B. N. F.)

A Giovan Francesco, prêtre a Santa Maria, a Florence.

(Projet pour la suivante.)

355. — *Rome, octobre* 1549. — (M. B.)

A Giovan Francesco (Fattucci), prêtre a Sainte Marie, a Florence.

Messer Giovan Francesco. — Quoiqu'il y ait très longtemps que je ne vous ai écrit, pour vous prouver que je suis encore vivant et pour apprendre la même chose de vous, je vous envoie ces quelques lignes. Je me recommande à vous et vous prie de remettre la lettre ci-jointe à messer Benedetto Varchi, lumière et splendeur de l'académie florentine, parce que je pense qu'il est votre ami. Donnez-la lui et remerciez-le de ma part autant que cela est possible et que je pourrais le faire.

Ces jours-ci, étant à la maison, très mécontent, cherchant parmi mes affaires, mes mains tombèrent sur un grand nombre de bagatelles que j'avais autrefois l'habitude de vous envoyer. Je vous en envoie quatre, peut-être déjà envoyées d'autres fois. Vous direz sûrement que je suis vieux et fol, et moi je vous dis que pour être en bonne santé et avoir moins de tourments, il n'y a rien de mieux que la folie. Ne vous

étonnez donc pas. Répondez-moi quelque chose, je vous en prie.

Je suis toujours

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

356. — *Rome*, 21 *décembre* 1549. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Pour répondre à ta dernière lettre, il est vrai que j'ai eu un très grand chagrin de la mort du Pape (1) et non moins d'ennuis. Cela parce que j'avais reçu beaucoup de biens de Sa Sainteté, et que j'en espérais d'autres encore. C'était la volonté de Dieu. Il faut se résigner. Il a fait une belle mort et a eu toute sa présence d'esprit jusqu'à ses dernières paroles. Que Dieu ait pitié de son âme. Je n'ai rien de plus à te dire à ce sujet. Je crois que les affaires de là-bas vont bien. Quant à prendre femme, il me semble que tu n'en parles plus. J'espère que tu y penses, mais que tu ne trouves rien encore à ta convenance. En ce qui concerne ma santé, je vis avec mon mal du mieux que je peux. Quand je considère les autres vieillards, je n'ai pas à me plaindre. Dieu merci ! Ici on attend d'heure en heure le nouveau Pape. Dieu connaît les besoins des chrétiens. Il suffit. Recommande-moi au prêtre. Rien d'autre à te dire.

Le vingt-et-un décembre 1549.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

(1) Paul III.

357. — *Rome*, 1550. —(A. B.)

A messer Giovan Francesco Fattucci, prêtre a Santa Maria dei Fiori, mon très cher ami, a Florence.

Messer Giovan Francesco, cher ami. — Bien que nous ne nous soyons rien écrit depuis plusieurs mois, je n'ai cependant pas oublié notre ancienne et solide amitié. Je ne désire que votre bien, comme je l'ai toujours fait, et je vous aime, non seulement avec tout mon cœur, mais plus encore pour les grandes joies que vous m'avez données. Quant à la vieillesse qui nous tient tous les deux, j'aimerais savoir comment elle vous traite, car, pour ma part, je n'en suis pas très content. Je vous prie donc de me répondre.

Vous savez que nous avons un nouveau Pape, et qui il est (1). Grâce à Dieu, tout Rome s'en réjouit et l'on n'attend de lui qu'un très grand bien, surtout les pauvres à cause de sa charité. Pour moi-même, j'aimerais savoir, et vous me feriez grand plaisir en me le disant, comment vont les affaires de Lionardo, en toute vérité, parce qu'il est jeune et que je m'en inquiète surtout parce qu'il est seul et sans conseil. Rien de plus à vous dire,

(1) Jules III.

sauf que ces jours-ci messer Tomao de Cavalieri m'a prié de remercier Varchi, en son nom, pour l'admirable livre qu'il a publié, où il parle très élogieusement de lui et non moins de moi. Il m'a donné un sonnet que je fis en ce temps-là, me priant de le lui envoyer pour une justification; s'il vous plaît, donnez-le; sinon jetez-le au feu. Pensez que je lutte avec la mort et que j'ai la tête ailleurs; cependant souventes fois il faut faire ainsi. Comme je vous l'ai dit, je vous prie de remercier messer Benedetto qui, dans ses sonnets me fait tant d'honneur, et de lui assurer que, si peu que je vaille, je suis tout à lui.

Votre MICHELAGNIOLO, à Rome.

358. — *Rome*, 16 *février* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je ne puis rien te répondre au sujet des terres de Chianti dont tu me parles, si je ne sais où vous en êtes pour l'argent.

Tu m'as écrit, il y a quelque temps, que tu voulais restaurer la maison de la via Ghibellina, car tu ne trouvais pas d'autre maison à acheter. Depuis, je ne sais pas ce que tu as fait, ni dépensé, ni ce qui te reste.

Recherche mes lettres et relis celles qui je t'écrivais, il y a plusieurs mois déjà; je craignais que, le Pape étant vieux, ne vînt à me manquer, et je voulais me procurer là-bas, aussi vite que possible, une rente pour que, sur mes vieux jours, je ne sois pas obligé de mendier, surtout en ayant enrichi d'autres, sans

regarder à ma peine. Dis-moi où en sont les choses, et je te répondrai. Ici, j'ai peu d'argent, et si je dépense ce peu à Florence, il pourrait m'arriver de mourir de faim. Comme je te l'ai dit, mets-toi donc au courant des affaires; je penserai à ce que je veux faire, et te répondrai. Rien d'autre. Le seize février 1550.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

359. — *Rome*, 1er *mars* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je ne t'ai pas écrit de me rendre tant de comptes, mais seulement que je ne pouvais pas te répondre au sujet des terres de Chianti si tu ne me disais pas où vous en étiez de l'argent, parce que je voulais, avec le capital qui me restait ici, me réserver une rente pour moi. Maintenant, il me semble, d'après ce que tu me dis, qu'il vous reste suffisamment d'argent pour acheter les susdites terres. Occupez-vous en. Si vous en trouvez qui aient de bonnes garanties, que ce soit de bonnes choses et à notre convenance, prenez-les de toute façon. Et moi, je m'occuperai ici de mes affaires.

Il est vrai que si j'avais trouvé à me faire à Florence une rente de cent écus par an, je l'aurais fait, et le ferais encore si je voyais et croyais qu'elle suffise à mes besoins; mais je crois qu'il n'en sera rien, comme je te l'ai écrit.

Le premier mars 1550.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

360. — *Rome*, 1er *août* 1550. — (A. B.)

A Messer Giovan Francesco Fattucci, a Florence.

Messer Giovan cher ami. — Comme je suis obligé d'écrire à Giorgio (1) le peintre, à Florence, je prends la liberté de venir vous ennuyer un peu; c'est-à-dire vous prier de lui donner la lettre qui se trouve avec celle-ci, car je sais qu'il est votre ami.

Pour ne pas être trop bref en ce que j'écris, et parce que je n'ai rien à vous dire, je vous envoie quelques-unes de ces compositions que j'écrivis pour la marquise de Pescara. Elle m'aimait beaucoup et je le lui rendais. La mort m'a pris un grand ami.

Je n'ai rien d'autre à vous dire. Je vais comme toujours, supportant avec patience les ennuis de la vieillesse. J'espère que vous faites de même. Le premier août 1550.

361. — *Rome*, 1er *août* 1550.

A Messer Giorgio Vasari, peintre et excellent ami, a Florence.

Messer Giorgio, cher ami. — Je ne vous ai pas écrit au sujet de la reconstruction de San Pietro-in-Montorio (2) dont le Pape ne veut pas entendre parler,

(1) Giorgio Vasari, peintre, architecte et historien.

(2) Jules III faisait construire, par l'architecte Bartolomeo Ammanati à San Pietro-in-Montorio, une chapelle et deux tombeaux; l'un pour le Cardinal Antonio del Monte son oncle,

car je savais que vous étiez mis au courant par votre homme d'ici. Maintenant je dois dire ce qui suit.

Hier matin, le Pape étant allé audit Montorio, me demanda. Je n'y fus pas à temps, mais le rencontrai sur le pont quand il revenait. J'eus un long entretien avec lui au sujet des tombeaux commandés; en dernier lieu il me dit qu'il était décidé à ne pas mettre les tombeaux à cet endroit, mais dans l'église des Florentins; il me demanda mon avis et un dessin. Je l'y encourageai beaucoup, estimant que grâce à cela on finirait cette église. En ce qui concerne les trois lettres que j'ai reçues de vous, je n'ai pas la plume qu'il faudrait pour répondre à tant de belles choses. J'aimerais avoir quelques-unes des qualités que vous m'attribuez. Cela me plairait surtout parce que vous auriez un serviteur ayant quelque valeur. Je ne suis pas étonné que vous qui faites revivre les morts (1), vous prolongiez la vie des vivants, et que vous précipitiez les méchants dans la mort éternelle. Pour en finir, je suis tout vôtre, tel que je suis.

Le 1er août 1550.

Votre Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

et l'autre pour Fabiano son grand-père. Michel-Ange et Vasari voulurent persuader le Pape de placer ces tombeaux dans l'église de Saint Jean des Florentins, espérant ainsi que l'on achèverait cette église, mais ils n'y parvinrent pas.

(1) Allusion aux « *Vite* » de Vasari.

362. — *Rome, 7 août* 1550. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je n'ai pas pu t'écrire après avoir reçu le trebbiano et les chemises. Maintenant je désirerais bien avoir les deux brefs du Pape Paul (1) où est stipulé la rente que Sa Sainteté me fit à vie pendant que j'étais à son service, à Rome. J'ai envoyé ces brefs dans la caisse avec les autres papiers que tu as reçus; ils doivent être dans quelque coin. Tu les reconnaîtras. Tu peux les envelopper de papier ciré et les mettre dans une petite boite bien emballée. Si tu vois que tu peux les envoyer par quelqu'un de sûr et qu'il ne leur arrive pas de mal, envoie-les moi et donne-lui ce que tu croiras nécessaire pour qu'ils me soient bien remis. Je veux les montrer au Pape pour qu'il voie, d'après eux, que je suis créditeur de Sa Sainteté pour plus de deux mille écus, je crois; non pas que ce soit pour en tirer profit, mais bien pour me donner satisfaction. Je crois que le courrier ordinaire pourrait le porter parce que ce n'est pas volumineux.

Je ne sais si tu parles de ton mariage, mais tout le monde me dit que je te donne des femmes, comme si j'en avais mille dans ma poche. Je ne peux guère y penser, puisque je n'ai pas de renseignements sur les

(1) L'un, datant du 1er septembre 1535, nommant Michel-Ange suprême architecte, peintre et sculpteur du palais apostolique, l'autre lui concédant, en paiement de la peinture de la Chapelle Sixtine, le péage du port de Plaisance.

citoyens. Je serais heureux de te voir marié, cela serait même nécessaire. Mais je ne peux rien faire, comme je te l'ai écrit plusieurs fois déjà.

Il ne m'arrive rien d'autre. Recommande-moi au prêtre et aux amis. Le 7 août 1550.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

363. — *Rome*, 16 *août* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu m'écris dans ta dernière lettre que Cepperello veut vendre la ferme voisine de nos terres à Settignano, et que cette femme en a la jouissance pour toute sa vie, de sorte qu'elle y restera jusqu'à sa mort. Si Cepperello trouvait à vendre maintenant, ce ne serait qu'à un prix en rapport avec le temps que cette femme peut vivre, puisque l'on n'entrerait en jouissance qu'après sa mort. Il ne me semble pas que l'on doive conclure l'affaire, à cause des complications qui pourraient arriver, et qui seraient dangereuses, puisque nous ne serions pas propriétaires. C'est pourquoi il faut attendre qu'elle meure. Si Cepperello vient me parler, je lui dirai ce que j'en pense. Je ne suis pas prêt à aller le trouver.

Tu m'as écrit que tu avais compris pour les deux Brefs; si tu vois que tu peux les envoyer par un homme de confiance qui me les remette, envoie-les : sinon laisse-les tranquilles.

Quant à ton mariage, tu me dis qu'auparavant tu

veux venir me parler de vive voix. A cause de ma maison, j'ai beaucoup de mal et de grandes dépenses comme tu le verras. Je ne te dis pas pour cela de ne pas venir, mais il me semble que tu dois laisser passer la mi-septembre; à ce moment, tu pourrais me trouver une servante qui soit honnête et propre, bien que ce soit difficile, parce que toutes sont des putains et des souillons. Préviens-moi, je donne dix jules par mois. Je vis pauvrement, mais je paie bien.

Ces jours-ci, on m'a parlé pour toi de la fille d'Altovito Altoviti; elle n'a ni père, ni mère, et est au couvent de San Martino. Je ne la connais pas et ne sais que te dire à ce sujet. Le 16 août 1550.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

364. — *Rome, 22 août* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les brefs et payé trois jules comme tu me l'as écrit.

Pour la ferme des Cepperello, je t'ai répondu que l'acheter, la payer dès maintenant et ne pas entrer tout de suite en jouissance, ne me semble pas une chose à faire. Depuis, je ne sais rien d'autre.

Je t'ai écrit dernièrement à propos d'une servante. Je crois que maintenant je suis pourvu, ne cherche plus.

Pour ton mariage, tu m'as écrit que tu voulais d'abord me parler de vive voix. Je t'ai répondu que tu pouvais venir à ton gré après la mi-septembre. Tu pourrais

t'en passer, car je ne saurai pas plus te parler des citoyens de Florence que je ne puis t'écrire à leur sujet; je ne sais rien d'eux, parce que je n'ai pas de relations ni avec eux, ni avec d'autres. Rien de plus à te dire.

Salue Francesca de ma part; dis-lui que je ne peux pas répondre à sa lettre et qu'elle veille à être en bonne santé.

Le 22 août 1550.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

365. — *Rome*, 21 *août* 1551. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

366. — *Rome*, 6 *septembre* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu m'as écrit, au sujet de la ferme des Cepperello, que quelqu'un d'autre pourrait l'acheter et que nous en aurions de l'ennui. Moi, dans ma dernière lettre, je t'ai répondu de l'acheter, mais que je ne pouvais plus vous envoyer d'argent. Je n'ai rien su de vous depuis. Quant à venir ici pour me voir, je sais désormais ce que valent ces visites. Si tu n'as pas d'autres raisons pour venir, à ce compte-là, tu pourrais rester. Mais s'il te plaît de venir quand même pour ce dont tu me parles, viens le plus vite possible

pour que tu sois de retour à Florence avant les pluies. Rien de plus à te dire. Le six septembre 1550.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

367. — *Rome*, 4 *octobre* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE,

Lionardo. — Tu m'annonces dans ta dernière lettre que tu es prêt à venir à Rome, et que tu attendras pour partir d'avoir reçu une lettre de moi. Je n'ai rien d'autre à te dire. Aussitôt ceci reçu, prends la poste. Je crois qu'à Rome tu sauras trouver ma maison, qui est contre Sainte Marie de Lorette, près la boucherie des Corvi.

Le 4 octobre 1550.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

368. — *Rome*, 13 *octobre* 1550.

A MESSER GIORGIO VASARI, PEINTRE ET AMI EXCELLENT, A FLORENCE.

Messer Giorgio, cher ami. — Dès que Bartolomeo fut arrivé ici, je suis allé parler au Pape, et voyant qu'il voulait creuser les fondations des tombeaux à Montorio, je proposai un maçon de Saint Pierre. Tantecose (1)

(1) Michel-Ange surnommait *Tantecose* l'évêque de Forli, car « cet évêque voulait se mêler de tout et exigeait que tout dépendît de lui. Michel-Ange qui l'avait toujours trouvé sur son chemin, le fuyait comme la peste. »

le sut, et voulut nous en envoyer un de sa façon. Moi, pour ne pas combattre avec celui qui fait souffler les vents, j'ai battu en retraite, parce qu'étant un homme léger, je ne voudrais pas être transporté dans quelque bourbier. En tous cas, il me semble qu'il ne faut plus penser à l'église des Florentins. Revenez vite et bien portant. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

Le 13 octobre 1550.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

369. — *Rome*, 14 *novembre* 1550. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu ta lettre d'Aqualagnia, et on a fait tout ce que tu demandais. Aujourd'hui, 14 novembre, je reçois celle où tu m'annonces ton arrivée à Florence par le beau temps. Que Dieu soit remercié pour tout cela.

J'ai reçu les petits fromages de chèvre, mais tout écrasés et pourris. Je crois qu'on les a emballés trop frais, ou peut-être ont-ils été mouillés en route. Les autres choses étaient en bon état. Je n'ai rien d'autre à t'écrire pour l'instant.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

370. — *Rome*, 20 *décembre* 1550. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les douze caques de fromages.

Ils sont très beaux. J'en ferai une part pour les amis, et une part pour la maison. Comme je vous l'ai déjà écrit plusieurs fois, ne m'envoyez plus rien, sauf si je vous le demande, surtout pour ce qui coûte de l'argent.

En ce qui concerne ton mariage, que je crois nécessaire, je ne sais que te dire, sinon de ne pas regarder à la dot, car il y a plus de fortune que d'hommes. Fais seulement attention à la noblesse, à la santé, et encore plus à la bonté qu'à autre chose. Quant à la beauté, puisque tu n'es pas le plus beau garçon de Florence, tu ne dois pas tellement t'en occuper, à moins que la jeune fille ne soit estropiée ou répugnante. Je n'ai pas autre chose à te dire là-dessus.

J'ai reçu hier une lettre de messer Giovanfrancesco, qui me demande si j'ai quelque chose de la marquise de Pescara. Dis-lui que je chercherai et lui répondrai samedi prochain, bien que je croie ne rien avoir. Quand j'ai été malade, hors de chez moi, on m'a pris beaucoup de choses.

Si tu apprends qu'un citoyen digne d'intérêt et ayant beaucoup de filles à sa charge fût dans une extrême misère, j'aimerais que tu me le dises, parce que je lui ferais quelque bien pour mon âme.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

372. — *Rome*, 28 *février* 1551. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre que tu ne t'es décidé à rien encore à propos de ton mariage. Cela ne me plaît pas, car il est pourtant nécessaire que tu te maries. Comme je te l'ai déjà écrit souvent, je ne trouve pas que toi, ayant ce que tu as et avec ce que tu auras, tu doives t'occuper de la dot, mais seulement de la bonté, de la santé et de la noblesse. Dis-toi bien que quand même elle ne possèderait rien, si elle est bien élevée, bonne, bien portante et noble, c'est faire une œuvre de charité que de la prendre. Si tu agissais ainsi, tu ne serais pas lié par les vanités et les folies des femmes; et tu aurais beaucoup plus de tranquillité dans ta maison. Quant à vouloir t'anoblir, comme tu me l'as déjà écrit, ce n'est pas une chose d'importance, parce qu'on sait bien que nous sommes d'anciens citoyens florentins. Pense à ce que je t'écris, parce que tu n'es pas, comme fortune et comme physique, en droit de rechercher les premières beautés de Florence. Je te parle de cela pour que tu ne te leurres pas.

Pour l'aumône que je t'ai écrit de faire là-bas, tu m'as demandé de te dire combien je voulais donner ! Comme si j'avais le moyen de donner plusieurs centaines

d'écus. Quant tu es venu dernièrement ici, tu m'as apporté un coupon de drap qui, d'après ce que j'ai cru comprendre, avait dû te coûter de vingt à vingt-cinq écus. J'ai pensé alors donner une pareille somme à Florence pour les âmes de tous les nôtres. Depuis, à cause de la grande disette qu'il y a ici, cet argent s'est converti en pain, sinon en d'autres secours, car je crains que nous ne mourions tous de faim.

Rien de plus à te dire. Recommande-moi au prêtre, et quand je le pourrai, je répondrai à ce qu'il m'a demandé précédemment.

Le dernier jour de février 1551.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

372. — *Rome*, 7 *mars* 1551. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les poires, quatre-vingt-dix-sept bon-chrétiens, puisqu'on les a ainsi baptisées. Rien de plus à ce sujet.

Pour ton mariage, je t'ai écrit samedi dernier ce que j'en pense, c'est-à-dire que tu ne dois pas t'occuper de la dot, mais seulement que la jeune fille soit de bonne famille, noble, bien élevée et bien portante. Je ne peux rien te dire de particulier, parce que je ne sais de Florence que ce qu'en peut savoir quelqu'un qui n'y a jamais habité. Ces jours-ci on m'a parlé de la fille des Alessandri, mais je ne sais rien de plus. Si j'apprends quelque chose, je te le dirai dans une prochaine lettre.

Il y a un mois environ, messer Giovanfrancesco m'a demandé si je n'avais pas quelque chose de la marquise de Pescara. J'ai un livre en parchemin qu'elle me donna il y a une dizaine d'années, dans lequel il y a cent trois sonnets, et, de plus, quarante sur papier ordinaire qu'elle m'a envoyés de Viterbe. Je les fis relier tous en un seul volume et depuis les ai prêtés à beaucoup de monde, de sorte qu'ils sont imprimés partout (1). J'ai aussi de nombreuses lettres qu'elle m'a écrites d'Orvieto et de Viterbe. Voilà ce que j'ai de la marquise. Montre ceci au prêtre, et dis-moi ce qu'il t'a répondu.

Je t'ai écrit, il y a quelque temps de donner là-bas l'argent en aumône, mais, comme je crois te l'avoir écrit samedi, il faut le convertir en pain, à cause de la disette, car s'il ne nous vient pas quelque secours, je crains que tous nous ne mourrions de faim.

Le 7 mars 1551.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

373. — *Rome*, 8 *mai* 1551. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Au sujet de ton mariage, tu m'as écrit la même chose que tu m'as dit quand tu étais ici. Je me suis informé et n'en ai appris que du bien ; c'est pourquoi je te dis qu'à cause de son père et de sa mère, la jeune

(1) La première édition des « Rime » de Vittoria Colonna, date de 1538.

fille me plaît beaucoup. Tu peux te renseigner là-bas sur les autres choses, c'est-à-dire sur la santé et sur l'âge. Si tu crois devoir la demander, comme tu me l'écris, je m'en remets à toi. Dieu vous fasse la grâce que tout aille bien.

A propos du livre des sonnets de la Marquise, je ne l'envoie pas. Je le ferai copier d'abord et l'enverrai après. Il ne m'arrive rien d'autre.

Le 8 mai 1551.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

374. — *Rome*, 22 *mai* 1551. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires. Michel-Ange fait part à son neveu de plusieurs propositions de mariage.)

375. — *Rome*, 28 *juin* 1551. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu, il y a aujourd'hui huit jours, un colis de trebbiano, c'est-à-dire quarante-quatre fiaschi. J'en ai offert à plusieurs amis. On l'a trouvé meilleur que tout celui qui est venu à Rome cette année. Je t'en remercie et n'ai rien d'autre à te dire à ce sujet.

Pour la fille des Nasi, tu m'écris que tu n'as pas encore eu de réponse d'Andrea Quaratesi. Je ne crois pas que dans une affaire de cette sorte il y ait beaucoup

à fonder sur lui. A force d'attendre le temps passe et ne revient pas. Il me semble que si tu trouvais une jeune fille noble, bien élevée et très pauvre, elle conviendrait à merveille pour avoir la tranquillité. Épouse-la sans dot pour l'amour de Dieu. Je crois que dans Florence tu pourrais la trouver. Ceci me plairait beaucoup, car elle ne te contraindrait pas à des vanités et à des folies. Je serais heureux que tu apportes la fortune à autrui, comme d'autres te l'ont apportée à toi. Mais tu te trouves riche sans savoir comment tu l'es devenu. Je ne m'attarderai pas à te raconter la misère dans laquelle j'ai trouvé notre maison quand j'ai commencé à l'aider. Un livre ne suffirait pas. Je n'en ai jamais éprouvé que de l'ingratitude. Remercie Dieu de la situation où tu te trouves, et ne te soucie pas des grandeurs et des folies.

Le 28 juin 1551.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

376. — *Rome, 22 août* 1551.

A MESSER GIORGIO VASARI, AMI ET PEINTRE EXCELLENT.

Messer Giorgio, cher ami. — J'ai reçu, voici plusieurs jours, une lettre de vous. Je n'y ai pas répondu tout de suite afin de ne pas ressembler à un boutiquier. Maintenant, je vous dis que des nombreuses louanges que vous me donnez dans cette lettre, si j'en méritais une seule, ce serait qu'après m'être donné à vous corps et âme, je ne vous aurais donné que peu de chose, et

ne me serais acquitté que d'une bien minime partie de tout ce que je vous dois. Je reconnais que vous êtes toujours créditeur de beaucoup plus que je ne puis payer. Comme je suis vieux, j'espère que, si ce n'est en cette vie, ce sera dans l'autre que je pourrai solder ce compte. Je vous prie donc de prendre patience.

Je suis allé voir Bartolomeo (1) pour votre œuvre (2). Il me semble qu'elle va aussi bien que possible. Il travaille avec foi et avec amour. C'est un jeune homme de mérite, comme vous le savez, et qui est si bon que l'on peut l'appeler l'ange Bartolomeo.

Le 22 août 1551.

Votre Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

377. — *Rome*, 17 *octobre* 1551. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre comment tu avais été renseigné sur la fille des Girolami. Je crois qu'on n'en dit que du bien. Si tu trouves les qualités désirables, en pareil cas, il ne me semble pas que ce soit d'après la dot que l'on doive juger la famille. Penses-y bien, car la famille me semble très honorable et me plairait si, comme je te l'ai dit, tu trouves les

(1) Sculpteur et architecte florentin, auquel Michel-Ange confia la construction de l'escalier de la Bibliothèque Laurentienne.

(2) La peinture de San-Pietro-in-Montorio.

qualités désirables, c'est-à-dire que la jeune fille soit bien élevée, de bonnes mœurs et de bonne renommée. Fais donc avec grand soin une enquête à ce sujet, et ne te fie pas à tout le monde. Rien d'autre à te dire. Je désire vivement que vous ayez un héritier.

Souviens-toi que si on te parle de quelque chose de ma part sans te montrer une de mes lettres, il ne faut pas y croire. Le ... octobre 1551.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

378. — *Rome*, 19 *décembre* 1551. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre que la jeune fille avait la vue basse, ce qui ne me semble pas un petit défaut. Comme tu en es certain, je te réponds qu'ici je n'ai rien promis, et que puisqu'à Florence tu n'as rien promis non plus, il n'y a pas lieu de s'en embarrasser; comme tu me l'écris, cela se transmet aux enfants. Je te redis de nouveau ce que je t'ai écrit souvent, de chercher une femme qui soit saine, et plus pour l'amour de Dieu que pour sa dot, du moment qu'elle est noble et bonne. Ne crains pas d'être pauvre, car tu en auras moins d'ennuis. Je te donnerai la dot qui sera convenable. Rien d'autre à ce sujet. Je me trouve vieux, et le peu de fortune que j'ai, je ne voudrais pas le dépenser ici. Si tu trouvais là-bas une bonne maison ou un domaine qui soit de bon rapport, pour quinze cents écus environ, il faudrait le prendre. Cherche

donc, parce que si je mourais ici, comme cela peut arriver à toute heure, tout serait perdu.

Le 19 décembre 1551.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

379. — *Rome*, 19 *décembre* 1552. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

(Michel-Ange donne à son neveu quelques conseils relatifs à son mariage.)

380. — *Rome*, 20 *février* 1552. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Ces jours-ci j'ai parlé de ton mariage avec ton oncle. Il m'a dit qu'il s'étonnait beaucoup que tu te sois retiré, car il estimait que quelque méchant ladre t'en avait détourné pour profiter de cette fortune ou pour en hériter. Il m'a semblé bon de te rapporter ces paroles.

Maintenant, pendant que j'écris, on m'apporte la lettre dans laquelle tu me parles de la fille de Carlo di Giovanni Strozzi. J'ai connu Giovanni Strozzi quand j'étais enfant; c'était un homme de bien; je n'ai rien d'autre à t'en dire. J'ai connu aussi Carlo. Je crois que ce pourrait être une bonne chose.

Quant aux possessions dont tu me parles, elles ne me plaisent pas parce qu'elles sont près de Florence. Il me semble qu'à Chianti cela conviendrait mieux. Si tu y trouvais quelque chose de sûr, il faudrait le prendre et ne pas regarder à deux cents écus.

Au sujet de ton mariage, je ne peux rien te dire, car je ne connais aucun florentin et encore moins d'autres.

Je suis vieux, comme je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, et pour ôter toute vaine espérance à quiconque pourrait en avoir, je pense faire mon testament et

laisser tout ce que j'ai là-bas, à Gismondo mon frère et à toi mon neveu, sous condition que l'un ne puisse rien faire sans le consentement de l'autre. Si vous restez sans héritiers légitimes, tout irait à San Martino, c'est-à-dire que l'on donnerait les rentes pour l'amour de Dieu à des pauvres honteux ou à des citoyens indigents, ou autrement en faisant pour le mieux, comme vous me le conseillerez. Le vingt février mille cinq cent cinquante-deux.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

381. — *Rome*, 1er *avril* 1552. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai eu au sujet de ton mariage, un renseignement par un de mes amis. Ce défaut qui te fait te retirer, c'est-à-dire la myopie, n'existe pas. Cela t'a été dit par un de tes amis pour te donner une de ses protégées. Comme elle n'est pas encore en âge de prendre un mari, il t'a dit cela pour te faire patienter jusqu'à ce qu'elle soit bonne à marier.

S'il n'est pas vrai qu'elle ait la vue courte et si elle n'a pas d'autres défauts, il me semble qu'il faudrait l'épouser. Aie soin de ne pas te laisser mener par le bout du nez, par des gens qui nous sont bien inférieurs. Je n'ai plus rien à te dire à ce sujet. Souviens-toi que le temps passe et que je ne voudrais pas m'être fatigué toute ma vie durant pour des étrangers. J'espère que le testament y pourvoira.

Le premier avril 1552.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

382. — *Rome*, 23 *avril* 1552. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'ai écrit à propos du renseignement que j'avais reçu de Florence, pour t'apprendre, entre autres choses, qu'il était faux que la jeune fille ait une mauvaise vue. Tu me réponds maintenant que tu en es certain, mais que, si je l'exige, tu la prendras. Je te dis que si la chose est telle que tu me l'écris, il ne faut plus en parler. Cherche une femme et ne regarde pas à la dot, pourvu qu'elle soit bonne et noble. Ne te laisse pas arrêter par la famille, à laquelle il ne plairait peut-être pas que tu la prennes. Arrange-toi pour en trouver une qui n'ait pas honte, quand il le faut, de laver les écuelles et de s'occuper du ménage, pour que tu n'aies pas à te ruiner en vanités et en folies. J'ai appris qu'à Florence il y avait de grandes misères, surtout chez les nobles. Ne regardant pas à la dot, je crois que l'on pourrait trouver quelque chose qui te convienne. Comme je te l'ai déjà écrit, souviens-toi de faire une bonne œuvre. Le 23 avril 1552.

Michelagniolo, à Rome.

383. — *Rome*, 24 *juin* 1552. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu les quarante-quatre fiaschi de trebbiano, ce dont je te remercie. Il me semble

très bon, mais je ne peux guère en profiter, c'est pourquoi j'en ai donné quelques fiaschi aux amis. Ce qui me reste s'est aigri en quelques jours. Une autre année où je serai ici, il suffira de m'en envoyer dix fiaschi, si tu trouves moyen de l'envoyer par quelqu'un.

Ces jours derniers, l'évêque de Minerbetti était ici; je l'ai rencontré avec messer Giorgio le peintre. Il me demanda de tes nouvelles et à propos de ton mariage, dont nous avons parlé, il m'a dit qu'il avait un bon parti à t'offrir et que de plus, la femme n'était pas à prendre pour l'amour de Dieu. Ne cherche rien d'autre, car je crois qu'il faut se hâter. Maintenant tu m'as écrit que je ne sais qui de ses parents t'ont parlé là-bas, t'ont encouragé à te marier et t'ont dit que moi-même je le désirais vivement. Ceci, tu le savais déjà par les lettres que je t'ai écrites si souvent, mais je te le redis, je ne veux pas que notre race s'éteigne. Cela n'amènerait pas la fin du monde, cependant chaque animal s'efforce de prolonger son espèce. Je désire que tu prennes une femme si tu trouves quelque chose à ton goût, c'est-à-dire une qui soit saine, bien élevée et de bonne famille. Ce sont les bons partis qui se recherchent en semblable cas, et non pas les dots. Si cependant la personne à marier n'avait pas de santé, il vaudrait mieux s'occuper de vivre pour soi que de se tuer pour avoir une famille. Je te dis ceci en dernier, car je vois que la chose traîne en longueur, et je ne voudrais pas qu'à cause de mes désirs, tu fasses une chose qui fût contre ton gré, parce que tu n'en retirerais aucun bien, et je n'en serais jamais content.

Quant à trouver ici quelque chose qui te convienne, tu peux penser que je suis le dernier au monde pour cela. Je ne vois personne, surtout les Florentins, mais si tu avais quelque chose en vue, j'aimerais que tu me préviennes avant de conclure l'affaire. Je n'ai rien d'autre à te dire. Prie Dieu pour qu'il te protège. Le 24 juin 1552.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

384. — *Rome, octobre* 1552. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Ta lettre m'a fait grand plaisir en m'apprenant que l'affaire te plaît. Comme tu en as vu deux et que tu ne sais pas au juste quelle est celle dont on t'a parlé, aie soin que l'on ne te donne pas l'une pour l'autre, comme cela est arrivé à un de mes amis. Ouvre les yeux et ne te presse pas. Quant à garantir la dot, je ferai ce que tu me diras; mais ici on m'a dit qu'il n'y en aurait pas à donner. Prends tes souliers de plomb pour ne pas être obligé de te retirer, car cela me contrarierait très fort si, soit pour la dot, soit pour autre chose, tu n'avais pas satisfaction. La famille, comme je te l'ai écrit, me plaît beaucoup, et comme il y a tout ce que l'on peut désirer en pareil cas, il ne me semble pas qu'on doive regarder à la dot; quand même elle ne serait pas comme tu la désires. Je t'ai dit d'ouvrir les yeux; comme l'on te presse, je crois que l'affaire ne doit pas être si bonne que cela. Il faut prier et faire

prier pour que l'affaire tourne bien, car de semblables choses ne se font qu'une fois.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

385. — *Rome*, 28 *octobre* 1552. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je mets ci-inclus ma réponse à Guicciardini à propos de ton mariage. Je lui écris que je suis prêt à garantir la dot sur mes biens, comment et où tu le voudras, et le prie, en cette occasion de vouloir bien nous aider. Porte-lui la lettre, il te montrera ce qu'il me semble falloir faire pour la garantie, ou autrement si tu le préfères. Je te dis de ne pas acheter chat en poche. Regarde attentivement ce qui est pour ton bien et à ton avantage, parce qu'elle pourrait être bréhaigne ou malade, et tu serais toujours malheureux. Aie le plus de soin que tu peux, et recommande-toi à Dieu. Rien d'autre à te dire. Il m'est très pénible d'écrire. Le 28 octobre 1552.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

386. — *Rome*, 5 *novembre* 1552. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Fait double emploi avec les précédentes.)

387. — *Rome*, 21 *novembre* 1552. — (M. B.) —

A Lionardo.

(Affaires d'argent et de famille.)

388. — *Rome*, 17 *décembre* 1552. — (A. B.)

A Lionardo.

(Réplique des précédentes.)

389. — *Rome*, 1552.

A Benvenuto Cellini.

Mon Benvenuto. — Je vous ai considéré pendant bien longtemps comme le plus grand orfèvre qui ait jamais été connu, et maintenant je vous considérerai comme un sculpteur aussi émérite. Je vous apprends que messer Bindo Altoviti m'a mené voir son buste en bronze, et il m'a dit qu'il était de votre main. Cela m'a fait grand plaisir, mais j'ai trouvé très regrettable qu'il fût mal éclairé, car s'il avait la lumière qui lui convient, on verrait quelle belle œuvre c'est (1).

(1) Benvenuto Cellini avait terminé le buste de Bindo Altoviti quelque temps auparavant. Il en parle longuement dans sa *Vita*, et cite cette lettre de Michel-Ange.

390. — *Rome*, 18 *mars* 1553. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Tu m'as déjà écrit au sujet de la fille de Donato Ridolfi, alliée par sa mère à la famille de Benino, et maintenant tu m'en reparles de nouveau dans ta réponse à Urbino. Je ne peux te conseiller ni te déconseiller, parce que, comme je te l'ai souvent écrit, je n'ai de renseignements sur aucune famille de Florence, et ici je ne fréquente aucun florentin; mais, puisque c'est Guicciardini qui t'en a parlé, je pense que cela pourrait te convenir, car il est ton parent et aussi un homme très honorable. Prie-le donc de ma part et pour l'amour de Dieu, de s'occuper un peu de cette affaire, soit pour celle des Ridolfi, soit pour une autre, jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose de convenable. Je lui en serai très obligé. Je fais la même demande à Francesca et me recommande à eux. Je t'ai écrit plusieurs fois de ne pas t'occuper de la dot, mais seulement de la santé et de la bonté. Si tu trouvais ces choses-là, il ne faudrait pas t'occuper de l'autre chose parce que, étant homme de bien, cela ne peut te manquer.

Urbino t'a écrit ce que l'on avait dit ici sur toi. J'en ai beaucoup de chagrin. Ne fréquente donc pas les hommes de Settignano, car tu n'en retirerais que de la honte.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

391. — *Rome*, 25 *mars* 1553. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre qu'à propos de ton mariage tu avais renoué avec les Ridolfi. Il y a quatre mois, ou plus, que je t'ai répondu que les deux partis dont tu me parlais me plaisaient. Depuis tu ne m'en a plus rien dit, de sorte que je ne te comprends pas et ne sais quelle idée tu as. Ces pourparlers ont déjà duré si longtemps que j'en suis las et ne sais plus qu'en dire. Si tu as de bons renseignements sur celle des Ridolfi et qu'elle te plaise, prends-la. S'il ne te plaît pas de prendre celle-là ni une autre, je te laisse libre. J'ai consacré soixante ans à vos affaires; maintenant je suis vieux et il me faut penser à moi. Prends qui bon te semble. Ce que tu feras sera pour toi et non pour moi qui ai peu de temps à vivre. En même temps que la tienne, j'ai reçu une lettre de Guicciardino et comme il me disait la même chose que toi, je ne lui réponds pas directement. Il ne m'arrive rien d'autre. Le 25 mars 1553.

Michelagniolo, à Rome.

392. — *Rome*, 22 *avril* 1553. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que tu avais repris les pourparlers à propos de la fille de Donato

Ridolfi et que la chose était décidée. Que Dieu en soit remercié. Prie-le pour qu'avec sa grâce, cette affaire ait une bonne issue. Au sujet de la garantie de la dot, j'ai fait mettre la procuration à ton nom et te l'envoie avec ceci pour que tu prennes sur mes biens, où tu voudras, le montant de la dot qui est de mille cinq cents ducats de sept lires l'un. J'ai parlé avec messer Lorenzo Ridolfi et lui ai dit les paroles que j'ai crues les plus convenables. Je n'ai pas autre chose à te dire pour l'instant. Tu m'écriras comment va l'affaire et je verrai à envoyer quelque chose, comme c'est l'usage.

Le 22 avril 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

393. — *Rome*, 30 *avril* 1553. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Michel-Ange envoie une procuration pour la garantie de la dot.)

394. — *Rome*, 20 *mai* 1553. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre qu'enfin tu as ta femme chez toi (1), que tu en es très satisfait, que tu me salues de sa part et que tu n'as pas encore garanti la dot. Pour la satisfaction que tu as, j'en suis

(1) Lionardo avait épousé, le 16 mai 1553, Cassandra Ridolfi.

très heureux, et il me semble que l'on doit toujours remercier Dieu, autant que cela est possible. Quant à garantir la dot, si tu ne l'as pas fait, ne la garantis pas et ouvre l'œil, parce qu'à propos des questions d'argent, il survient toujours quelque discorde. Je ne m'entends pas à ces choses-là, mais il me semble qu'à ta place, j'aurais préféré arranger toutes ces choses avant d'amener la femme à la maison. Remercie-la du salut qu'elle m'envoie et offre-lui quelque chose de ma part. Tu sauras mieux le faire de vive voix que moi par écrit. Malgré tout, je veux que l'on voie qu'elle est la femme de mon neveu. Urbino étant absent, je n'ai encore rien pu faire pour elle, mais je compte lui donner une preuve de mon affection, maintenant qu'il est revenu depuis deux jours. On m'a dit qu'un beau collier de belles perles ferait bien. J'ai chargé un orfèvre, ami d'Urbino, d'en chercher; j'espère qu'il les trouvera, mais, à elle, ne lui en dis rien encore. Si tu croyais qu'autre chose fasse mieux l'affaire, préviens-moi. Rien d'autre à te dire. Fais en sorte de vivre; mets-toi dans l'esprit que le nombre des veuves est bien plus grand que celui des veufs.

Le vingt mai, 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

395. — *Rome*, 21 *juin* 1553. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu l'envoi que tu m'as fait, des

quarante-quatre fiaschi de trebbiano. Il est très bon, mais il y en a trop, parce que je n'ai plus personne à qui le donner comme j'en avais l'habitude. Si je suis vivant l'année prochaine, je ne veux plus que tu m'en envoies.

Je me suis procuré deux bagues pour Cassandra; une en diamant, l'autre en rubis. Je ne sais pas par qui les lui envoyer. Urbino m'a dit qu'un de tes amis, Lattanzio de San Gimignano, partait d'ici après la Saint-Jean. J'ai pensé les lui donner pour qu'il te les porte. Adresse-moi plutôt quelqu'un de sûr pour qu'il ne les change pas et qu'il ne leur arrive pas de mal. Dis-moi le plus vite possible ce que tu veux que je fasse. Quand tu les auras, j'aimerais bien que tu les fasses estimer, pour voir si je n'ai pas été trompé, parce que je ne m'y connais pas.

Le 21 juin 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

396. — *Rome, 22 juillet* 1553. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai envoyé deux bagues par le courrier, une en diamant, et une en rubis; je les ai envoyées dans une petite boîte ficelée comme tu me l'as indiqué. Tu donneras trois jules au courrier pour le port. Je lui en ai promis trois autres s'il me porte le reçu. Fais-en un. J'aimerais que tu fasses voir ces bagues et me dises à combien elles sont estimées. Rien de plus à te dire.

Le 22 juillet 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(Derrière, sous l'adresse, de la main de Michel-Ange). Donne trois jules pour le port.

397. — *Rome*, 5 *août* 1553. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les huit chemises; elles sont belles, surtout comme toile; elles me plaisent beaucoup. Mais cependant je serais peiné que vous vous priviez, parce que je n'en ai pas besoin. Remercie Cassandra de ma part et offre-lui ce que je peux trouver ici, soit des objets de Rome, soit d'autres choses que je lui enverrais volontiers. J'ai le reçu des deux bagues, et j'ai appris combien elles ont été estimées. J'en suis heureux, parce que je suis sûr de ne pas avoir été trompé. J'ai envoyé de petites choses, mais une autre fois je lui offrirai volontiers ce qui pourrait lui plaire, suivant ce que tu me diras. Rien d'autre à te dire à ce sujet. Porte-toi bien et vis en paix.

Le 5 août 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

398. — *Rome*, 24 *octobre* 1553. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que Cassandra

est enceinte. Cela m'a fait un très grand plaisir, parce que j'espère qu'il restera quelque héritier de notre race, soit garçon, soit fille. Il faut remercier Dieu de tout cela.

Ces jours-ci, Cepperello est revenu de Florence et a dit à Urbino qu'il voulait me parler. Je pense que c'est au sujet de la ferme qui est voisine de la nôtre. Dis-moi si là-bas il vous a dit quelque chose parce que, si on pouvait l'avoir, cela ferait bien notre affaire.

Rien de plus à te dire. Salue messer Giovan Francesco de ma part et dis-moi comment il va.

Le 24 octobre 1553.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

399. — *Rome, mars* 1554. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — La semaine dernière j'ai reçu ta lettre où tu me dis la joie que Cassandra continue à te donner. Il nous en faut remercier Dieu, d'autant plus que c'est une chose très rare. Remercie-la et recommande-moi à elle. Si quelqu'une des choses d'ici lui plaisait, dis-le moi. A propos du nom à donner au fils que tu attends, il me semble que tu dois lui donner le nom de ton père, et si c'est une fille, celui de notre mère, c'est-à-dire Buonarroto et Francesca. Néanmoins je m'en remets à toi. Rien de plus à te dire. Ménage-toi et porte-toi bien.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

400. — *Rome, avril* 1554. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que Cassandra est sur le point d'accoucher et que tu voudrais avoir mon avis au sujet du nom des enfants. Pour une fille, si c'en est une, tu me dis que tu es décidé au sujet du nom qu'il est convenable qu'elle porte; pour un

garçon, si c'en est un, je ne sais que te dire. J'aimerais bien que le nom de Buonarroto ne manque pas chez nous, parce qu'il est déjà dans notre maison depuis trois cents ans. Je n'ai pas autre chose à te dire, et cela me coûte beaucoup d'écrire. Veille à ta santé.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

401. — *Rome*, 21 *avril* 1554. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'apprends par ta lettre que Cassandra est accouchée d'un beau garçon, qu'elle va bien et que vous donnerez à l'enfant le nom de Buonarroto. J'ai été très heureux de tout cela. Dieu en soit remercié. Qu'il le rende bon pour qu'il nous fasse honneur et continue la famille. Remercie Cassandra de ma part et recommande-moi à elle. Rien de plus. Je t'écris brièvement parce que je n'ai pas le temps. Le vingt et un avril 1554.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

402. — *Rome*, *avril* 1554. —

A GIORGIO VASARI.

Messer Giorgio, cher ami. — Votre lettre m'a fait un très grand plaisir en me prouvant que vous vous souveniez du pauvre vieux et plus encore parce que vous vous êtes trouvé à la fête dont vous me parlez

pour la naissance d'un autre Buonarroto. Je vous en remercie autant que cela m'est possible, mais une telle pompe me déplaît, parce que l'homme ne doit pas rire quand tout le monde pleure. Il me semble que Lionardo a bien mal jugé, surtout de faire une telle fête pour quelqu'un qui naît, quand une telle allégresse doit se réserver à la mort de celui qui a bien vécu. Rien de plus à vous dire. Je vous remercie infiniment de l'amour que vous me portez, bien que je n'en sois pas digne. Les affaires d'ici sont dans le même état. Je ne sais quel jour d'avril 1554.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

403. — *Rome*, 19 *septembre* 1554.

A GIORGIO VASARI.

Messer Giorgio, cher ami. — Vous direz avec raison que, vieux comme je le suis, c'est folie de vouloir faire des sonnets, mais, comme beaucoup prétendent que je suis tombé en enfance, j'ai voulu remplir mon rôle (1). Je vois dans votre lettre l'amour que vous me portez. Tenez pour certain que je serais heureux de savoir que mes os débiles reposeront près de ceux de mon père, comme vous m'en priez; mais si je partais d'ici, je serais cause de la ruine complète de l'œuvre de Saint Pierre, et je me chargerais d'une très grande honte et d'un très grand péché. Quand l'ouvrage sera assez

(1) A cette lettre était joint le sonnet : « Giunto è già'l corso della vita mia. »

avancé pour qu'on n'y puisse rien changer, j'espère faire ce que vous m'écrivez; mais n'est-ce pas déjà un péché que de faire languir de semblables mécréants qui attendent que je disparaisse au plus vite? (1)

Le 19 septembre 1554.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

404. — *Rome*, 8 *décembre* 1554. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les paniers que tu m'as envoyés; c'est-à-dire douze fromages. Ils sont très beaux et très bons. J'en ai donné quelques uns aux amis, et le reste est pour la maison. Rien d'autre à te dire à ce sujet. Quant à ma santé, étant donné mon âge, elle ne me semble pas pire que celle des autres du même âge. Je vous ai tous en grande affection, ainsi que Cassandra. Recommande-moi à elle et dis-lui que je prie Dieu pour qu'elle fasse un autre beau garçon.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) Allusion aux San Gallo.

405. — *Rome*, 26 *janvier* 1555. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'ai envoyé à Florence cent écus d'or en or que j'ai versés ici, ou plutôt envoyés par Urbino qui est avec moi, à messer Bartolomeo Bussotti à Rome, pour qu'ils te soient payés là-bas à ton ordre. Tu iras donc trouver messer Simone Rinuccini avec la cédule ci-incluse, et il te les donnera. Je voudrais que tu achètes avec cet argent, dix-neuf palmes de serge de laine, violet foncé, la plus belle que tu puisses trouver, pour faire une veste à la femme d'Urbino. Pour le reste, je voudrais que tu en fasses l'aumône, où il te semblera que besoin en est, plutôt à des jeunes filles.

Je t'ai écrit que j'avais reçu les fromages. Rien d'autre. Quand tu auras reçu les écus, préviens-moi et envoie la serge le plus vite possible. Le 26 janvier 1555.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

406. — *Rome*, 9 *février* 1555. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que tu as reçu

les cent écus que je t'ai envoyés et que tu as appris par ma lettre ce qu'il fallait en faire, c'est-à-dire m'envoyer dix-neuf palmes de serge, violet foncé, et, du reste faire une aumône comme bon te semblera, et de m'en prévenir.

Au sujet du bébé que tu attends, tu m'écris que tu as l'intention de le nommer Michelagniolo. Je te dis que si cela vous plaît, cela me plaît à moi aussi; mais, si c'est une fille, je ne sais pas quoi dire. Faites comme vous voudrez, surtout Cassandra, à laquelle tu me recommanderas. Rien d'autre à te dire. Quant à l'aumône dont je t'ai parlé, n'en dis rien. Le 9 février 1555.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

407. — *Rome, 2 mars* 1555. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu la serge; elle est très belle. Si je l'avais prise ici, elle aurait coûté beaucoup plus cher et n'aurait pas été si belle. Urbino t'en remercie infiniment.

Quant à ceux de Bardi, ce que tu as fait me plaît; ne dis pas ce que tu feras du reste. Ici on dit qu'à Florence il y a grande disette et grande misère. Le moment est donc venu pour l'homme de travailler au salut de son âme. Rien de plus à te dire. Continue et préviens-moi. Rien de plus à te dire. Le 2 mars 1555.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

408. — *Rome*, *mars* 1555. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre la mort de Michelagniolo. J'en ai eu autant de joie que de douleur, et même beaucoup plus. Il faut prendre patience et se dire que c'est mieux ainsi que s'il était mort très vieux. Toi, occupe-toi de vivre parce que, malgré tant de soins, la fortune serait sans possesseurs.

Cepperello a dit à Urbino qui vient de Florence que la femme qui possédait à vie la ferme dont il avait déjà parlé était morte. Je crois que vous vous entendrez. S'il veut la laisser à un prix raisonnable, avec une bonne garantie, prends-la. Avise-moi et je t'enverrai l'argent.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

409. — *Rome*, 30 *mars* 1555. — (A. B.) —

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

410. — *Rome*, 10 *mai* 1555. — (A. B.) —

A Lionardo.

(Se rapporte à la précédente.)

411. — *Rome*, 1555. — (A. B.)

A MESSER BARTOLOMEO AMMANATI.

Messer Bartolomeo, cher ami. — On ne peut pas nier que Bramante ait été un plus grand architecte que tout autre, depuis l'antiquité jusqu'à nous. Le plan que, le premier, il fit pour Saint Pierre, n'était pas rempli de confusion, mais il était clair et simple, lumineux et dégagé de toutes parts, de sorte qu'il ne nuisait en rien au palais. On le tint pour un chef-d'œuvre, aujourd'hui on pense encore de même, de sorte que tous ceux qui se sont éloignés de l'ordonnance de Bramante, comme l'a fait San Gallo, se sont éloignés de la vérité. Ceux qui ne sont pas aveuglés par la passion peuvent voir, d'après son modèle, qu'il en est ainsi. D'abord, San Gallo, avec l'enceinte qu'il a ajoutée à l'extérieur, enlève toute la clarté au plan de Bramante; et outre cela, il l'enlève aussi à son propre plan. Il y a en haut et en bas tant de recoins obscurs, qu'ils facilitent grandement une quantité de vilenies : comme de cacher des bannis, de faire de la fausse monnaie, d'engrosser des moniales et autres ribauderies. Le soir, quand on fermerait l'église, il faudrait vingt-cinq hommes pour chercher ceux qui resteraient cachés. On ne les trouverait qu'avec peine, ou plutôt on les y laisserait.

Il y aurait encore un autre inconvénient. Pour construire l'enceinte ajoutée dehors au modèle de Bramante, il faudra jeter à terre la chapelle de Paul, les chambres de Piombo, la Ruota et beaucoup d'autres

choses. Je crois que la chapelle de Sixte elle-même ne resterait pas debout. Quant à la partie faite du pourtour extérieur, on prétend qu'elle a coûté cent mille écus. Ce n'est pas vrai, parce qu'on la ferait avec seize mille. En la démolissant, on perdrait peu de chose, parce que les pierres qui sont dans les fondations ne pourraient arriver plus à propos. On économiserait ainsi à la fabrique deux cent mille écus et trente ans de travail. C'est là mon avis sans aucun parti pris, parce que la victoire serait pour moi une très grande perte. Si vous pouvez faire savoir ceci au Pape, faites-le, vous me ferez plaisir. Je ne suis pas en état de le faire moi-même.

Votre MICHELAGNIOLO.

Si on conserve le modèle de San Gallo, il est à craindre que tout ce qui s'est fait de mon temps ne soit démoli, ce qui serait une très grande perte.

412. — *Rome*, 11 *mai* 1555. — (A. B.)

A MESSER GIORGIO VASARI, TRÈS EXCELLENT PEINTRE, A FLORENCE.

J'ai été employé par force à l'œuvre de Saint Pierre, et j'ai travaillé pendant huit ans, non seulement gratuitement, mais à mon très grand dommage et déplaisir. Maintenant que le travail avance, que l'on a de l'argent à dépenser et que je suis sur le point d'élever la coupole, si je m'en allais, ce serait la ruine de cette œuvre. J'en aurais très grande honte devant toute la Chrétienté,

et je chargerais mon âme d'un très grand péché. C'est pourquoi je vous prie, cher messer Giorgio, de remercier le Duc de ma part pour les très gracieuses offres que vous me faites, et de prier Sa Seigneurie, qu'avec sa permission et sa bonne grâce, je puisse continuer à travailler ici, jusqu'à ce que je puisse m'en aller honorablement, considéré et sans péché.

Le onze mai 1555.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

413. — *Rome*, 25 *mai* 1555. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

414. — *Rome*, 22 *juin* 1555. — (A. B.) —

A LIONARDO.

(Lettre d'affaires.)

415. — *Rome*, 22 *juin* 1555.

A MON CHER MESSER GIORGIO VASARI, A FLORENCE.

Messer Giorgio, cher ami. — Un de ces soirs est venu me trouver à la maison un jeune homme très distingué et courtois, messer Lionardo (1) camérier

(1) Lionardo Marinozzi d'Ancône, camérier du Duc Cosme de Médicis.

du Duc; et de la part de sa Seigneurie, avec l'assurance de son affectueuse sympathie, il me fit les mêmes offres que vous dans votre dernière lettre. Je lui ai répondu ce que je vous avais répondu à vous-même, c'est-à-dire de remercier le Duc de ma part pour ses offres très généreuses, le plus et du mieux qu'il le pourrait, et de prier sa Seigneurie de me permettre de continuer ici l'œuvre de Saint Pierre, jusqu'à ce qu'elle soit terminée ou qu'on ne puisse plus la changer, ni lui donner une autre forme; parce que si je partais avant cela, je serais cause d'une grande ruine, d'une grande honte et d'un grand péché. Pour l'amour de Dieu et de Saint Pierre, je vous prie d'adresser ma requête au duc et de me recommander à sa Seigneurie.

Mon cher messer Giorgio, je sais que vous reconnaissez à mon écriture que j'en suis à ma vingt-quatrième heure, et qu'il ne naît en moi aucune pensée où la mort ne soit pour ainsi dire sculptée. Dieu veuille que je la fasse attendre quelques années encore.

Le 22 juin 1555.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

416. — *Rome*, 5 *juillet* 1555. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu me dis dans ta dernière lettre que tu es d'accord avec l'Administrateur de Bonifazio au sujet de mes terres de Sainte Catherine; il en prendrait pour trois cent vingt écus, et tu me demandes

de t'envoyer la procuration. De toute façon, je te l'enverrai la semaine prochaine. Je n'ai pas pu le faire jusqu'ici à cause d'un horrible mal qui m'est venu au pied, qui m'a empêché de sortir et m'a ennuyé à tous égards. On dit que c'est une sorte de goutte. Il ne manquait plus que cela à ma vieillesse ! Cependant maintenant je vais très bien. De toute façon je t'enverrai la procuration la semaine prochaine. Tiens ferme l'accord, car il me plaît beaucoup. Je n'ai plus rien à te dire.

Le cinq juillet 1555.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

417. — *Rome*, 13 *juillet* 1555. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'envoie la procuration pour que tu puisses céder les terres de Sainte Catherine à l'Administrateur ou à qui tu voudras. Quant à l'argent, toi et Gismondo, faites-en ce qui vous semblera bon. Si les terres dont tu me parles, qui appartinrent à Niccolo delle Buca avaient un bon revenu, elles me plairaient.

Ci-inclus sera une lettre pour Gismondo; encourage-le de ma part à la patience, et dis-lui que, moi aussi, j'ai eu ma part de souffrances. Veille à ce qu'il ne manque de rien. Le 13 juillet 1555.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

418. — *Rome*, 28 *septembre* 1555. — (C. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que le Duc (1) avait été voir les deux modèles de la façade de Saint Laurent (2) et que Sa Seigneurie les a demandés. Je te dis que tu devais les envoyer immédiatement, là où Sa Seigneurie le voulait, sans m'écrire à ce sujet. Tu agiras ainsi pour toute autre chose, s'il y en a une autre qui lui plaise.

Ci-inclus sera la réponse de la lettre de messer Giorgio. Au sujet de l'escalier de la Bibliothèque (3), je lui en parle comme si je l'avais vu dans un songe dont je puisse à peine me souvenir. Je t'envoie sa lettre ouverte pour que tu la lises et la lui remette ouverte.

Je suis heureux que vous alliez tous bien, toi, Cassandra et le petit, mais j'ai beaucoup de peine pour Gismondo et je m'en tourmente fort. Moi non plus je ne suis pas sans misères et sans beaucoup de soucis et d'ennuis; d'autant plus que pendant trois mois, Urbino a été malade, au lit, et qu'il y est encore. Cela m'a beaucoup fatigué et ennuyé. Il faut remercier Dieu de tout ce qui nous arrive. Encourage Gismondi de ma part et aide-le autant que tu le peux. Le 28 septembre 1555.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

(1) Cosme de Médicis.
(2) Ces deux modèles ont été perdus.
(3) Bibliothèque Laurentienne.

419. — *Rome*, 30 *novembre* 1555. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre, non sans très grande douleur la mort de mon frère (1). Il faut prendre patience. Comme il est mort avec toute sa connaissance et avec tous les sacrements ordonnés par l'Église, il en faut remercier Dieu.

Je vis ici dans de grands ennuis. Urbino est encore au lit, dans un très mauvais état; je ne sais comment cela tournera. J'en ai autant de chagrin que s'il était mon fils, parce qu'il est resté très fidèlement avec moi depuis vingt-cinq ans. Comme je suis vieux, je n'ai pas le temps d'en former un autre à mon idée, c'est pourquoi j'ai tant de chagrin. Si tu connais à Florence quelque dévote personne, dis-lui de prier Dieu pour sa santé.

Le trente novembre 1555.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

420. — *Rome*, 4 *décembre* 1555. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Au sujet de la somme dont tu me parles, laissée par Gismondo, je te dis que tout doit te rester. Fais-en sorte d'observer le testament et de prier pour

(1) Gismondo mourut le 13 novembre 1555.

son âme; c'est la seule chose que l'on puisse faire pour lui.

Je t'avertis qu'hier au soir trois décembre à quatre heures, Francesco, dit Urbino, à mon grand chagrin, est mort. Cela m'a laissé si affligé et si troublé qu'à cause de l'amour que je lui portais, il m'aurait été plus doux de mourir avec lui. Il ne méritait pas moins. Il était devenu un homme de valeur, plein de foi et de loyauté. Depuis sa mort, il me semble que je suis sans vie; je ne peux pas retrouver la paix. C'est pourquoi je serais heureux de te voir, mais je ne sais pas si, à cause de l'amour de ta femme, tu peux quitter Florence. Dis-moi si dans un mois ou un mois et demi tu peux venir jusqu'ici; j'entends toujours avec la permission du Duc. Si je t'ai dit de venir avec la permission du Duc, c'est pour ton bien, mais je ne crois pas que tu en aies besoin. Arrange cela comme tu le voudras et je t'écrirai quand il faudra partir, parce qu'auparavant je veux que la femme d'Urbino ait quitté la maison.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

421. — *Rome*, 11 *janvier* 1556. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — La semaine dernière, en t'annonçant la mort d'Urbino, je t'ai dit que j'étais fort troublé et très malheureux, et que j'aimerais que tu viennes jusqu'ici. Je t'écris de nouveau de tout mettre en ordre et de venir, si toutefois tu peux arranger tes affaires pour pouvoir t'absenter pendant un mois sans inconvénient et sans danger. Si cela ne se pouvait pas, ou que tu craignes ensuite d'en avoir des ennuis, ou qu'à cause des routes ou pour autre chose le temps ne te semble pas propice, attends. Quand tu en auras le temps, viens, car je suis vieux et voudrais te parler avant de mourir. Rien de plus à te dire. Si quelqu'un d'autre t'a écrit, ne crois rien, sinon mes lettres. Le onze janvier 1556.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

422. — *Rome*, 23 *février* 1556.

A messer Giorgio Vasari, mon cher ami, a Florence.

Messer Giorgio, cher ami. — Je ne peux écrire que difficilement, mais je veux cependant répondre quelque

chose à votre lettre. Vous savez qu'Urbino est mort. Dieu, en cette circonstance, m'a fait une très grande grâce, mais j'en eus une lourde peine et une douleur infinie. La grâce a été qu'étant en vie, il m'aidait à vivre, et qu'en mourant il m'a appris, non seulement à mourir sans crainte, mais encore à désirer la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans, et je l'ai toujours trouvé très loyal et très fidèle; et maintenant que je l'avais enrichi et que je le considérais comme le soutien de ma vieillesse, il m'a été enlevé; il ne m'est pas resté d'autre espoir que de le revoir en paradis. Dieu m'a donné un gage de cette espérance dans la très heureuse mort qu'il a faite. Il lui coûtait bien moins de mourir que de me laisser vivant en ce monde trompeur, avec tant de tourments. Comme la meilleure partie de moi-même s'en est allée avec lui, il ne me reste qu'une immense misère. Je me recommande à vous et vous prie de m'excuser près de messer Benvenuto (1) de n'avoir pas répondu à sa lettre; mais ces tristes pensers me causent tant de douleur que je ne peux plus écrire. Recommandez-moi à lui, et moi je me recommande à vous. Le 23 février 1556.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

423. — *Rome, 7 mars* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta lettre que vous êtes

(1) Benvenuto Cellini.

arrivés à bon port. J'en suis très heureux, et surtout que Cassandra aille bien et tous les autres aussi. J'en suis au même point que quand tu es parti, et au lieu de recouvrer mes avances, je n'ai encore reçu que de bonnes paroles. Je resterai pour voir, autant que je le pourrai, ce qu'il adviendra.

Je suis toujours disposé, comme je te l'ai dit, à placer deux mille écus, soit sur une maison, soit en terres. Si tu trouves quelque chose de bien, dis-le moi.

La femme d'Urbino me fait demander sept brasses de drap noir, beau et léger; aussitôt elle m'enverra l'argent que cela coûtera. Je voudrais que tu me le procures. Comme je dois t'envoyer de l'argent, sur la somme de cent écus que je te ferai parvenir, paie le drap, et ce qui restera, emploie-le comme c'est convenu. Rien d'autre. Remercie Cassandra et recommande-moi à elle.

Le 7 mars 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

424. — *Rome*, 11 *avril* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu as eu bien tort de confier le drap à un gredin. Je l'attends ici et le fait attendre à d'autres depuis un mois; cela m'a causé de très grands ennuis. Je t'en prie, cherche à savoir ce que ce coquin de muletier en a fait. Si on le retrouve, envoie-le, le plus vite possible. Si on ne le retrouve pas et que l'on ait

des preuves de sa culpabilité, fais châtier ce voleur et envoie-moi sept autres brasses que tu lui feras payer. Les tourments ne me manquaient pas. J'en ai eu et j'en ai encore plus d'ennuis et de désagréments que je ne peux dire.

Je répondrai une autre fois à la lettre de Francesca, parce que maintenant je ne peux pas écrire. Recommande-moi à elle, à Michele, et à tous les autres. Le onze avril 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

425. — *Rome, 25 avril* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu le drap, Dieu merci ! et comme je trouve un muletier honnête, je l'enverrai à Cornélia.

Je ne t'ai jamais répondu au sujet de la maison à acheter, parce que j'ai eu autre chose à penser. Maintenant je te dis que l'endroit ne me plaît pas, parce que je le trouve trop étroit et triste. Je voudrais un endroit plus dégagé et aéré. Ne regarde pas à la dépense, et s'il n'y a pas de maisons, prends des terres. Autant que possible je voudrais me débarrasser du petit capital que j'ai ici, parce que j'ai beaucoup baissé depuis la mort d'Urbino; chaque heure pourrait être ma dernière et Dieu sait comment les choses vont quand nous n'y sommes plus. Pense à ce que je t'écris, car c'est très important.

Je voudrais et j'aimerais que tu me dises comment

tu as réglé les aumônes et s'il vous serait possible d'en faire d'autres. Il ne m'arrive rien d'autre. Recommande-moi à Cassandra et prends soin de ta vie, le plus que tu le peux, afin que notre fortune ne reste pas sans personne. Le 25 avril 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

426. — *Rome*, 8 *mai* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Se rapporte à la précédente.)

427. — *Rome*, 28 *mai* 1556.

A MESSER GIORGIO VASARI, AMI TRÈS CHER, A FLORENCE.

Messer Giorgio. — Je n'ai parlé à messer Salustio (1) ni hier, ni avant-hier, ni les jours précédents, car il n'était pas à Rome. Il me semble qu'il est tout disposé à vous faire plaisir, mais il croit qu'il vaut mieux attendre que l'occasion se présente. Il dit que le Pape a le désir de placer votre tableau (2) autre part. Comme pour cela Sa Sainteté ne fera rien sans lui demander conseil, il le fera placer où cela lui semblera le mieux. Il sera temps alors de lui reparler de votre demande. J'espère

(1) Sallustio Peruzzi, architecte du Pape.

(2) Vasari n'ayant pu se faire payer ce tableau, exécuté cependant à la demande du Pape, le reprit et l'envoya à Santa Maria della Pieve, à Arezzo.

qu'il pourra vous être utile, car il le désire vivement. Le 28 mai 1556.

Votre MICHELAGNIOLO, à Rome.

428. — *Rome*, 31 *mai* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je n'ai pas répondu à ta dernière lettre parce que je ne l'ai pas pu. Je te dis aujourd'hui, à propos de la ferme de Cepperello, que si on la laisse à un prix raisonnable, il faut la prendre de toute façon. Je te dis encore qu'outre la ferme de Cepperello, il faut placer deux mille écus où cela te semblera bon, car, pour la maison si tu n'en trouves pas une à ton gré dans un endroit aéré et découvert, je préfère de beaucoup que tu prennes des terres.

J'ai reçu une lettre de Francesca me priant d'envoyer une aumône de dix écus à son confesseur pour qu'il place une jeune fille pauvre au couvent de Sainte Lucie. Je veux le faire pour l'amour de Francesca, car je sais que si ce n'était pas une bonne œuvre, elle ne me le demanderait pas. Mais je ne sais comment envoyer cette somme à Florence. Si le confesseur avait ici un ami à qui on puisse se fier, je les lui donnerais quand il me le dirait.

Je suis très heureux que Cassandra aille bien, comme tu me l'écris. Recommande-moi à elle et gardez-vous en bonne santé.

Le dernier jour de mai 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

429. — *Rome, juin* 1556. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu le baril de haricots blancs et rouges, ainsi que les pois et le miel. Si je ne te l'ai pas écrit plus tôt, c'est parce que ce n'était pas très important et que d'écrire m'ennuie beaucoup. Rien d'autre à te dire. Tiens-toi en bonne santé. Je suis vieux et malade. S'il m'arrive quelque chose de dangereux je te le ferai savoir si j'en ai le temps. Si tu vois messer Giorgio, dis-lui que je ne peux pas l'aider dans ses affaires. Je l'aurais fait volontiers. Messer Salustio à qui j'en ai parlé m'a répondu que malgré toute la peine qu'il s'était donnée, il n'avait obtenu aucun résultat. Il me semble qu'il faudrait s'adresser à messer Piergiovanni (1).

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

430. — *Rome*, 27 *juin* 1556. — (A. B.)

A Lionardo.

(Lettre d'affaires.)

431. — *Rome*, 4 *juillet* 1556. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'étais trop pressé pour t'écrire au sujet

(1) Tantecose.

du trebbiano. Je l'ai reçu, c'est-à-dire trente-six fiaschi. Il est le meilleur que tu aies jamais envoyé. Je t'en remercie, mais suis peiné que tu aies fait cette dépense, surtout parce que tous mes amis sont partis et que je n'ai personne à qui le donner.

Quant à la ferme de Cepperello, tu as trop fait voir que tu la voulais; c'est tout le contraire de ce que je t'ai dit ici. Cela suffit pour que la veuve de mauvaise vie veuille en donner un trésor. Ce sont des ruses grossières pour me faire marcher. Il en sera ce que tu voudras. Fais du mieux que tu pourras. Prends-la et dis-moi où et comment je dois te faire payer l'argent, le moins ostensiblement possible. Rien de plus à te dire. Je suis heureux que vous alliez tous bien. Dieu en soit loué !

Le 4 juillet 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

432. — *Rome*, 26 *juillet* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre que tu étais d'accord avec Cepperello pour le prix. Maintenant je te dis, bien que ce soit de cent écus trop cher, que tu as bien fait, mais avant de faire verser l'argent là-bas, je voudrais que tu te renseignes avec soin sur la caution, pour que tu ne coures pas pour rien, comme tu as fait jusqu'à présent, et que tu me préviennes du montant de la somme que je dois te faire verser là-bas

en or ou en monnais de dix. Si je tarde quelques jours à te faire remettre cet argent, c'est que je ne pourrai pas faire autrement, parce que j'ai autre chose à penser et plus que tu ne le crois, et que je n'ai personne pour m'aider en cette affaire. Bastiano (1) est très malade et je crains qu'il ne meure. Tiens ferme le marché avec Cepperello. Rien d'autre à te dire. J'espère que vous allez tous bien et Cassandra aussi. Recommande-moi à elle et prions Dieu qu'il nous aide, car nous en avons besoin.

Le vingt-cinq juillet 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

433. — *Rome*, 1er *août* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Ta frénésie me fait tort d'au moins cinquante ducats d'or, mais j'ai davantage de peine en voyant que tu fais plus de cas d'un morceau de terre que de mes paroles. Tu sais ce que je t'ai dit : ne pas laisser voir que je le voulais, et nous faire prier pour acheter; et toi, aussitôt que tu fus là-bas, tu courus les courtiers avec grande hâte. Maintenant, puisque c'est fait, soigne-toi et jouis-en.

Hier j'ai reçu ta lettre, venue très rapidement, où tu m'écris que tu es prêt à faire le contrat; que le tout monte à six cent cinquante écus d'or en or et que je

(1) Bastiano Malenotti de San Gimigniano était entré au service de Michel-Ange pour remplacer Urbino.

dois donner cet argent à messer Francesco Bandini pour qu'il te les fasse verser à Florence chez les Capponi. Ce sera fait, mais pas avant la semaine prochaine. Quand Bastiano ira mieux et pourra sortir, il ira les porter à la banque, parce que je n'ai personne d'autre pour me servir. Il ne m'arrive rien d'autre.

Le premier août 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

434. — *Rome*, 8 *août* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Bastiano a commencé à sortir; et lundi ou mardi il ira donc porter à Bandini l'argent qui te sera versé à Florence, de la même manière que tu m'as indiquée. Quant à l'achat, tu t'es conduit à ton idée et non à la mienne. Cela me fait tort d'au moins cinquante écus. Il est bien vrai que l'amour-propre égare tous les hommes. Souviens-toi de ton père et de la mort qu'il a faite, et moi, grâce à Dieu, je suis encore vivant. Rien d'autre.

Le 8 août 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

435. — *Rome*, 15 *août* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai porté hier matin à la banque de

Bandini six cents écus d'or en or. Ci-inclus la lettre de change. Va et verse-les comme il est convenu. A propos de l'argent, tu m'écris que je t'avais dit de le dépenser à ton idée. Tu sais bien qu'il ne s'agissait pas du tout de la ferme de Cepperello qui est vieille, qui sert depuis plus de vingt ans et qui déjà donnait des ennuis à son propriétaire, mais tu as voulu juger et agir à ton idée. La chose est faite. Veille à bien vivre et à faire peu de bruit, surtout à Settignano. Il ne vous manquerait plus que d'être la fable des habitants, toi et ta femme, ici et à Florence. Je ne t'écris pas au hasard, mais parce que tu as un cerveau qui est tout le contraire du mien. Rien d'autre à te dire. Le 15 août 1556.

La lettre de change sera avec celle-ci.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

436. — *Rome, septembre* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — En ce qui concerne l'accomplissement du vœu dont tu me parles, je te dis que ce n'est pas le moment d'aller se promener; je veux dire pour l'instant. Quant à nommer Michelagniolo l'enfant que tu attends, cela me plaît, ou un autre nom, pourvu qu'il soit déjà dans la famille. Giovansimone serait bien aussi. Fais comme tu voudras, je serai content. Rien de plus à te dire.

Le... septembre 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

437. — *Rome*, 31 *octobre* 1556. — (M. B.)

A Lionardo Buonarroto Simone, mon très cher neveu, a Florence.

Je recommande ce pli aux Cortesi pour qu'ils le remettent de suite. A Florence.

Lionardo, mon très cher neveu. — Voici plusieurs jours que j'ai reçu ta lettre à laquelle je n'ai pas répondu plus tôt, parce que je n'en ai pas eu le loisir. Maintenant je répondrai à tout pour que tu ne t'étonnes pas et comprennes. Voici plus d'un mois que, le travail de la fabrique de Saint Pierre étant suspendu, je me disposai à aller à Lorette faire mes dévotions. Étant à Spolète, je me suis trouvé un peu fatigué et m'y suis arrêté quelques jours (1) pour me reposer. Une fois là, je ne pus poursuivre mes intentions, car un homme me fut mandé en poste pour que je retourne à Rome. Pour ne pas désobéir, je me suis mis en route et retournai à Rome où je suis, grâce à Dieu; et ici nous sommes à la grâce de Dieu, à cause des circonstances fâcheuses dans lesquelles nous nous trouvons (2). Je ne m'étendrai pas davantage, sinon pour dire qu'ici on espère la paix. Qu'il en soit comme Dieu le veut. Sois attentif à être

(1) quarante jours environ.

(2) Rome était menacée par les troupes espagnoles qui ayant à leur tête le duc d'Alva, partirent de Naples le 1er septembre pour envahir des États de l'Église.

en bonne santé, en priant Dieu de nous aider. De Rome, le dernier jour d'octobre 1556.

Comme ton père.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

438. — *Rome*, 19 *décembre* 1556. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai écrit à propos de mon retour à Rome. Depuis j'ai reçu ta lettre m'apprenant que Cassandra était accouchée d'une petite fille qui est morte quelques jours plus tard. J'en ai eu beaucoup de chagrin, mais ne m'en suis pas étonné, parce que nous n'avons pas, à Florence, l'habitude d'avoir beaucoup d'enfants. Prie Dieu pour que celui que tu as vive, et toi vis aussi pour que tout votre avoir n'aille pas à l'hôpital. Rien d'autre. Recommande-moi à Cassandra et à Dieu, car j'en ai besoin.

Ci-inclus sera une lettre pour messer Giorgio le peintre; donne-la le plus vite possible.

Le 19 décembre 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Florence.

439. — *Rome*, 28 *décembre* 1556.

A GIORGIO VASARI.

Messer Giorgio. — J'ai reçu le petit livre de messer

Cosimo (1) que vous m'avez envoyé. Ci-inclus sera une lettre de remerciements pour Sa Seigneurie. Je vous prie de la lui remettre et de me recommander à Elle. Malgré beaucoup de fatigues et de dépenses, j'ai eu un très grand plaisir à visiter les ermites dans les montagnes de Spolète, de sorte que je n'ai rapporté à Rome qu'à peine la moitié de moi-même; ce n'est vraiment qu'au milieu des bois qu'on trouve la paix. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Je suis content que vous soyez heureux et en bonne santé. Je me recommande à vous.

Le 18 décembre 1556.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) *Difesa della lingua fiorentina e di Dante, con le regole di far bella e numerosa la prosa. De Carlo Lenzoni.* Celui-ci étant mort avant d'avoir pu achever son ouvrage, le livre fut terminé par Giambullari, et imprimé par Bartoli en 1566.

440. — *Rome*, 6 *février* 1557. — (A. B.)

A Son très cher Lionardo Buonarroti, son très cher neveu, a Florence.

Très cher Lionardo. — J'ai reçu votre lettre et vu ce que tu m'écris au sujet de Son Excellence. Je te demanderai de donner celle qui se trouve ci-incluse à messer Lionardo; excuse-moi. Je ne veux pas manquer à la promesse faite à Son Excellence, et quand le moment sera venu, je n'y manquerai pas, mais je ne peux le faire tout de suite, parce qu'il faut terminer mes affaires d'ici. Je ne peux rien te dire de plus là-dessus, parce que je n'ai eu tes lettres que samedi vers les deux heures. Veille à être en bonne santé et que Dieu te garde.

De Rome le 6 février 1557.

Michelagniolo.

441. — *Rome*, 13 *février* 1557. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Messer Lionardo, envoyé du Duc de Florence, vint me trouver il y a environ deux ans, pour me dire que Sa Seigneurie aurait été très heureuse de me voir

retourner à Florence. Il me fit de nombreuses offres de sa part (1). Je lui ai répondu de prier Sa Seigneurie de m'accorder quelque temps pour me permettre de pousser l'œuvre de Saint Pierre, à un point où on ne pourra plus rien y changer, ni prendre d'autres plans que les miens. N'ayant rien appris d'autre depuis, j'ai continué à travailler à la Fabrique et n'en suis pas encore au point voulu. De plus il m'a fallu faire un modèle en bois, avec la coupole et la lanterne, pour la laisser terminée exactement comme elle doit l'être (2). Cela m'est demandé par tout Rome, surtout par le Révérendissime Cardinal de Carpi. Je crois bien que pour le faire, il me faudra rester ici pendant au moins un an. Je prie le Duc de m'accorder cela pour l'amour de Dieu et de Saint Pierre, afin que je puisse retourner à Florence sans cet aiguillon et avec le désir de ne plus revenir à Rome. Quant à la cessation des travaux, ce n'est pas vrai parce que, comme on peut le voir, il y a soixante hommes qui y travaillent, tant tailleurs de pierre que maçons et manœuvres, et avec l'espoir de continuer.

Je voudrais que tu lises cette lettre au Duc et que tu pries de ma part Sa Seigneurie de me faire grâce de cette année dont j'ai besoin, avant de retourner à

(1) En 1552 Cosme de Médicis voulant faire revenir Michel-Ange à Florence, lui fit proposer par son ambassadeur de le nommer Sénateur. Michel-Ange refusa.

(2) Cette maquette, haute de $5^{m}49$ et large de $3^{m}86$, est encore conservée aux Archives de Saint Pierre. Elle est très différente de ce qu'ont fait les successeurs de Michel-Ange.

Florence, parce que, si on changeait le plan de ladite Fabrique, comme la jalousie cherche à le faire, ce serait comme si on n'avait rien fait jusqu'à présent.

442. — *Rome*, 28 *mars* 1557. — (B. V.)

A Cornélia, veuve d'Urbino.

Bien coupable est celui qui, si vite, oublie tant d'amour.

Je m'étais aperçu que tu t'étais fâchée avec moi, mais je n'en trouvais pas la raison. Je crois maintenant, par ta dernière lettre, en avoir compris le pourquoi. Quand tu m'as envoyé les fromages, tu m'as écrit que tu voulais m'envoyer plusieurs autres choses, mais que les mouchoirs n'étaient pas encore finis. Afin que tu ne fasses pas de dépenses pour moi, je t'ai écrit de ne plus rien m'envoyer, mais de me demander ce qui te plairait et de me faire ainsi un très grand plaisir puisque tu savais, ou plutôt étais certaine, de l'amour que j'avais pour Urbino, bien qu'il soit mort, et pour tout ce qui le touche. Quant à aller là-bas voir les enfants (1), ou faire venir ici Michelagniolo, il faut que je te dise dans quelles conditions je me trouve. Il n'est pas à propos de faire venir Michelagniolo, parce que je suis sans femme et sans gouvernante. L'enfant est encore trop jeune, et il pourrait lui arriver quelque chose, ce dont je serais très contrarié. De

(1) Michel-Ange était le tuteur des enfants d'Urbino et, de plus, le parrain de Michelagniolo.

plus, Sa Grâce, le Duc de Florence, me presse beaucoup depuis un mois et me fait de très belles offres pour que je retourne à Florence. Je lui ai demandé du temps pour achever mes affaires d'ici et laisser en bon état la construction de Saint Pierre, de sorte que je peñse rester ici tout l'été. Une fois mes affaires et les vôtres arrangées au sujet du Monte della Fede, je m'en irai cet hiver à Florence, et pour toujours, parce que je suis vieux et n'ai plus le temps de revenir à Rome. Je passerai te voir. Si tu veux me donner Michelagniolo, je le prendrai à Florence avec plus d'amour que les fils de Lionardo mon neveu. Dis-lui ce que, à ma connaissance, son père désirait qu'il apprenne. Hier vingt-sept mars, j'ai reçu ta dernière lettre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

443. — *Rome*, 4 *mai* 1557. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai envoyé à Florence par messer Francesco Bandini cinquante écus d'or en or pour que tu envoies huit brasses de serge noire, la plus légère et la plus belle que tu trouveras, et deux brasses d'armoisin. La femme d'Urbino me les a fait demander. Envoie-les moi donc le plus vite possible; et dis-moi ce que cela coûtera. Quant au reste des cinquante écus que je t'envoie, donne-les à qui te semblera en avoir le plus besoin. Rien d'autre là-dessus.

Je suis vieux, comme tu le sais, et mon corps est

frappé d'un grand nombre d'infirmités, de sorte que je me sens près de la mort. Si en septembre je suis encore vivant, j'aimerais que tu viennes arranger mes affaires et les nôtres. Fais prier Dieu pour moi. Tout cela, au cas où je ne serais pas arrivé déjà là-bas. Ci-inclus sera une lettre de change et une pour messer Giorgio Vasari. Donne-la lui le plus vite que tu pourras; recommande-moi à lui et tiens-moi au courant de tout. Comme je te l'ai écrit souvent, ne crois pas ceux qui pourraient te parler de moi, si tu ne vois pas de mes lettres.

Pour me faire retourner là-bas, peut-être pour effacer la honte causée par son départ d'ici, je t'annonce que Bastiano da San Gimignano a dit là-bas beaucoup de menteries, peut-être à bonne fin. Le 4 mai 1557.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

444. — (A. E. F.)

A L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR COSIMO, DUC DE FLORENCE.

Seigneur Duc. — Il y a environ trois mois, peut-être moins, j'ai fait savoir à Votre Seigneurie que je ne pouvais pas encore abandonner la construction de Saint Pierre sans grand dommage pour elle et sans très grande honte pour moi; que pour laisser cette œuvre au point où je le désire et qu'il n'y manque aucune chose importante, il me fallait encore au moins un an. Il m'a semblé que Votre Seigneurie voulait bien m'accorder ce temps. Maintenant, par une nouvelle lettre, Votre

Seigneurie me demande de revenir plus vite que je ne m'y attendais (1). Cela me fait plus de peine que je ne peux le dire, parce que j'ai maintenant plus de tracas et de tourments pour les affaires de la fabrique que je n'en eus jamais. Cela est arrivé à cause de la voûte de la chapelle du Roi de France. C'est un travail artistique et d'un usage peu courant. A cause de mon grand âge, je n'ai pu m'y rendre assez souvent et on a fait des fautes, de sorte qu'il me faut démolir une grande partie de ce qui était fait. Messer Bastiano di San Gimignano, qui était ici comme surveillant, peut dire ce qu'est cette chapelle, et de quelle importance elle est pour tout le reste de la construction. Une fois la chapelle réparée (je crois qu'elle sera finie cet été) il ne me reste rien d'autre à faire que le modèle du tout, comme j'en suis prié par tout le monde, surtout par Carpi. Après je m'en retournerai à Florence, avec l'espoir de me reposer dans la mort avec laquelle nuit et jour je cherche à me familiariser, afin qu'elle ne me traite pas plus mal que les autres vieillards.

Maintenant, pour revenir à notre sujet, je prie Votre Seigneurie de m'accorder encore le délai d'un an que je lui demande pour le compte de la Fabrique, comme il m'a semblé qu'elle y consentait à la suite de mon autre lettre.

Le très humble serviteur de Votre Seigneurie,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

(1) Pour terminer la chapelle des Médicis.

445. — *Rome, mai* 1557.

A Giorgio Vasari.

Messer Giorgio, cher ami. — Je prends Dieu à témoin que ce fut de force et contre mon gré que, sur les instances du Pape Paul, je fus chargé, voici dix ans, de la construction de Saint Pierre de Rome. Si jusqu'ici on avait continué à travailler à cette construction comme on le faisait alors, cet édifice serait maintenant au point où je le désirais pour m'en retourner à Florence ; mais, faute de travail, l'œuvre s'est beaucoup ralentie, et ralentie à un moment où on est arrivé aux parties les plus dures et les plus difficiles. De sorte que si je l'abandonnais maintenant, ce serait pour moi une très grande honte, car je perdrais le fruit des fatigues que j'ai endurées pendant ces X ans pour l'amour de Dieu. Je vous parle ainsi pour répondre à votre lettre et parce que j'ai été fort étonné de recevoir du Duc une lettre que Sa Seigneurie a daigné m'écrire avec une très grande bienveillance. J'en remercie Dieu et son Excellence autant que je le peux.

Je sors du sujet, car j'ai perdu la tête et n'ai plus de mémoire, et que cela me pèse beaucoup d'écrire et aussi parce que ce n'est pas mon métier. Comme conclusion, je tiens à vous faire connaître ce qui résulterait si je quittais la Fabrique et m'en allais d'ici. Tout d'abord cela contenterait un tas de voleurs, et je serais cause de la ruine de cette œuvre que peut-être on ne finirait jamais. Et puis j'ai plusieurs engagements,

une maison et autres choses, le tout valant ensemble quelques milliers d'écus. Si je m'en allais sans permission, je ne sais pas ce que tout cela deviendrait. Enfin ma santé est en mauvais état, je souffre des reins, j'ai la pierre et la gravelle comme tous les vieux. Maître Araldo (1) peut en témoigner, ce n'est guère que grâce à lui que je vis. Je n'ai pas assez de force pour pouvoir aller à Florence, et ensuite revenir ici, mais si j'y vais pour toujours, il me faut quelque temps pour arranger mes affaires d'ici afin que je n'aie plus à y penser. Il y a bien longtemps que j'ai quitté Florence. Quand je suis arrivé ici, le Pape Clément était encore vivant; il mourut deux jours après mon arrivée (2).

Messer Giorgio, je me recommande à vous et vous prie de me recommander au Duc, faites-le pour moi, parce que je n'ai plus de forces que pour mourir; ce que je vous écris au sujet de ma santé est plus que vrai.

La réponse que j'ai faite au Duc, je l'ai faite parce qu'on m'a dit de répondre; pour moi, je ne voulais pas écrire à Sa Seigneurie, surtout si vite. Si je me sentais la force d'aller à cheval, j'irais là-bas vivement et reviendrais, de façon à ce qu'ici on ne le sache pas.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

(1) Realdo Colombo, médecin.
(2) 25 septembre 1534.

446. — *Rome*, 16 *juin* 1557. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu la serge et l'armoisin. Comme j'ai trouvé quelqu'un pour le porter, je l'enverrai et Cornélia me renverra l'argent aussitôt. Pour le reste de l'argent, tu me mettras au courant quand tu en auras fait ce que je t'ai dit.

Quant à ma santé, je ne vais pas bien, c'est-à-dire que j'ai toutes les infirmités que les vieux ont généralement, la pierre qui m'empêche d'uriner; les côtes, le dos me font mal, si bien que souvent je ne peux pas monter l'escalier. Le pire, c'est que je suis accablé de chagrins. Si j'abandonne les facilités que j'ai de soigner mes maux, je n'ai pas trois jours à vivre. Je ne voudrais pas pour cela perdre la grâce du Duc, ni manquer ici à l'Œuvre de Saint Pierre, ni manquer à moi-même. Je prie Dieu afin qu'il m'aide et me conseille. Si je tombais malade et que la fièvre me mît en danger, j'enverrais de suite te chercher. Mais ne te préoccupe pas de cela et ne te mets pas en route si tu ne reçois pas une lettre te disant de venir.

Recommande-moi à messer Giorgio qui peut m'aider beaucoup s'il le veut, parce que je sais que le Duc lui veut du bien.

Le seize juin 1557.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

447. — *Rome*, 1^er^ *juillet* 1557. — (R. B.)

Lionardo. — Je préférerais plutôt la mort à la disgrâce du Duc. Dans toutes mes affaires je fais en sorte d'agir franchement, et si j'ai tardé à aller à Florence comme je l'ai promis, c'est que j'ai toujours songé à poser la condition de ne pas partir d'ici avant d'avoir poussé la construction de Saint Pierre à un point tel que mon plan ne pût être modifié ou dénaturé. Je ne voulais pas laisser aux voleurs le moyen de recommencer à voler, selon leur habitude et comme ils espéraient pouvoir le faire. Ce fut toujours et c'est encore mon unique souci, parce que, comme beaucoup le croient et moi avec eux, c'est Dieu qui m'a mis là. Mais je n'ai pas encore pu atteindre le but que je me suis fixé, parce que j'ai manqué d'argent et d'hommes. Mais comme je suis vieux et que c'est mon dernier ouvrage je n'ai pas voulu l'abandonner; c'est à cause de cela que je reste à mon poste pour l'amour de Dieu en qui j'ai mis toutes mes espérances. J'écris ceci pour faire connaître au Duc les causes de mon retard et pour donner quelques-unes des raisons qui expliquent ma faute. Je prie messer Giorgio d'en donner connaissance au Duc.

Le premier juillet 1557.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

448. — *Rome*, 17 *août* 1557. — (C. B.)

Lionardo. — Par ta dernière lettre comme par les autres, tu me presses de retourner à Florence. Je te réponds que celui qui n'est pas ici, qui ne m'entend pas et qui ne me voit pas, ne sais pas quelle est ma situation. Il est donc inutile de me dire autre chose. Étant donné l'état où je me trouve, je fais ce que je peux faire.

Au sujet de l'affectueuse courtoisie et de la très grande charité du Duc, je suis si confus que je ne sais qu'en dire. Il faut que messer Giorgio m'aide, parce qu'il sait comment et avec quelles paroles il faut remercier quelqu'un qui estime ma vie plus que je ne le fais moi-même; surtout quelqu'un qui n'a pas d'égal. Rien de plus à te dire. J'ai beaucoup de mal pour écrire, parce que je suis vieux et que j'ai la tête troublée. Le 17 août 1557.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

Détache la moitié de cette feuille et donne-la à messer Giorgio parce qu'elle est pour lui. Je ne lui écris pas autrement car il n'y a plus de papier à la maison.

449. — *Rome*, 17 *août* 1557.

A GIORGIO VASARI.

Le cintre marqué de rouge a servi au maître maçon pour faire le corps de toute la voûte (1). Lorsqu'on

(1) Voûte de la chapelle du Roi de France, à Saint Pierre.

commença à arriver au demi-cercle qui est au faîte de la voûte, on s'aperçut de l'erreur qu'occasionnait ce cintre comme on le voit ici dans le dessin, parce qu'on travaillait avec un seul cintre, alors qu'il en aurait fallu un plus grand nombre, comme l'indiquent les marques noires du dessin. En se trompant ainsi, on a continué la voûte si loin qu'il faut enlever une très grande quantité de pierres, parce que dans cette voûte il ne faut pas de maçonnerie, mais tout doit être en travertin. Le diamètre entier des coupoles, sans la corniche qui les entoure, est de vingt-deux palmes. J'avais fait le modèle exact, comme je fais pour toute chose, mais cette erreur a été faite parce qu'à cause de mon âge je n'ai pas pu aller assez souvent visiter les travaux. J'espérais que cette voûte serait terminée maintenant, et elle ne le sera pas de tout l'hiver prochain. Si on pouvait mourir de honte et de douleur, je ne serais pas vivant. Je vous prie d'expliquer au Duc pourquoi je ne suis pas maintenant à Florence. Bien d'autres choses me retiennent que je ne peux pas écrire.

Votre MICHELAGNIOLO, à Rome.

450. — *Rome*, 19 *août* 1557.

A MESSER GIORGIO VASARI, A FLORENCE.

Messer Giorgio. — Pour que vous puissiez mieux comprendre la difficulté que présentait la voûte dont je vous ai envoyé le dessin, et vous rendre compte de son développement à partir de terre, je vous envoie

le plan que je n'ai pas envoyé à ce moment-là. Au lieu de faire des fenêtres à partir du bas, séparées par les pilastres, on a dû les diviser en trois voûtes. Vous voyez qu'elles vont en forme pyramidale se réunir au point central du faîte de la voûte, comme cela à lieu pour le milieu et les côtés d'une voûte. Il aurait fallu diriger la construction avec un nombre infini de cintres, changeant si souvent et par tant de côtés, de point en point, que l'on ne pouvait pas s'en tenir à une règle stricte. Les ronds et les carrés qui aboutissent au centre des fonds doivent s'accroître et diminuer par tant de côtés et aller à tant de points différents, qu'il est difficile de trouver la véritable manière de le faire. Néanmoins, comme j'avais donné un modèle ainsi que je le fais pour toutes choses, on n'aurait jamais dû commettre la très grande erreur de vouloir construire ces trois coquilles avec un seul cintre. Il en est résulté, à notre grand détriment, qu'il a fallu honteusement démolir et redémolir encore un grand nombre de pierres. La voûte, les ornements et les baies sont en travertin, comme les parties inférieures. Chose inusitée à Rome.

Je remercie le Duc, autant que cela m'est possible, pour sa bienveillance. Que la grâce de Dieu me permette de mettre à son service ma chétive personne, c'est la seule chose qui me reste; de plus la mémoire et la tête sont allées m'attendre autre part.

Août 1557.

Votre MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

451. — *Rome, septembre* 1557. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Ta dernière lettre m'a appris le désastre des ponts, des monastères, des maisons, et les morts causées là-bas par l'inondation (1), et que vous, plus heureux que d'autres, vous l'aviez échappé belle. Je le savais avant, et je pense que vous avez dû apprendre qu'ici nous avons eu de mêmes des ruines et des morts causées par l'inondation du Tibre. En comparaison des autres, nous avons été privilégiés car nous sommes dans un lieu élevé. Prie Dieu qu'il nous épargne de grandes peines en punition de nos péchés.

Mes affaires d'ici ne vont pas trop bien, j'entends l'œuvre de Saint Pierre, parce qu'il ne suffit pas de bien ordonner les choses. Les maîtres d'œuvre, soit par ignorance, soit par malice, font toujours le contraire de ce que l'on ordonne, et l'ennui de la faute retombe sur moi. Quant aux autres choses, tu peux t'en rendre compte en songeant à l'âge que j'ai. Rien d'autre à te dire.

Michelagniolo Buonarroti.

(1) L'Arno déborda le 13 septembre 1557, rompant le pont Santa Trinita et le pont delle Grazie. A peu près au même moment le Tibre avait débordé, lui aussi, détruisant le Pont Saint Ange.

452. — *Rome*, 16 *décembre* 1557. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Tu m'écris dans ta dernière lettre que j'ai besoin d'une servante ou de quelqu'un pour tenir ma maison; que si je te le dis, tu m'enverras tous ceux qu'il me faudra. Je te réponds que pour l'instant je n'ai besoin de rien, parce que j'ai deux bons aides qui me servent autant qu'il le faut.

Je n'ai pas autre chose à t'écrire. Pour mon âge je vais très bien et j'ai bon espoir. Vis et prions Dieu qu'il nous aide. Le seize décembre 1557.

453. — *Rome*, 25 *juin* 1558. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu le trebbiano; j'en ai eu des tracas et des ennuis car, sans le goûter, j'en ai offert, croyant qu'il était bon. Après j'en ai eu des reproches. Si même il avait été bon, tu n'avais pas à l'envoyer, car ce n'est pas le moment. Occupe-toi de vivre et ne pense pas à moi. Si j'avais besoin de quelque chose, je te le ferais savoir. Je n'ai pas répondu à plusieurs de tes lettres, parce que cela me fatigue et m'ennuie beaucoup d'écrire, et que j'ai la tête ailleurs. Comme il n'y avait rien d'important, je ne m'en suis pas occupé. Dorénavant je ferai ainsi.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

454. — *Rome*, 2 *juillet* 1558. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'ai raconté l'affaire du trebbiano et comment, sans le goûter, j'en ai offert plusieurs fiaschi, croyant qu'il était semblable à celui que tu m'avais plusieurs fois envoyé. J'en ai eu de la honte et de l'ennui. S'il était bon à Florence, c'est peut-être

le muletier qui a fait quelque malhonnêteté en chemin. Ne m'envoie plus rien si je ne te le demande pas, parce que tout me pèse. Occupe-toi de vivre et de t'arranger le mieux possible, et ne pense pas à ce qu'on fait ici. S'il me fallait une chose plutôt qu'une autre, je te le dirais.

Le 2 juillet.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

455. — *Rome*, 16 *juillet* 1558. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — La semaine dernière j'ai reçu ta lettre m'apprenant que tu allais très bien et l'enfant aussi. Que Dieu lui donne une bonne et longue vie, et qu'il en soit remercié.

Au sujet du trebbiano, il n'est pas besoin que tu t'excuses. Une autre fois je préférerais qu'au lieu de m'en envoyer, tu emploies l'argent en bonnes œuvres. Je crois que ce serait utile, car on dit ici que vous avez une grande disette. Ici cela commence. Rien d'autre. Veille à être en bonne santé et recommande-moi à Cassandra.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

456. — *Rome*, 28 *septembre* 1558. — (A. B.)

A MESSER GIORGIO VASARI, TRÈS EXCELLENT PEINTRE A FLORENCE.

Messer Giorgio cher ami. — Croyez bien que si je

pouvais me rappeler comment j'avais conçu l'escalier de la Bibliothèque (1) dont on m'a tant parlé, je ne me ferais pas prier pour vous le dire. Je me souviens bien, comme en un rêve, d'un certain escalier, mais je ne crois pas que ce soit exactement celui auquel j'avais pensé à ce moment, parce qu'aujourd'hui il me semble une sottise. Je vous le décrirai cependant. Je prenais plusieurs boites ovales, d'une palme de hauteur, mais différant entre elles de longueur et de largeur. Je posais d'abord la plus grande sur le plancher, l'éloignant du mur et de la porte, suivant que je voulais faire l'escalier doux ou raide. Dessus j'en mettais une autre plus petite, de façon à ce qu'il y ait sur la première une surface plane suffisante pour que le pied puisse monter. J'allais ainsi les diminuant et les rétrécissant l'une l'autre vers la porte, toujours en montant, pour que la dernière marche soit de la même grandeur que l'ouverture de la porte. La patrie du milieu est ovale et réservée aux maîtres, celles de côté aux serviteurs qui se rendent à la bibliothèque. Les retours des deux ailes, du milieu en haut, depuis le bas jusqu'au palier dudit escalier, doit être éloigné du mur d'environ quatre palmes, de façon à ce qu'en bas le vestibule ne soit pas encombré et reste complètement vide. Il me semble que je fais cela en rêve, mais je me fie à votre Excellence et à Messer Bartoloméo (2) afin que vous trouviez et présentiez au duc, pour cet escalier, un arrangement meilleur que le mien.

(1) Bibliothèque Laurentienne.
(2) Ammanato.

Pour le modèle dont vous me parlez, ne savez vous pas que je ne voulais rien écrire, mais l'envoyer aussitôt, où il plaisait au Duc? Non seulement j'enverrais le modèle, mais si Dieu voulait que je trouve ici quelque chose de bien qui soit à mon idée, je ne regarderais à rien pour l'envoyer à Sa Seigneurie. Je vous prie de remercier Sa Seigneurie de ses très gracieuses offres. Je sais bien que je ne les mérite pas, mais cependant j'en tiens compte (1).

Rome, 26 septembre 1558.

Votre MICHELAGNIOLO, à Rome.

457. — *Rome, 2 décembre* 1558. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris la mort de ta fillette; je ne m'en étonne pas car dans notre maison il n'y a jamais plus d'un enfant à la fois. Je t'ai déjà écrit d'acheter à Florence une maison honorable et bien située. Je suis toujours dans les mêmes dispositions, parce que j'ai placé environ neuf cents écus sur le Monte, mais je les en retirerais volontiers en y joignant le prix de la maison que j'ai ici et j'en achèterais une à Florence. Si tu trouves quelque chose dans les deux mille écus, préviens-moi.

Il ne m'arrive rien d'autre. Je suis vieux et supporte

(1) Malgré le plan et le modèle, l'escalier construit par Vasari et Ammanati ne ressemble que de très loin à celui conçu par Michel-Ange.

ici de grandes peines qui sont mal reconnues. Je le fais pour l'amour de Dieu en qui j'ai mis mon espoir et en aucun autre.

Le 2 décembre 1558.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

458. — *Rome*, 16 *décembre* 1558. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Bartolomeo Ammanati, surintendant de l'Œuvre de Santa Maria dei Fiori, m'écrit et me demande conseil de la part du Duc pour un escalier que l'on doit faire à la Bibliothèque de San Lorenzo. J'ai fait ici, grossièrement, une petite ébauche en terre comme je crois que l'on peut le faire. J'ai pensé l'emballer dans une boite et la donner à celui qu'il me désignera pour l'envoyer. Parle-lui et fais le lui savoir le plus vite possible.

Dans ma dernière lettre je t'ai écrit à propos d'une maison, parce que si je peux m'évader d'ici avant ma mort, je voudrais être assuré d'avoir à Florence un abri pour moi seul et mes aides. Pour y arriver, je pense faire argent de ce que j'ai ici. Si auparavant je pouvais être libre d'ici et de là-bas, je le ferais tout de suite, mais, comme je te l'ai écrit, je subis un mauvais sort.

Le seize décembre 1558.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

459. — *Rome, janvier* 1559.

A MESSER BARTOLOMEO AMMANATI, A FLORENCE.

Messer Bartolomeo. — Je vous ai écrit que j'avais fait un petit modèle en terre pour l'escalier de la Bibliothèque. Je vous l'envoie aujourd'hui dans une boîte. Comme c'est petit je n'ai pu en faire que la maquette.

Je me souviens seulement que celui que j'avais projeté était isolé et ne s'appuyait qu'à la porte de la Bibliothèque. Je me suis arrangé pour garder la même disposition, avec l'escalier principal au milieu. Je ne voudrais pas que les escaliers de côté aient des balustrades à l'extrémité, comme le principal, mais qu'à toutes les deux marches il y ait un siège, comme il est indiqué dans l'ornementation. Des bases, des cimaises, des plinthes et d'autres corniches, il est inutile que je vous en parle, parce que vous êtes à même, étant sur place, de mieux voir ce qu'il faut que je ne puis le faire. Pour la hauteur et la largeur, occupez le moins de place que vous pourrez, et restreignez et élargissez comme vous le jugerez bon.

J'ai idée que si on faisait cet escalier en bois, d'un beau noyer, ce serait mieux qu'en pierre de taille et plus à propos pour les bancs, le plancher et la porte.

Rien d'autre. Je suis tout vôtre, vieux, aveugle, sourd et mal en train des mains et de ma personne.

Votre Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

460. — *Rome*, 15 *juillet* 1559. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu les chemises et tout ce que tu m'annoncais dans la lettre. Remercie Cassandra de ma part, autant que tu le pourras.

J'ai reçu deux lettres me priant très instamment de rentrer à Florence. Je crois que tu ne sais pas qu'il y a environ quatre mois, grâce à l'intervention du Cardinal de Carpi qui est un des représentants de la Fabrique de Saint Pierre, j'ai reçu la permission du Duc de Florence de continuer la construction de Saint Pierre. J'en remerciai Dieu et en eus un très vif plaisir. Maintenant de ce que tu m'écris avec tant de chaleur, je ne sais si c'est parce que tu désires que je m'en revienne ou si c'est pour d'autres raisons. Explique-toi un peu mieux, parce que tout m'inquiète et me tourmente.

Je t'ai fait savoir que pour plusieurs raisons les Florentins veulent faire ici une grande construction et avoir leur église (1). Tous se sont accordés pour me prier de m'en occuper. J'ai répondu que je suis ici à la demande du Duc, pour les affaires de Saint Pierre, et que, sans sa permission, je ne peux rien faire de moi-même.

(1) Saint Jean des Florentins.

Le quinze juin 1559.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Romè.

Cela me fatigue beaucoup les mains, les yeux et la tête d'écrire. Ceci grâce à la vieillesse.

461. — *Rome*, 1er *novembre* 1559. — (A. E. F.)

AU DUC COSIMO DE MÉDICIS (1).

Illustrissime seigneur, Duc de Florence. — Les Florentins ont eu plusieurs fois déjà le plus vif désir d'élever ici, à Rome, une église à Saint Jean. Maintenant sous le patronage de Votre Seigneurie, espérant avoir plus de facilité, ils se sont décidés et ont nommé une commission de cinq hommes qui m'ont plusieurs fois demandé et prié de faire un projet pour cette église. Comme je savais que le Pape Léon avait déjà commencé cette église, j'ai répondu que je ne voulais pas m'en occuper sans la permission ou l'ordre du Duc de Florence. Maintenant comme on a continué depuis, je me trouve recevoir une lettre de Votre Illustrissime Seigneurie, très courtoise et très gracieuse, qui me donne l'ordre exprès de m'occuper de l'église des Florentins, disant que cela lui sera très agréable. J'ai fait déjà plusieurs projets pouvant convenir à l'emplacement désigné pour cela par les représentants. En

(1) Le duc de Médicis avait demandé à Michel-Ange de bien vouloir faire un projet pour l'église Saint-Jean des Florentins et de se charger de la construction. Michel-Ange fit cinq projets, mais aucun d'eux ne fut exécuté.

hommes de grande intelligence et de bon sens, ils en ont choisi un qui m'a paru vraiment le plus convenable. Je le ferai copier et dessiner plus nettement que je ne peux le faire à cause de mon grand âge. Je l'enverrai à Votre Illustrissime Seigneurie et on fera ce qui lui semblera bon.

Je souffre beaucoup en cette occasion d'être aussi vieux et si peu sûr de ma vie que je le suis, car je ne peux guère m'engager pour cette œuvre. Cependant je m'efforcerai, tout en restant chez moi, de faire ce qui me sera demandé de la part de Votre Seigneurie, et Dieu veuille que je ne lui manque en rien. Le premier novembre 1559.

Serviteur de Votre Excellence,
MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

462. — *Rome, décembre* 1559. — (M. B.)

A LIONARDO.

(Michel-Ange accuse réception d'un envoi.)

463. — *Rome*, 16 *décembre* 1559. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les douze fromages que tu m'as envoyés; ils sont très bons. J'en ai offert à quelques amis. Je t'en remercie. Je suis heureux de savoir que vous allez tous bien. Je suis très vieux et j'ai beaucoup

d'infirmités qu'amène la vieillesse. J'aimerais qu'au printemps tu viennes ici pour plusieurs raisons, mais pas avant. Il ne m'arrive rien d'autre. Le seize décembre 1559.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

464. — *Rome*, 17 *janvier* 1560. — (M. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu par Simon del Bernia quinze fromages et quatorze livres de saucisses. Cela m'a fait grand plaisir, ainsi que les fromages, parce que nous n'avons pas ces choses-là; mais je ne voudrais pas que dorénavant tu fasses de pareilles dépenses, car ici la plus grosse part n'est pas pour moi.

Je t'ai écrit à propos d'une maison, afin de ramener là-bas, avant ma mort, ce que j'ai ici. Je ne sais ce qu'il en adviendra, car je suis embarrassé. Je voudrais que tu dises à Ammanato que je lui enverrai samedi le modèle de la Bibliothèque, soit par des parents, soit par le courrier, le plus vite et le mieux que je pourrai.

Depuis que je t'ai écrit ce qui précède, je me suis entendu avec un de ses parents, le père de sa femme (1). Je devais lui envoyer ce modèle par un muletier hier ou aujourd'hui samedi, parce que par le courrier il serait abîmé. Le dit parent, jusqu'à maintenant, c'est-à-dire ce soir, ne s'est pas laissé retrouver. J'ai envoyé

(1) La femme d'Ammanato était la poètesse Laura di Giovanni Battifero da Urbino.

à sa maison, il n'est pas à Rome. Quand il reviendra je le lui donnerai comme j'en ai l'ordre.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

Fais savoir ceci à Ammanato et recommande-moi à lui.

465. — *Rome*, 10 *janvier* 1560. — (A E. F.)

A PIER FILIPPO VANDINI (1), A CASTELDURANTE.

Magnifique messer Filippo. — En réponse à votre lettre du X de ce mois, je vous transmets l'avis des hommes de loi. Comme en réalité ce n'est pas à titre d'apport dotal, mais sur estimation d'une valeur de cinq cents florins que la maison a été attribuée à Cornélia, celle-ci n'est pas obligée de la garder, mais peut, si elle le veut, demander l'argent. Mais je crois comprendre que Cornélia voudrait rester dans la maison, avoir les cinq cents florins et s'approprier peut-être les meilleures terres que possèdent là-bas ces pauvres orphelins, ce qui, à mon avis, serait le fait d'une mère bien peu aimante. Il me semble donc que par devoir nous devons agir de façon à ce que les biens des mineurs ne soient pas dilapidés. C'est pourquoi il serait peut-être bon de voir si la maison peut se vendre cinq cents florins ou, si c'est possible, les huit cents qu'elle vaut à mon avis, ou le plus haut prix qu'on puisse en tirer. Considérant qu'ayant à aliéner des biens stables, il

(1) Exécuteur testamentaire d'Urbino et tuteur de ses enfants.

vaudrait mieux pour les orphelins aliéner la maison que les champs ou que prendre de l'argent au Monte, qui rapporte et donne des intérêts. Attendu surtout que les orphelins, pour trois ou quatre écus, pourraient louer une bonne maison et n'auraient pas à aliéner des choses plus fructueuses. Peut-être Cornélia, si elle sait que vous voulez vendre la maison, changera-t-elle d'avis et se résoudra-t-elle à la prendre, voyant que les projets et idées qu'elle fait ne réussissent pas. Ceci est ma façon de voir, mais je m'en remets toujours à votre prudence et à votre bienveillance, puisque vous êtes compétent et pouvez mieux juger et vous renseigner que je ne peux le faire. J'aimerais bien aussi qu'avant de prendre une détermination vous veniez à Rome, comme vous me l'offrez si courtoisement, afin de nous rencontrer. Nous pourrions mieux nous entendre et prendre un résolution qui donnerait un meilleur résultat, dans l'intérêt de ces pauvres orphelins. Je vous prie donc, avec tout mon cœur, qu'aussitôt votre retour nous nous rencontrions; et avec tout mon cœur je me recommande à vous et aux orphelins.

466. — *Rome*, 14 *janvier* 1560. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Le muletier qui porte là-bas à l'Ammanato le modèle que je lui ai promis, se nomme Marco da Luca et est parti hier matin. Ce Battiferro à qui

j'avais ordre de remettre le modèle pour qu'il l'envoie n'est jamais venu à Rome, sinon depuis que l'envoi a été fait. Quand Marco ira te trouver avec la boîte ficelée contenant le modèle, envoie-le à l'Ammanato pour que celui-ci lui donne quelque chose, car il n'a reçu qu'un jules. Recommande-moi à lui. Le 14 janvier 1559.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

467. — *Rome*, 5 *mars* 1560. — (A. E. F.)

A L'ILLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME SEIGNEUR DUC DE FLORENCE ET SIENNE, MON TRÈS VÉNÉRÉ MAITRE.

Illustrissime et très honoré Seigneur. — Les représentants de la fabrique de l'église des Florentins se sont décidés à envoyer Tiberio Calcagni à Votre Illustrissime Excellence. J'en suis très heureux, car, avec les dessins qu'il porte, Votre Excellence se rendra mieux compte qu'avec le plan qu'elle a vu de ce qu'il conviendrait de faire. Si ceux-ci la satisfont, on pourra ensuite commencer, avec l'aide de Son Excellence, à faire les fondations et à continuer cette sainte entreprise. Il m'a semblé que mon devoir était de dire en quelques lignes, Votre Excellence m'ayant commandé de m'occuper de cette œuvre, que je ne manquerai pas de faire tout ce que je pourrai; mais, vu mon âge et ma mauvaise santé, je ne peux, autant que je le voudrais, faire ce qui serait mon devoir pour le service de Son Excellence et du Pays. Je me recommande à

Elle et m'offre de tout cœur et prie Dieu de la maintenir en une heureuse paix.

De Rome le V mars 1560.

Le serviteur de Votre Excellence,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

468. — *Rome*, 10 *mars* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai reçu les pois chiches rouges et blancs, les petits pois et les haricots. je t'en remercie beaucoup, quoique je ne sois guère en état de faire le carême, étant vieux comme je le suis. Je t'ai écrit, il y a plusieurs mois, que j'aimerais te voir venir jusqu'ici. Je te le redis. Je t'attendrai à partir de la mi-mai qui vient. Si tu n'as pas envie de venir ou que tu ne le puisses pas, dis-le moi.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

469. — *Rome*, 15 *mars* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je n'ai pas eu le temps de répondre samedi à ta dernière lettre. Je te dis maintenant que j'ai été très heureux de la naissance de votre petite fille, parce que vous êtes isolés, et qu'elle vous sera utile pour contracter quelque bonne alliance. Ayez-en soin, car à ce moment je ne serai plus là. Je t'ai écrit à propos

de ton voyage à Rome. Quand il en sera temps, je te préviendrai comme je te l'ai dit l'autre fois. Sache que le plus grand ennui que j'ai à Rome est de répondre à tes lettres.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

470. — *Rome*, 11 *avril* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Tu m'as écrit que ce printemps-ci tu voulais aller à Lorette et que tu passerais par ici. Il me semble qu'il serait mieux d'aller d'abord à Lorette et, au retour, de passer ici. Tu pourras rester quelques jours à Rome. Dis-moi quel jour tu partiras; et arrange-toi pour avoir une bonne société parce que cela n'a jamais nui. Rien d'autre à te dire. Il me semble que tu vas chercher la chaleur.

Le onze avril mille cinq cent-soixante.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

471. — *Rome*, 25 *avril* 1560. — (A. E. F.)

A L'ILLUSTRISSIME DUC DE FLORENCE.

Illustrissime Seigneur Duc. — J'ai vu les dessins des salles peintes par messer Giorgio (1), et le modèle

(1) Nouvelles chambres du Palais Vieux, où Vasari peignit la Généalogie des Dieux.

de la grande Salle (1), avec le projet de la fontaine, fait par messer Bartolomeo pour le même endroit. Les peintures m'ont paru merveilleuses, comme sont et seront toutes les œuvres faites sous le patronage de Votre Excellence. Quant au modèle de la salle, tel qu'il est, il me semble trop bas; il faudrait, puisqu'on en fait la dépense, surélever cette salle d'au moins douze brasses. D'après les dessins que j'ai vus, je crois qu'à réparer le Palais on ne pouvait mieux faire. Pour la fontaine que messer Bartolomeo destine à cette salle, je trouve que l'idée en est belle et que ce sera une œuvre admirable. Je prie Dieu de vous accorder une longue vie pour que vous puissiez conduire à bonne fin ces œuvres, et beaucoup d'autres encore. Ici, pour l'église des Florentins, je regrette d'être si vieux et si près de la mort, et de ne pas pouvoir satisfaire en tous points à votre désir. Cependant, tant que je vivrai, je ferai tout ce que je pourrai. Je me recommande à Vous. De Rome le 25 avril 1560.

Le serviteur de Votre Illustrissime Excellence,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

472. — *Rome*, 18 *mai* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — J'ai appris par ta dernière lettre que tu étais revenu de Lorette. Je t'attendais à Rome au retour, mais je m'aperçois que tu n'avais pas reçu

(1) La salle des Cinq Cents.

ma lettre avant de quitter Florence. Maintenant, puisqu'il en est ainsi et que désormais nous sommes éloignés l'un de l'autre, il me semble qu'il vaut mieux, pour plusieurs raisons, attendre septembre pour faire le voyage. Je t'attendrai à ce moment-là. Pour l'instant, rien de plus. Je vis en supportant, du mieux que je peux, la vieillesse, et tous les maux et tourments qu'elle apporte. Recommande-moi à qui peut m'aider.

Le ... mai.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

473. — *Rome*, 1e *juin* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Comme tu n'avais pas reçu ma lettre avant ton départ de Florence, tu n'es pas venu ici à ton retour de Lorette. Maintenant il vaut mieux laisser passer l'été et venir ici en septembre. Je n'ai rien de plus à te dire maintenant.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

474. — *Rome*, 27 *juillet* 1560. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Il y a quelques jours j'ai reçu ta lettre m'annoncant la mort de ta fille Lessandra. J'en ai eu beaucoup de chagrin mais j'aurais été bien étonné si elle avait vécu, parce que chez nous il n'y a jamais

qu'un enfant à la fois. Il faut se résigner et prendre soin de ceux qui restent. Rien de plus.

Une fois les chaleurs passées, viens ici, si tu peux, comme je te l'ai déjà écrit d'autres fois. Quand le moment te semblera venu, préviens-moi.

Le 27 juillet.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

475. — *Rome*, 13 *septembre* 1560. — (A. B.)

A L'ILLUSTRISSIME, RÉVÉRENDISSIME, ET A MON TRÈS VÉNÉRABLE MAITRE ET SEIGNEUR, LE CARDINAL DE CARPI.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur, mon très vénérable maître. — J'ai appris hier par messer Francesco Bandini (1) que Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie lui avait dit que l'œuvre de Saint Pierre ne pouvait aller plus mal qu'elle n'allait. Cela m'est vraiment très pénible, et parce que Votre Seigneurie ne sait pas la vérité, et parce que moi, comme c'est mon devoir, plus que tout homme au monde je désire que cette œuvre aille bien.

Je crois, si je ne me trompe, pouvoir affirmer loyalement que le travail qui se fait maintenant ne pourrait en aucune façon aller mieux. Mais comme peut-être mon propre intérêt et la vieillesse peuvent facilement m'induire en erreur, et ainsi contre mon intention causer des dommages et porter préjudice à la dite œuvre,

(1) Michel-Ange lui donna la Piétà qui maintenant est au Dôme de Florence.

je désire, dès que je le pourrai, demander congé à Sa Sainteté Notre Seigneur. Et même d'avance je veux supplier, comme je le fais, Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie de vouloir bien me délivrer de cette charge à laquelle, par les ordres du Pape, comme vous le savez, je me suis volontairement et gratuitement consacré depuis 17 ans. Pendant ce temps on a pu voir clairement tout ce qui a été fait sous ma direction dans cette œuvre. Si vous obtenez que ma prière soit favorablement accueillie et que congé me soit donné, ce sera la grâce la plus insigne que vous puissiez me faire. Avec tout mon respect, je baise humblement la main à Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie.

De ma maison, à Rome, le 13 septembre LX.

De votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie,

L'humble serviteur.

476. — *Rome*, 27 *octobre* 1560. — (A. B.)

A Lionardo.

(Michel-Ange conseille à Lionardo d'attendre le printemps pour venir à Rome.)

477. — *Rome*, 1560. — (A. B.)

Au Cardinal Rodolfo Pio da Carpi.

Révérendissime Monseigneur. — Quand un plan a diverses parties, toutes celles qui se rapportent à un

même mode de qualité ou de quantité doivent être ornées d'une même façon et d'une même manière. Il en est de même pour leurs pendants. Mais quand le plan change entièrement de forme, non seulement il est permis, mais nécessaire, de modifier les ornements, et aussi leurs pendants. Les choses qui sont au milieu peuvent toujours être faites à notre gré. Le nez qui est au milieu du visage n'a pas de rapports avec un œil ou l'autre, mais une main est bien obligée d'être comme l'autre main, et l'œil comme l'autre œil, car ils se correspondent des deux côtés. C'est pourquoi il est certain que les membres de l'architecture obéissent aux mêmes lois que les membres de l'homme. Celui qui n'a pas été et qui n'est pas bon maître sculpteur et surtout anatomiste ne peut pas s'y connaître.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

478. — *Rome*, 1560.

AUX SURINTENDANTS DE LA FABRIQUE DE SAINT PIERRE.

Vous savez que j'ai dit à Balduccio de ne pas m'envoyer sa chaux si elle n'était pas bonne. Or il me l'a envoyée, quoique mauvaise, sans se douter qu'il devrait la reprendre. On peut croire qu'il s'est entendu avec celui qui l'a acceptée. Cela donne beau jeu à ceux que j'ai chassés des chantiers pour de pareils actes. Celui qui accepte des matériaux nécessaires à l'œuvre, alors qu'ils sont mauvais et que je les ai prohibés, ne fait pas autre chose que de prendre pour amis ceux dont je

me suis fait des ennemis. Je crois que cela occasionnera une nouvelle ligue. Les promesses, les pots-de-vin, les présents corrompent la justice. Je vous prie donc, avec l'autorité que j'ai reçue du Pape, de ne rien accepter dorénavant qui ne soit acceptable, quand bien même cela viendrait du Ciel, pour ne pas sembler partial, car je ne le suis pas.

Votre MICHELAGNIOLO

479. — *Rome*, 12 *janvier* 1561. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu voici plusieurs jours tes douze fromages; ils sont beaux et bons. Je t'en remercie. Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je ne l'ai pas pu et aussi parce que, vieux comme je le suis, cela me fatigue beaucoup d'écrire. Rien de plus à te dire. Ce n'est pas le moment de venir maintenant. Dans l'état où je suis, cela me fatigue beaucoup d'écrire. Rien de plus à te dire. Ce n'est pas le moment de venir maintenant. Dans l'état où je suis, cela ne ferait qu'accroître mon ennui et ma fatigue. Quand il en sera temps je t'en préviendrai.

Le douze janvier 15 soixante-et-un.

Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

480. — *Rome*, 18 *février* 1561. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'attends ici pour les fêtes de Pâques. Jusqu'ici j'ai pensé que ce n'était pas le moment. Donc si cela te convient, ne manque pas.

Le 8 février 15 soixante-et-un.

MICHELAGNIOLO, à Rome.

481. — *Rome*, 22 *mars* 1561. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTI SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'attends après les fêtes ou quand ce te sera le plus commode, cela n'a aucune importance. Tâche d'avoir de bons compagnons et n'amène pas avec toi des gens que j'aie à recevoir ici à la maison, parce qu'il y a des femmes et peu d'argent. Au bout de deux ou trois jours tu pourras retourner à Florence parce qu'en quelques mots je te ferai savoir ce que je veux.

Le vingt-deux mars mil-cinq-cent-soixante-et-un.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

82. — *Rome*, 22 *juin* 1561. — (A. B.)

A LIONARDO.

(Michel-Ange accuse réception de quarante quatre fiaschi de trebbiano et de deux chapeaux.)

483. — *Rome*, 18 *juillet* 1561. — (M. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je t'ai accusé réception du trebbiano

et j'ai terminé en disant que je voudrais savoir comment va Francesca. Je n'ai pas eu de réponse. Maintenant, parce que je suis vieux comme tu le sais, je voudrais faire là-bas quelque chose pour mon âme, j'entends des aumônes. Je ne sais quelle autre bonne œuvre je pourrais faire. Pour cela, je voudrais envoyer une certaine somme à Florence. Tu la toucherais et tu ferais l'aumône où il en est le plus besoin. Il y aura environ trois cents écus. J'en ai parlé à Bandino, lui disant de les envoyer là-bas; il m'a répondu qu'il les porterait lui-même dans quatre mois. Je ne veux pas attendre si longtemps. Si tu as quelque ami florentin à qui je puisse les donner en toute confiance pour qu'il te les remette là-bas, dis-le moi et je le ferai. Tu m'en accuseras réception.

Le dix-huit juillet, mil-cinq-cent-soixante-et-un.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI, à Rome.

484. — *Rome*, 20 *septembre* 1561. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je voudrais que tu cherches parmi les papiers de Lodovico, notre père, s'il n'y a pas la copie d'un contrat notarié fait au sujet de certaines statues que j'ai promis d'exécuter pour le Pape Pie II (1) depuis qu'il est mort. Comme cette œuvre, pour différentes raisons, est restée en suspens, depuis cinquante ans

(1) Les quinze statues plus le Dôme de Sienne. Pie IV avait à ce moment des velléités de les faire exécuter.

environ et que je suis vieux, je voudrais en finir pour qu'après moi vous n'en ayez pas injustement des ennuis. Je crois me souvenir que le notaire qui, à l'Evêché, a fait ce contrat, s'appelait Ser Donato Ciampelli. Il m'a dit que tous ses papiers étaient restés chez Ser Lorenzo Violi. Comme je ne trouve pas cette copie à la maison, on pourrait demander au fils de Ser Lorenzo s'il l'a. Si on trouvait ce contrat notarié, il ne faudrait pas regarder à la dépense pour en avoir une copie.

Le vingt-deux septembre 1561.

Moi, MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

485. — *Rome, novembre* 1561. — (A. B.)

AUX REPRÉSENTANTS DE LA FABRIQUE DE SAINT PIERRE.

Seigneurs représentants. — Étant vieux et voyant que Cesare (1) est si occupé par sa charge pour les affaires de la fabrique que les hommes restent souvent sans chef, il m'a paru nécessaire de lui adjoindre Pierluigi que je connais pour un homme entendu et qui ferait honneur à la fabrique. Comme il est habitué au travail et qu'il demeure chez moi, il pourra me tenir au courant le soir de ce qui se sera fait le jour. Vos Seigneuries lui feront envoyer le mandat de sa provision commencée le premier de ce mois, d'une somme égale à celle de Cesare. Autrement je le paierai de mon argent. Sachant ce qui est utile et nécessaire à l'œuvre,

(1) Cesare de Casteldurante était un représentant de la fabrique. Il mourut assassiné le 8 août 1563.

je tiens à ce que cela soit. Je me recommande à vos Seigneuries.

486. — *Rome*, 30 *novembre* 1561. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu tes deux lettres, une d'Antonio Maria Piccolomini, et un contrat. Je ne peux pas te dire autre chose parce que Sa Grâce l'Archevêque de Sienne (1) me semble vouloir arranger cette affaire (2), et comme c'est un homme honnête et bienveillant, je crois qu'elle se terminera bien. Je te dirai ce qu'il m'arrivera. Rien d'autre.

De Rome le dernier jour de novembre.

Moi Michelagniolo Buonarroti.

(1) L'archevêque de Sienne était à cette époque Francesco Bandini Piccolomini. Il s'était retiré à Rome quand Sienne tomba aux mains des Espagnols et ne voulut rentrer dans sa ville épiscopale que lorsque celle-ci fut reconquise.

(2) Les quinze statues du Dôme.

487. — *Rome*, 12 *janvier* 1562. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroti Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je t'ai envoyé, il y a plusieurs années pour qu'il ne leur arrive pas de mal, une boîte contenant, parce qu'ils étaient en danger, des papiers très importants. Maintenant j'en ai besoin pour défendre mon honneur; il me faudrait les montrer au Pape. Je voudrais donc que tu me les renvoies le plus vite possible par un homme sûr. Promets-lui sans crainte ce que tu veux, je le lui ferai donner. Rome le douze janvier mil-cinq-cent-soixante-deux.

Michelagniolo Buonarroti.

488. — *Rome*, 31 *janvier* 1562. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu la caisse de papiers. J'y ai trouvé plusieurs choses à propos de ce que je veux montrer, comme je te l'ai écrit. Je voudrais faire copier ceux dont j'ai besoin. Je les remettrai avec les autres et je te les renverrai. Rien de plus. Le dernier jour de janvier cinq-cent-soixante-deux : de Rome.

Moi Michelagniolo Buonarroti.

489. — *Rome*, 14 *février* 1562. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — Je ne te renvoie pas encore les papiers que tu m'as envoyés, parce que je n'ai rien pu faire de ce que je voulais à cause du carnaval, et parce que je me sentais mal. J'ai eu de très douloureuses coliques; maintenant je vais bien. Quand je me serai servi des écritures, je m'en réserverai la copie et te renverrai le tout avec ce que j'avais d'abord. Garde-les, parce qu'il est bon de les avoir à la maison.

Le quatorze février mil-cinq-cent-soixante-deux.

Moi, Michelagniolo Buonarroti, à Rome.

490. — *Rome*, 26 *février* 1562. — (A. E.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu un gros baril contenant trois sacs de légumes, des haricots rouges et blancs et des pois verts. Je t'en remercie. Rien d'autre ne m'arrive; J'ai souffert un peu de coliques; elles sont passées et je vais très bien.

Le vingt février mil-cinq-cent-soixante-deux.

Moi Michelagniolo.

491. — *Rome*, 27 *juin* 1562. — (A. B.)

Très cher neveu. — Je t'avise par cette lettre que j'ai

reçu quarante trois fiaschi de trebbiano qui, comme toujours, m'ont fait grand plaisir. Ne vous étonnez pas si je ne vous écris pas, mais, comme vous le savez, je suis vieux et ne peux endurer la fatigue d'écrire. Je vais bien; j'espère qu'il en est de même pour vous tous. Priez Dieu pour moi. Si Cassandra a un fils, vous pourrez le nommer Buonarroto, si c'est une fille Francesca. Je ne te dis rien de plus. Que le Seigneur Dieu vous garde du mal, et moi ensemble avec vous. De Rome le 27 juin 1562.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

492. — *Rome*, 31 *janvier* 1563. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.

Lionardo. — J'ai reçu le drap par Simon del Bernia le muletier. Je te remercie. Cela ne me servirait pas que tu viennes à Rome, et pour l'instant ajouterait des ennuis à mes chagrins. Rien de plus à te dire. Le dernier jour de janvier de 1563.

Michelagniolo, à Rome.

493. — *Rome*, 25 *juin* 1563. — (A. B.)

A Lionardo di Buonarroto Simoni, a Florence.
Le 25 juin 1563.

Lionardo. — J'ai reçu le trebbiano avec ta lettre et celle de Francesca. Je n'ai pas répondu avant, parce que la main ne me sert pas à écrire. J'ai dit la même chose au seigneur ambassadeur (1) du Duc. Je te remercie de la lettre de messer Giorgio. Pour m'excuser,

(1) Averardo Serristori ayant constaté que Michel-Ange avait complètement perdu la mémoire, insista auprès du Pape pour que l'on fît une liste complète des dessins et des œuvres qui se trouvaient dans la maison de l'artiste, afin qu'en cas de mort rien ne soit dérobé.

dis à messer Giorgio que je suis vieux. Je me recommande à vous.

Moi, MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

494. — *Rome*, 27 *août* 1563. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Je m'aperçois par ta lettre que tu prêtes foi à de vils jaloux qui, ne pouvant pas me gouverner ni me voler, t'écrivent mille sottises. Ils sont une bande de canailles, et tu es si sot que tu leur prêtes foi sur mes affaires comme si j'étais un enfant. Chasse-les comme des infâmes, des jaloux et des gens de mauvaise vie. Entre autres choses tu m'écris que tu crains de me voir mal servi. A ce sujet je te répondrai que je ne peux l'être mieux ni plus fidèlement à tous égards. On prend grand soin de moi. Quant à être volé, c'est je crois ce que tu veux dire, je te réponds que j'ai à la maison des gens qui me laissent en paix et auxquels je peux me fier. Occupe-toi de vivre et ne pense pas à mes affaires, parce que je sais me conduire quand il le faut et que je ne suis pas un enfant. Porte-toi bien. De Rome le 21 août 1563.

MICHELAGNIOLO.

495. — *Rome*, 28 *décembre* 1563. — (A. B.)

A LIONARDO DI BUONARROTO SIMONI, A FLORENCE.

Lionardo. — Avec ta dernière lettre j'ai reçu les

fromages. Ils sont beaux et bons. Je t'en remercie. Je me réjouis de votre bonne santé, il en est de même pour moi. J'ai reçu dernièrement plusieurs lettres de toi et je n'y ai pas répondu. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que la main ne me sert plus. Dorénavant je ferai écrire par un autre et je signerai. Rien d'autre à te dire. De Rome le 28 décembre 1563.

Moi, MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

Michel-Ange mourut le 18 *février* 1564, *à cinq heures du soir.*

FIN DU TOME SECOND.

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
F. RIEDER ET CIE, PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE-
CATHERINE A BRUGES
LE 26 MAI 1926.

N 6923 .B9 Z48 1926 v.2
Michelangelo Buonarroti,
1475-1564.
Lettres de Michel-Ange

DISCARD

SWEDENBORG LIBRARY
ACADEMY OF THE NEW CHURCH
BRYN ATHYN, PA. 19009

SWEDENBORG LIBRARY
3 0740 00127 5051